

Keraban Le Tetu, Vol. I

Jules Verne

Table of Contents

<u>Keraban Le Tetu, Vol. I</u>	1
<u>Jules Verne</u>	1
<u>PREMIERE PARTIE</u>	2
<u>I. DANS LEQUEL VAN MITTEN ET SON VALET BRUNO SE PROMENENT, REGARDENT, CAUSENT, SANS RIEN COMPRENDRE A CE QUI SE PASSE</u>	2
<u>II. OU L'INTENDANT SCARPANTE ET LE CAPITAINE YARHUD S'ENTRETIENNENT DE PROJETS QU'IL EST BON DE CONNAITRE</u>	10
<u>III. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON AMI VAN MITTEN</u>	15
<u>IV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, ENCORE PLUS ENTETE QUE JAMAIS, TIENT TETE AUX AUTORITES OTTOMANES</u>	22
<u>V. OU LE SEIGNEUR KERABAN DISCUTE A SA FACON LA MANIERE DONT IL ENTEND LES VOYAGES ET QUITTE CONSTANTINOPEL</u>	28
<u>VI. OU LES VOYAGEURS COMMENCENT A EPROUVER QUELQUES DIFFICULTES, PRINCIPALEMENT DANS LE DELTA DU DANUBE</u>	34
<u>VII. DANS LEQUEL LES CHEVAUX DE LA CHAISE FONT PAR PEUR CE QU'ILS N'ONT PU FAIRE SOUS LE FOUET DU POSTILLON</u>	39
<u>VIII. OU LE LECTEUR FERA VOLONTIERS CONNAISSANCE AVEC LA JEUNE AMASIA ET SON FIANCE AHMET</u>	47
<u>IX. DANS LEQUEL IL S'EN FAUT BIEN PEU QUE LE PLAN DU CAPITAINE YARHUD NE REUSSISSE</u>	53
<u>X. DANS LEQUEL AHMET PREND UNE ENERGIQUE RESOLUTION, COMMANDEE, D'AILLEURS, PAR LES CIRCONSTANCES</u>	58
<u>XI. DANS LEQUEL IL SE MELE UN PEU DE DRAME A CETTE FANTAISISTE HISTOIRE DE VOYAGE</u>	65
<u>XII. DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT-ETRE LE LECTEUR</u>	71
<u>XIII. DANS LEQUEL ON TRAVERSE OBLIQUEMENT L'ANCIENNE TAURIDE, ET AVEC QUEL ATTELAGE ON EN SORT</u>	78
<u>XIV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN SE MONTRE PLUS FORT EN GEOGRAPHIE QUE NE LE CROYAIT SON NEVEU AHMET</u>	85
<u>XV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, AHMET, VAN MITTEN ET LEURS SERVITEURS JOUENT LE ROLE DE SALAMANDRES</u>	92
<u>XVI. OU IL EST QUESTION DE L'EXCELLENCE DES TABACS DE LA PERSE ET DE L'ASIE MINEURE</u>	98
<u>XVII. DANS LEQUEL IL ARRIVE UNE AVENTURE DES PLUS GRAVES, QUI TERMINE LA PREMIERE PARTIE DE CETTE HISTOIRE</u>	106

Keraban Le Tetu, Vol. I

Jules Verne

This page copyright © 2003 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

- PREMIERE PARTIE
- I. DANS LEQUEL VAN MITTEN ET SON VALET BRUNO SE PROMENENT, REGARDENT, CAUSENT, SANS RIEN COMPRENDRE A CE QUI SE PASSE.
- II. OU L'INTENDANT SCARPANTE ET LE CAPITAINE YARHUD S'ENTRETIENNENT DE PROJETS QU'IL EST BON DE CONNAITRE.
- III. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON AMI VAN MITTEN.
- IV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, ENCORE PLUS ENTETE QUE JAMAIS, TIENT TETE AUX AUTORITES OTTOMANES.
- V. OU LE SEIGNEUR KERABAN DISCUTE A SA FACON LA MANIERE DONT IL ENTEND LES VOYAGES ET QUITTE CONSTANTINOPE.
- VI. OU LES VOYAGEURS COMMENCENT A EPROUVER QUELQUES DIFFICULTES, PRINCIPALEMENT DANS LE DELTA DU DANUBE.
- VII. DANS LEQUEL LES CHEVAUX DE LA CHAISE FONT PAR PEUR CE QU'ILS N'ONT PU FAIRE SOUS LE FOUET DU POSTILLON.
- VIII. OU LE LECTEUR FERA VOLONTIERS CONNAISSANCE AVEC LA JEUNE AMASIA ET SON FIANCE AHMET.
- IX. DANS LEQUEL IL S'EN FAUT BIEN PEU QUE LE PLAN DU CAPITAINE YARHUD NE REUSSISSE.
- X. DANS LEQUEL AHMET PREND UNE ENERGIQUE RESOLUTION, COMMANDEE, D'AILLEURS, PAR LES CIRCONSTANCES.
- XI. DANS LEQUEL IL SE MELE UN PEU DE DRAME A CETTE FANTAISISTE HISTOIRE DE VOYAGE.
- XII. DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT-ETRE LE LECTEUR.
- XIII. DANS LEQUEL ON TRAVERSE OBLIQUEMENT L'ANCIENNE TAURIDE, ET AVEC QUEL ATTELAGE ON EN SORT.
- XIV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN SE MONTRE PLUS FORT EN GEOGRAPHIE QUE NE LE CROYAIT SON NEVEU AHMET.
- XV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, AHMET, VAN MITTEN ET LEURS SERVITEURS JOUENT LE ROLE DE SALAMANDRES.
- XVI. OU IL EST QUESTION DE L'EXCELLENCE DES TABACS DE LA PERSE ET DE L'ASIE MINEURE.
- XVII. DANS LEQUEL IL ARRIVE UNE AVENTURE DES PLUS GRAVES, QUI TERMINE LA PREMIERE PARTIE DE CETTE HISTOIRE.

Produced by Carlo Traverso, Marc D'Hooghe
and the Online Distributed Proofreading Team

PREMIERE PARTIE

I. DANS LEQUEL VAN MITTEN ET SON VALET BRUNO SE PROMENENT, REGARDENT, CAUSENT, SANS RIEN COMPRENDRE A CE QUI SE PASSE.

Ce jour-là, 16 aout, a six heures du soir, la place de Top-Hane, a Constantinople, si animee d'ordinaire par le va-et-vient et le brouhaha de la foule, etait silencieuse, morne, presque deserte. En le regardant du haut de l'echelle qui descend au Bosphore, on eut encore trouve le tableau charmant, mais les personnages y manquaient. A peine quelques etrangers passaient-ils pour remonter d'un pas rapide les ruelles etroites, sordides, boueuses, embarrassees de chiens jaunes, qui conduisent au faubourg de Pera. La est le quartier plus specialement reserve aux Europeens, dont les maisons de pierre se detachent en blanc sur le rideau noir des cypres de la colline.

C'est qu'elle est toujours pittoresque, cette place,—meme sans le bariolage de costumes qui en releve les premiers plans,—pittoresque et bien faite pour le plaisir des yeux, avec sa mosquee de Mahmoud, aux sveltes minarets, sa jolie fontaine de style arabe, maintenant veuve de son petit toit d'architecture celestienne, ses boutiques ou se debitent sorbets et confiseries de mille sortes, ses etalages, encombres de courges, de melons de Smyrne, de raisins de Scutari, qui contrastent avec les eventaires des marchands de parfums et des vendeurs de chapelets, son echelle a laquelle accostent des centaines de caiques peinturlures, dont la double rame, sous les mains croisees des caidjis, caressent plutot qu'elles ne frappent les eaux bleues de la Corne-d'Or et du Bosphore.

Mais ou etaient donc, a cette heure, ces flaneurs habitues de la place de Top-Hane; ces Persans, coquettement coiffes du bonnet d'astracan; ces Grecs balancant, non sans elegance, leur fustanelle a mille plis; ces Circassiens, presque toujours en tenue militaire; ces Georgiens, restes Russes par le costume, meme au dela de leur frontiere; ces Arnauts, dont la peau, gratinee au soleil, apparait sous les echancrures de leurs vestes brodees, et ces Turcs, enfin, ces Turcs, ces Osmanlis, ces fils de l'antique Byzance et du vieux Stamboul, oui! ou etaient-ils?

A coup sur, il n'aurait pas fallu le demander a deux etrangers, deux Occidentaux, qui, l'oeil inquisiteur, le nez au vent, le pas indecis, se promenaient, a cette heure, presque solitairement sur la place: ils n'auraient su que repondre.

Mais il y avait plus. Dans la ville proprement dite, au dela du port, un touriste eut observe ce meme caractere de silence et d'abandon. De l'autre cote de la Corne-d'Or,—profonde indentation ouverte entre le vieux Serail et le débarcadere de Top-Hane,—sur la rive droite unie a la rive gauche par trois ponts de bateaux, tout l'amphitheatre de Constantinople paraissait etre endormi. Est-ce que personne ne veillait alors au palais de Serai-Bournou? N'y avait-il plus de croyants, d'hadjis, de pelerins, aux mosques d'Ahmed, de Bayezidieh, de Sainte-Sophie, de la Suleimanieh? Faisait-il donc sa sieste, le nonchalant gardien de la tour du Seraskierat, a l'exemple de son collegue de la tour de Galata, tous deux charges d'epier les debuts d'incendie si frequents dans la ville? En verite, il n'etait pas jusqu'au mouvement perpetuel du port, qui ne parut quelque peu enraye, malgre la flottille de steamers autrichiens, francais, anglais, de mouches, de caiques, de chaloupes a vapeur, qui se pressent aux abords des ponts et au large des maisons, dont les eaux de la Corne d'Or baignent la base.

Etait-ce donc la cette Constantinople tant vantee, ce reve de l'Orient realise par la volonte des Constantin et des Mahomet II? Voila ce que se demandaient les deux etrangers qui erraient sur la place; et, s'ils ne repondaient pas a cette question, ce n'etait pas faute de connaitre la langue du pays. Ils savaient le turc tres suffisamment: l'un, parce qu'il l'employait depuis vingt ans dans sa correspondance commerciale; l'autre, pour avoir souvent servi de secretaire a son maitre, bien qu'il ne fut pres de lui qu'en qualite de domestique.

C'étaient deux Hollandais, originaires de Rotterdam, Jan Van Mitten et son valet Bruno, qu'une singulière destinée venait de pousser jusqu'aux confins de l'extrême Europe.

Van Mitten,—tout le monde le connaît,—un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, reste blond, œil bleu céleste, favoris et barbiche jaunes, sans moustaches, joues colorées, nez un peu trop court par rapport à l'échelle du visage, tête assez forte, épaules larges, taille au-dessus de la moyenne, ventre au début du bedonnement, pieds mieux compris au point de vue de la solidité que de l'élégance,—en réalité, l'air d'un brave homme, qui était bien de son pays.

Peut-être Van Mitten, au moral, semblait-il être un peu mou de temperament. Il appartenait, sans conteste, à cette catégorie de gens d'humeur douce et sociable, fuyant la discussion, prêts à céder sur tous les points, moins faits pour commander que pour obéir, personnages tranquilles, flegmatiques, dont on dit communément qu'ils n'ont pas de volonté, même lorsqu'ils s'imaginent en avoir. Ils n'en sont pas plus mauvais pour cela. Une fois, mais une seule fois en sa vie, Van Mitten, pousse à bout, s'était engagé dans une discussion dont les conséquences avaient été des plus graves. Ce jour-là, il était radicalement sorti de son caractère; mais depuis lors, il y était rentré, comme on rentre chez soi. En réalité, peut-être eut-il mieux fait de céder, et il n'aurait pas hésité, sans doute, s'il avait su ce que lui réservait l'avenir. Mais il ne convient pas d'anticiper sur les événements, qui seront l'enseignement de cette histoire.

“Eh bien, mon maître? lui dit Bruno, quand tous deux arrivèrent sur la place de Top-Hane.

—Eh bien, Bruno?

—Nous voilà donc à Constantinople!

—Oui, Bruno, à Constantinople, c'est-à-dire à quelque mille lieues de Rotterdam!

—Trouverez-vous enfin, demanda Bruno, que nous soyons assez loin de la Hollande?

—Je ne saurais jamais en être trop loin!” répondit Van Mitten, en parlant à mi-voix, comme si la Hollande eût été assez près pour l'entendre.

Van Mitten avait en Bruno un serviteur absolument dévoué. Ce brave homme, au physique, ressemblait quelque peu à son maître,—autant, du moins, que son respect le lui permettait: habitude de vivre ensemble depuis de longues années. En vingt ans, ils ne s'étaient peut-être pas séparés un seul jour. Si Bruno était moins qu'un ami, dans la maison, il était plus qu'un domestique. Il faisait son service intelligemment, méthodiquement, et ne se gênait pas de donner des conseils, dont Van Mitten aurait pu faire son profit, ou même de faire entendre des reproches, que son maître acceptait volontiers. Ce qui l'enrageait, c'était que celui-ci fut aux ordres de tout le monde, qu'il ne sut pas résister aux volontés des autres, en un mot, qu'il manquait de caractère.

“Cela vous portera malheur! lui répétait-il souvent, et à moi, par la même occasion!”

Il faut ajouter que Bruno, alors âgé de quarante ans, était sédentaire par nature, qu'il ne pouvait souffrir les déplacements. À se fatiguer de la sorte, on compromet l'équilibre de son organisme, on s'éreinte, on maigrit, et Bruno, qui avait l'habitude de se peser toutes les semaines, tenait à ne rien perdre de sa belle prestance. Quand il était entre au service de Van Mitten, son poids n'atteignait pas cent livres. Il était donc d'une maigreur humiliante pour un Hollandais. Or, en moins d'un an, grâce à l'excellent régime de la maison, il avait gagné trente livres et pouvait déjà se présenter partout. Il devait donc à son maître, avec cette honorable bonne mine, les cent soixante-sept livres qu'il pesait maintenant,—ce qui mettrait dans la bonne moyenne de ses compatriotes. Il faut être modeste, d'ailleurs, et il se réservait, pour ses vieux jours, d'arriver à deux cents

livres.

En somme, attache a sa maison, a sa ville natale, a son pays,—ce pays conquis sur la mer du Nord,—jamais, sans de graves circonstances, Bruno ne se fut resigne a quitter l'habitation du canal de Nieuwe-Haven, ni sa bonne ville de Rotterdam, qui, a ses yeux, etait la premiere cite de la Hollande, ni sa Hollande, qui pouvait bien etre le plus beau royaume du monde.

Oui, sans doute, mais il n'en est pas moins vrai que, ce jour-la, Bruno etait a Constantinople, l'ancienne Byzance, le Stamboul des Turcs, la capitale de l'empire ottoman.

En fin de compte, qu'etait donc Van Mitten?—Rien moins qu'un riche marchand de Rotterdam, un negociant en tabacs, un consignataire des meilleurs produits de la Havane, du Maryland, de la Virginie, de Varinas, de Porto-Rico, et plus specialement de la Macedoine, de la Syrie, de l'Asie Mineure.

Depuis vingt ans deja, Van Mitten faisait des affaires considerables en ce genre avec la maison Keraban de Constantinople, qui expediait ses tabacs renommes et garantis, dans les cinq parties du monde. D'un si bon echange de correspondances avec cet important comptoir, il etait arrive que le negociant hollandais connaissait a fond la langue turque, c'est-a-dire l'osmanli, en usage dans tout l'empire; qu'il le parlait comme un veritable sujet du Padichah ou un ministre de l' "Emir-el-Moumenin", le Commandeur des Croyants. De la, par sympathie, Bruno, ainsi qu'il a ete dit plus haut, tres au courant des affaires de son maitre, ne le parlait pas moins bien que lui.

Il avait ete meme convenu, entre ces deux originaux, qu'ils n'emploieraient plus que la langue turque dans leur conversation personnelle, tant qu'ils seraient en Turquie. Et, de fait, sauf leur costume, on aurait pu les prendre pour deux Osmanlis de vieille race. Cela, d'ailleurs, plaisait a Van Mitten, bien que cela deplut a Bruno.

Et cependant, cet obeissant serviteur se resignait a dire chaque matin a son maitre.

"Efendum, emriniz ne dir?"

Ce qui signifie: "Monsieur, que desirez-vous?" Et celui-ci de lui repondre en bon turc:

"Sitrimi, pantalonuymu fourtcha."

Ce qui signifie: "Brosse ma redingote et mon pantalon!"

Par ce qui precede, on comprendra donc que Van Mitten et Bruno ne devaient point etre embarrases d'aller et de venir dans cette vaste metropole de Constantinople: d'abord, parce qu'ils parlaient tres suffisamment la langue du pays; ensuite, parce qu'ils ne pouvaient manquer d'etre amicalement accueillis dans la maison Keraban, dont le chef avait deja fait un voyage en Hollande et, en vertu de la loi des contrastes, s'etait lie d'amitie avec son correspondant de Rotterdam. C'etait meme la principale raison pour laquelle Van Mitten, apres avoir quitte son pays, avait eu la pensee de venir s'installer a Constantinople, pourquoi Bruno, quoi qu'il en eut, s'etait resigne a l'y suivre, pourquoi enfin ils erraient tous deux sur la place de Top-Hane.

Cependant, a cette heure avancee, quelques passants commencent a se montrer, mais plutot des etrangers que des Turcs. Toutefois, deux ou trois sujets du Sultan se promenaient en causant, et le maitre d'un cafe, etabli au fond de la place, rangeait, sans trop se hater, ses tables desertes jusqu'alors.

"Avant une heure, dit l'un de ces Turcs, le soleil se sera couche dans les eaux du Bosphore, et alors...."

—Et alors, repondit l'autre, nous pourrons manger, boire et surtout fumer a notre aise!

—C'est un peu long, ce jeûne du Ramadan!

—Comme tous les jeunes!”

D'autre part, deux étrangers échangeaient les propos suivants en se promenant devant le café:

“Ils sont étonnants, ces Turcs! disait l'un. Vraiment, un voyageur qui viendrait visiter Constantinople pendant cette sorte d'ennuyeux carême, emporterait une triste idée de la capitale de Mahomet II!

—Bah! répliquait l'autre, Londres n'est pas plus gai le dimanche! Si les Turcs jeûnent pendant le jour, ils se dédommagent pendant la nuit, et, au coup de canon qui annoncera le coucher du soleil, avec l'odeur des viandes roties, le parfum des boissons, la fumée des chibouks et des cigarettes, les rues vont reprendre leur aspect habituel!”

Il fallait que ces deux étrangers eussent raison, car, au même moment, le cafetier appelait son garçon et lui criait:

“Que tout soit prêt! Dans une heure, les jeûneurs afflueront, et on ne saura à qui entendre!”

Puis les deux étrangers reprenaient leur conversation, en disant:

“Je ne sais, mais il me semble que Constantinople est plus curieuse à observer pendant cette période du Ramadan! Si la journée y est triste, maussade, lamentable, comme un mercredi des Cendres, les nuits y sont gaies, bruyantes, échevelées, comme un mardi de carnaval!

—En effet, c'est un contraste.”

Et pendant que tous deux échangeaient leurs observations, les Turcs les regardaient, non sans envie.

“Sont-ils heureux, ces étrangers! disait l'un. Ils peuvent boire, manger et fumer, s'il leur plaît!

—Sans doute, répondait l'autre, mais ils ne trouveraient, en ce moment, ni un kebab de mouton, ni un pilaw de poulet au riz, ni une galette de baklava, pas même une tranche de pastèque ou de concombre....

—Parce qu'ils ignorent ou sont les bons endroits! Avec quelques piastres, on trouve toujours des vendeurs accommodants, qui ont reçu des dispenses de Mahomet!

—Par Allah, dit alors un de ces Turcs, mes cigarettes se dessèchent dans ma poche, et il ne sera pas dit que je perdrai bénévolement quelques paras de latakia!”

Et, au risque de se faire mal venir, ce croyant, peu gêné par ses croyances, prit une cigarette, l'alluma et en tira deux ou trois bouffées rapides.

“Fais attention! lui dit son compagnon. S'il passe quelque ulema peu endurant, tu....

—Bon! j'en serai quitte pour avaler ma fumée, et il n'y verra rien!” répondit l'autre.

Et tous deux continuèrent leur promenade, en flanant sur la place, puis dans les rues avoisinantes, qui remontent jusqu'aux faubourgs de Pera et de Galata.

“Decidement, mon maitre, s'ecria Bruno, en regardant a droite et a gauche, c'est la une singuliere ville! Depuis que nous avons quitte notre hotel, je n'ai vu que des ombres d'habitants, des fantomes de Constantinopolitains! Tout dort dans les rues, sur les quais, sur les places, jusqu'a ces chiens jaunes et efflanques, qui ne se relevent meme pas pour vous mordre aux mollets! Allons! allons! en depit de ce que racontent les voyageurs, on ne gagne rien a voyager! J'aime encore mieux notre bonne cite de Rotterdam et le ciel gris de notre vieille Hollande!

—Patience, Bruno, patience! repondit le calme Van Mitten. Nous ne sommes encore arrives que depuis quelques heures! Cependant, je l'avoue, ce n'est point la cette Constantinople que j'avais revee! On s'imagine qu'on va entrer en plein Orient, plonger dans un songe des *Mille et une Nuits*, et on se trouve emprisonne au fond....

—D'un immense couvent, repondit Bruno, au milieu de gens tristes comme des moines cloitres!

—Mon ami Keraban nous expliquera ce que tout cela signifie! repondit Van Mitten.

—Mais ou sommes-nous en ce moment? demanda Bruno. Quelle est cette place? Quel est ce quai?

—Si je ne me trompe, repondit Van Mitten, nous sommes sur la place de Top-Hane, a l'extremite meme de la Corne-d'Or. Voici le Bosphore qui baigne la cote d'Asie, et de l'autre cote du port, tu peux apercevoir la pointe du Serail et la ville turque qui s'etage au-dessus.

—Le serail! s'ecria Bruno. Quoi! c'est la le palais du Sultan, ou il demeure avec ses quatre-vingt mille odalisques!

—Quatre-vingt mille, c'est beaucoup, Bruno! Je pense que c'est trop,—meme pour un Turc! En Hollande, ou l'on n'a qu'une femme, il est quelquefois bien difficile d'avoir raison dans son menage!

—Bon! bon! mon maitre! Ne parlons pas de cela!... Parlons-en le moins possible!”

Puis, Bruno, se retournant vers le cafe toujours desert:

“Eh! mais il me semble que voila un cafe, dit-il. Nous nous sommes extenues a descendre ce faubourg de Pera! Le soleil de la Turquie chauffe comme une gueule de four, et je ne serais pas etonne que mon maitre eprouvat le besoin de se rafraichir!

—Une facon de dire que tu as soif! repondit Van Mitten.—Eh bien, entrons dans ce cafe.”

Et tous deux allerent s'asseoir a une petite table, devant la facade de l'etablissement.

“Cawadji?” cria Bruno, en frappant a l'europennee.

Personne ne parut.

Bruno appela d'une voix forte.

Le proprietaire du cafe se montra au fond de sa boutique, mais ne mit aucun empressement a venir.

“Des etrangers! murmura-t-il, des qu'il apercut les deux clients installes devant la table! Croient-ils donc vraiment que....”

Enfin, il s'approcha.

—Cawadji, servez-nous un flacon d'eau de cerise, bien fraiche! demanda Van Mitten.

—Au coup de canon! repondit le cafetier.

—Comment, de l'eau de cerise au coup de canon? s'ecria Bruno! Mais non a la menthe, cawadji, a la menthe!

—Si vous n'avez pas d'eau de cerise, reprit Van Mitten, donnez-nous un verre de rahtlokoum rose! Il parait que c'est excellent, si je m'en rapporte a mon guide!

—Au coup de canon! repondit une seconde fois le cafetier, en haussant les epaules.

—Mais a qui en a-t-il, avec son coup de canon? repliqua Bruno en interrogeant son maitre.

—Voyons! reprit celui-ci, toujours accommodant, si vous n'avez pas de rahtlokoum, donnez-nous une tasse de moka ... un sorbet ... ce qu'il vous plaira, mon ami!

—Au coup de canon!

—Au coup de canon? repeta Van Mitten.

—Pas avant!" dit le cafetier.

Et, sans plus de facons, il rentra dans son etablissement.

—Allons, mon maitre, dit Bruno, quittons cette boutique! Il n'y a rien a faire ici! Voyez-vous, ce malotru de Turc, qui vous repond par des coups de canon!

—Viens, Bruno, repondit Van Mitten. Nous trouverons, sans doute, quelque autre cafetier de meilleure composition!"

Et tous deux revinrent sur la place.

—Decidement, mon maitre, dit Bruno, il n'est pas trop tot que nous rencontrions votre ami le seigneur Keraban. Nous saurions maintenant a quoi nous en tenir, s'il eut ete a son comptoir!

—Oui, Bruno, mais un peu de patience! On nous a dit que nous le trouverions sur cette place....

—Pas avant sept heures, mon maitre! C'est ici, a l'echelle de Top-Hane, que son caique doit venir le prendre pour le transporter, de l'autre cote du Bosphore, a sa villa de Scutari.

—En effet, Bruno, et cet estimable negociant saura bien nous mettre au courant de ce qui se passe ici! Ah! celui-la, c'est un veritable Osmanli, un fidele de ce parti des Vieux Turcs, qui ne veulent rien admettre des choses actuelles, pas plus dans les idees que dans les usages, qui protestent contre toutes les inventions de l'industrie moderne, qui prennent une diligence de preference a un chemin de fer, et une tartane de preference a un bateau a vapeur! Depuis vingt ans que nous faisons des affaires ensemble, je ne me suis jamais apercu que les idees de mon ami Keraban aient varie, si peu que ce soit. Quand, voila trois ans, il est venu me voir a Rotterdam, il est arrive en chaise de poste, et, au lieu de huit jours, il a mis un mois a s'y rendre! Vois-tu, Bruno, j'ai vu bien des entetes dans ma vie, mais d'un entetement comparable au sien, jamais!

—Il sera singulierement surpris de vous rencontrer ici, a Constantinople! dit Bruno.

—Je le crois, repondit Van Mitten, et j'ai prefere lui faire cette surprise! Mais, au moins, dans sa societe, nous serons en pleine Turquie. Ah! ce n'est pas mon ami Keraban qui consentira jamais a revetir le costume du Nizam, la redingote bleue et le fez rouge de ces nouveaux Turcs!...

—Lorsqu'ils otent leur fez, dit en riant Bruno, ils ont l'air de bouteilles qui se debouchent.

—Ah! ce cher et immutable Keraban! reprit Van Mitten. Il sera vetu comme il l'etait lorsqu'il est venu me voir la-bas, a l'autre bout de l'Europe, turban evase, cafetan jonquille ou cannelle....

—Un marchand de dattes, quoi! s'ecria Bruno.

—Oui, mais un marchand de dattes qui pourrait vendre des dattes d'or ... et meme en manger a tous ses repas! Voila! Il a fait le vrai commerce qui convienne a ce pays! Negociant en tabac! Et comment ne pas faire fortune dans une ville ou tout le monde fume du matin au soir, et meme du soir au matin?

—Comment, on fume? s'ecria Bruno. Mais ou voyez-vous donc ces gens qui fument, mon maitre? Personne ne fume, au contraire, personne! Et moi qui m'attendais a rencontrer devant leur porte des groupes de Turcs, enroules dans les serpentins de leurs narghiles, ou le long tuyau de cerisier a la main et le bouquin d'ambre a la bouche! Mais non! Pas meme un cigare! pas meme une cigarette!

—C'est a n'y rien comprendre, Bruno, repondit Van Mitten, et, en verite, les rues de Rotterdam sont plus enfumees de tabac que les rues de Constantinople!

—Ah ca! mon maitre, dit Bruno, etes-vous sur que nous ne nous soyons pas trompes de route? Est-ce bien ici la capitale de la Turquie? Gageons que nous sommes alles a l'oppose, que ceci n'est point la Corne-d'Or, mais la Tamise, avec ses mille bateaux a vapeur! Tenez, cette mosquee la-bas, ce n'est pas Sainte-Sophie, c'est Saint-Paul! Constantinople, cette ville? Jamais! C'est Londres!

—Modere-toi, Bruno, repondit Van Mitten. Je te trouve beaucoup trop nerveux pour un enfant de la Hollande! Reste calme, patient, flegmatique, comme ton maitre, et ne t'etonne de rien. Nous avons quitte Rotterdam a la suite ... de ce que tu sais....

—Oui!... oui!... fit Bruno, en hochant la tete.

—Nous sommes venus par Paris, le Saint-Gothard, l'Italie, Brindisi, la Mediterranee, et tu aurais mauvaise grace a croire que le paquebot des Messageries nous a deposees a London-Bridge, apres huit jours de traversee, et non au pont de Galata!

—Cependant... dit Bruno.

—Je t'engage meme, en presence de mon ami Keraban, a ne point faire de ces sortes de plaisanteries! Il pourrait bien les prendre fort mal, discuter, s'enteter....

—On y veillera, mon maitre, repondit Bruno. Mais, puisqu'on ne peut se rafraichir ici, il est bien permis, je suppose, de fumer sa pipe!—Vous n'y voyez aucun inconvenient?

—Aucun, Bruno. En ma qualite de marchand de tabac, rien ne m'est plus agreable que de voir fumer les gens! Je regrette meme que la nature ne nous ait donne qu'une bouche! Il est vrai que le nez est la pour priser le tabac....

—Et les dents pour le macher!” repondit Bruno.

Et tout en parlant, il bourrait son enorme pipe de porcelaine peinturluree; puis, il l'alluma avec son briquet et en tira quelques bouffees, non sans une evidente satisfaction.

Mais, en ce moment, les deux Turcs, qui avaient si singulierement proteste contre les abstinences du Ramadan, reparurent sur la place. Precisement, celui qui ne se genait point de fumer sa cigarette apercut Bruno, flanant, la pipe a la bouche.

“Par Allah! dit-il a son compagnon, voila encore un de ces maudits etrangers qui ose braver la defense du Koran! Je ne le souffrirai pas....

—Eteins au moins ta cigarette! lui repondit l'autre.

—Oui!”

Et, jetant sa cigarette, il alla droit au digne Hollandais, qui ne s'attendait point a etre interpelle de la sorte:

“Au coup de canon,” dit-il!

Et il lui arracha brusquement sa pipe.

“Eh! ma pipe! s'ecria Bruno, que son maitre cherchait vainement a contenir.

—Au coup de canon, chien de chretien!

—Chien de Turc toi-meme!

—Du calme, Bruno, dit Van Mitten.

—Qu'il me rende ma pipe, au moins! repliqua Bruno.

—Au coup de canon! repeta une derniere fois le Turc, en faisant disparaître la pipe dans les plis de son cafetan.

—Viens, Bruno, dit alors Van Mitten! Il ne faut jamais blesser les usages des pays que l'on visite!

—Des usages de voleurs!

—Viens, te dis-je. Mon ami Keraban ne doit pas se trouver sur cette place avant sept heures. Continuons donc notre promenade, et nous le rejoindrons quand il en sera temps!”

Van Mitten entraîna Bruno, tout depite d'avoir ete si violemment separe d'une pipe, a laquelle il tenait en veritable fumeur.

Et, pendant qu'ils s'en allaient ainsi, les deux Turcs se disaient:

“En verite, ces etrangers se croient tout permis!...

—Meme de fumer avant le coucher du soleil!

—Veux-tu du feu? ajouta l'un.

—Volontiers!” repondit l'autre, en allumant une autre cigarette.

II. OU L'INTENDANT SCARPANTE ET LE CAPITAINE YARHUD S'ENTRETIENNENT DE PROJETS QU'IL EST BON DE CONNAITRE.

Au moment ou Van Mitten et Bruno suivaient le quai de Top-Hane, du cote de ce premier pont de bateaux de la Valideh-Sultane, qui met Galata en communication avec l'antique Stamboul a travers la Corne-d'Or, un Turc tournait rapidement le coin de la mosquee de Mahmoud et s'arretait sur la place.

Il etait six heures alors. Pour la quatrieme fois de la journee, les muezzins venaient de monter au balcon de ces minarets, dont le nombre n'est jamais inferieur a quatre pour les mosques de fondation imperiale. Leur voix avait lentement retenti au-dessus de la ville, appelant les fideles a la priere, et lançant dans l'espace cette formule consacree: “*La Ilah il Allah ve Mohammed recoul Allah!*” (Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est le prophete de Dieu!)

Le Turc se retourna un instant, regarda les rares passants de la place, s'avanca dans l'axe des diverses rues qui y aboutissent, cherchant a voir, non sans quelques symptomes d'impatience, s'il ne venait pas une personne qu'il attendait.

“Ce Yarhud n'arrivera donc pas! murmurat-il. Il sait pourtant qu'il doit etre ici a l'heure convenue!”

Le Turc fit encore quelques tours sur la place, il s'avanca meme jusqu'a l'angle nord de la caserne de Top-Hane, regarda dans la direction de la fonderie de canons, frappa du pied en homme qui n'aime pas a attendre et revint devant le cafe, ou Van Mitten et son valet avaient demande vainement a se rafraichir.

Alors le Turc alla se placer a une des tables desertes et s'assit, sans rien reclamer du cawadji; scrupuleux observateur des jeunes du Ramadan, il savait que l'heure n'etait pas venue de debiter les boissons si variees des distilleries ottomanes.

Ce Turc n'etait rien moins que Scarpante, l'intendant du seigneur Saffar, un riche Ottoman qui habitait Trebizonde, dans cette partie de la Turquie d'Asie, dont se forme le littoral sud de la mer Noire.

En ce moment, le seigneur Saffar voyageait a travers les provinces meridionales de la Russie; puis, apres avoir visite les districts du Caucase, il devait regagner Trebizonde, ne doutant pas que son intendant n'eut obtenu entier succes dans une entreprise dont il l'avait specialement charge. C'etait en son palais, ou s'etalait tout le faste d'une fortune orientale, au milieu de cette ville ou ses equipages etaient cites pour leur luxe, que Scarpante devait le rejoindre, apres avoir accompli sa mission. Le seigneur Saffar n'eut jamais admis qu'un homme a lui eut echoue, quand il lui avait ordonne de reussir. Il aimait a faire montre de la puissance que lui donnait l'argent. En tout et partout, il agissait avec une ostentation qui est assez dans les moeurs de ces nababs de l'Asie Mineure.

Cet intendant etait un homme audacieux, propre a tous les coups de main, ne reculant devant aucun obstacle, decide a satisfaire, *per fas et nefas*, les moindres desirs de son maitre. C'est a ce propos qu'il venait d'arriver ce jour meme a Constantinople, et qu'il attendait au rendez-vous convenu un certain capitaine maltais, lequel ne valait pas mieux que lui.

Ce capitaine, nomme Yarhud, commandait la tartane *Guidare*, et faisait habituellement les voyages de la mer Noire. A son commerce de contrebande il joignait un autre commerce encore moins avouable d'esclaves noirs

venus du Soudan, de l'Ethiopie ou de l'Egypte, et de Circassiennes ou de Georgiennes, dont le marche se tient precisement dans ce quartier de Top-Hane,—marche sur lequel le gouvernement ferme trop volontiers les yeux.

Cependant, Scarpante attendait, et Yarhud n'arrivait pas. Bien que l'intendant restat impassible, que rien au dehors ne trahit ses pensees, une sorte de colere interieure lui faisait bouillir le sang.

“Ou est-il, ce chien? murmurait-il. Lui est-il survenu quelque contre-temps? Il a du quitter Odessa avant-hier! Il devrait etre ici, sur cette place, a ce cafe, a cette heure, ou je lui ai donne rendez-vous!...”

En ce moment, un marin maltais parut a l'angle du quai. C'etait Yarhud. Il regarda a droite, a gauche, et apercut Scarpante. Celui-ci se leva aussitot, quitta le cafe, et vint rejoindre le capitaine de la *Guidare*, tandis que quelques passants, plus nombreux mais toujours silencieux, allaient et venaient au fond de la place.

“Je n'ai pas l'habitude d'attendre, Yarhud! dit Scarpante d'un ton auquel le Maltais ne pouvait se meprendre.

—Que Scarpante me pardonne, repondit Yarhud, mais j'ai fait toute la diligence possible pour etre exact a ce rendez-vous.

—Tu arrives a l'instant?

—A l'instant, par le chemin de fer de Ianboli a Andrinople, et, sans un retard du train....

—Quand as-tu quitte Odessa?

—Avant-hier.

—Et ton navire?

—Il m'attend a Odessa, dans le port.

—Ton equipage, tu en es sur?

—Absolument sur! Des Maltais, comme moi, devoues a qui les paye genereusement.

—Ils t'obeiront?...

—En cela, comme en tout.

—Bien! Quelles nouvelles m'apportes-tu, Yarhud?

—Des nouvelles a la fois bonnes et mauvaises, repondit le capitaine, en baissant un peu la voix.

—Quelles sont les mauvaises, d'abord? demanda Scarpante.

—Les mauvaises, c'est que la jeune Amasia, la fille du banquier Selim, d'Odessa, doit bientot se marier! C'est que son enlevement presentera plus de difficultes et demandera plus de hate que si son mariage n'etait ni decide ni prochain!

—Ce mariage ne se fera pas, Yarhud! s'ecria Scarpante un peu plus haut qu'il ne convenait. Non, par Mahomet, il ne se fera pas!

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Je n'ai pas dit qu'il se ferait, Scarpante, repondit Yarhud, j'ai dit qu'il devait se faire.

—Soit, repliqua l'intendant, mais avant trois jours, le seigneur Saffar entend que cette jeune fille soit embarquee pour Trebizonde; et, si tu le jugeais impossible....

—Je n'ai pas dit que c'etait impossible, Scarpante. Rien n'est impossible avec de l'audace et de l'argent. J'ai simplement dit que ce serait plus difficile, voila tout.

—Difficile! repondit Scarpante. Ce ne sera pas la premiere fois qu'une jeune fille turque ou russe aura disparu d'Odessa et manquera au logis paternel!

—Et ce ne sera pas la derniere, repondit

Yarhud, ou le capitaine de la *Guidare* ne saurait plus son metier!

—Quel est l'homme que doit prochainement epouser la jeune Amasia? demanda Scarpante.

—Un jeune Turc, de meme race qu'elle.

—Un Turc d'Odessa?

—Non, de Constantinople.

—Et il se nomme?...

—Ahmet.

—Qu'est-ce que cet Ahmet?

—Le neveu et l'unique heritier d'un riche negociant de Galata, le seigneur Keraban.

—Que fait ce Keraban?

—Le commerce des tabacs, dans lequel il a gagne une grande fortune. Il a pour correspondant a Odessa le banquier Selim. Ils font ensemble d'importantes affaires et se rendent souvent visite. C'est dans ces circonstances qu'Ahmet a connu Amasia. C'est de cette facon que le mariage a ete decide entre le pere de la jeune fille et l'oncle du jeune homme.

—Ou le mariage doit-il se faire? demanda Scarpante. Est-ce ici, a Constantinople?

—Non, a Odessa.

—A quelle epoque?

—Je ne sais, mais il est a craindre que, sur les instances du jeune Ahmet, il ne se fasse d'un jour a l'autre.

—Il n'y a donc pas un instant a perdre?

—Pas un!

—Ou est maintenant cet Ahmet?

II. OU L'INTENDANT SCARPANTE ET LE CAPITAINE YARHUD S'ENTRETIENNENT DE PROJETS QU'IL

—A Odessa.

—Et ce Keraban?

—A Constantinople.

—As-tu vu ce jeune homme, Yarhud, pendant le temps qui s'est ecoule entre ton arrivee a Odessa et ton depart?

—J'avais interet a le voir, a le connaitre, Scarpante... Je l'ai vu et je le connais.

—Comment est-il?

—C'est un jeune homme fait pour plaire, et qui plait a la fille du banquier Selim.

—Est-il a redouter?

—On le dit tres brave, tres resolu, et, dans cette affaire, il faudra compter avec lui!

—Est-il independant par sa position, par sa fortune? demanda Scarpante, en insistant sur les divers traits du caractere de ce jeune Ahmet, qui ne laissait pas de l'inquieter.

—Non, Scarpante, repondit Yarhud. Ahmet depend de son oncle et tuteur, le seigneur Keraban, qui l'aime comme un fils et qui, bientot sans doute, doit se rendre a Odessa pour la conclusion de ce mariage.

—Ne pourrait-on retarder le depart de ce Keraban?

—Ce serait ce qu'il y aurait de mieux a faire, et cela nous donnerait plus de temps pour agir. Quant a la maniere de s'y prendre?...

—C'est a toi de l'imaginer, Yarhud, repondit Scarpante, mais il faut que les volontes du seigneur Saffar s'accomplissent et que la jeune Amasia soit transportee a Trebizonde. Ce ne sera pas la premiere fois que la tartane la *Guidare* aura visite, pour son compte, le littoral de la mer Noire, et tu sais comment il paye les services...

—Je le sais, Scarpante.

—Or, le seigneur Saffar a vu cette jeune fille, rien qu'un instant, dans son habitation d'Odessa, sa beaute l'a seduit, et elle ne sera pas a plaindre d'avoir echange la maison du banquier Selim pour son palais de Trebizonde! Amasia sera donc enlevee, et si ce n'est pas par toi, Yarhud, ce sera par un autre!

—Ce sera par moi, vous pouvez y compter! repondit simplement le capitaine maltais. Je vous ai dit les nouvelles mauvaises, voici maintenant quelles sont les bonnes.

—Parle, repondit Scarpante, qui, apres avoir fait quelques pas en reflechissant, revint pres de Yarhud.

—Si le mariage projete, reprit le Maltais, rend plus difficile d'enlever la jeune fille, puisque Ahmet ne la quitte pas, il me fournit l'occasion de penetrer dans la maison du banquier Selim. En effet, je suis non seulement un capitaine, mais un trafiquant. La *Guidare* a une riche cargaison, etoffes de soie de Brousse, pelisses de martre et de zibeline, brocarts diamantes, passementeries travaillees par les plus habiles trayeurs d'or de l'Asie Mineure, et cent objets qui peuvent exciter la convoitise d'une jeune fiancee. Au moment de son mariage, elle

Keraban Le Tetu, Vol. I

se laissera aisement tenter. Je pourrai sans doute l'attirer a bord, profiter d'un vent favorable et prendre la mer, avant qu'on ait eu connaissance de l'enlèvement.

—Cela me parait bien imagine, Yarhud, repondit Scarpante, et je ne doute pas que tu ne reussisses! Mais aie bien soin que tout ceci sa fasse dans le plus grand secret!

—Soyez sans inquietude, Scarpante, repondit Yarhud.

—L'argent ne te manque pas?

—Non, et il ne manquera jamais avec un seigneur aussi genereux que votre maitre.

—Ne perds pas de temps! Le mariage fait, Amasia est la femme d'Ahmet, repondit Scarpante, et ce n'est pas la femme d'Ahmet que le seigneur Saffar compte trouver a Trebizonde!

—Cela est compris.

—Ainsi donc, des que la fille du banquier Selim sera a bord de la *Guidare*, tu feras route?...

—Oui, car, avant d'agir, j'aurai eu soin d'attendre quelque brise d'ouest bien etablie.

—Et combien de temps te faut-il, Yarhud, pour aller directement d'Odessa a Trebizonde?

—En comptant avec les retards possibles, les calmes de l'ete ou les vents qui changent frequemment sur la mer Noire, la traversee peut durer trois semaines.

—Bien! repondit Scarpante. Je serai de retour a Trebizonde vers cette epoque, et mon maitre ne tardera pas a y arriver.

—J'espere y etre avant vous.

—Les ordres du seigneur Saffar sont formels et te prescrivent d'avoir tous les egards possibles pour cette jeune fille. Ni brutalite, ni violence, quand elle sera a ton bord!...

—Elle sera respectee comme le veut le seigneur Saffar, et comme il le serait lui-meme!

—Je compte sur ton zele, Yarhud!

—Il vous est tout acquis, Scarpante.

—Et sur ton adresse!

—En verite, dit Yarhud, je serais plus certain de reussir si ce mariage etait retarde, et il pourrait l'etre au cas ou quelque obstacle empecherait le depart immediat du seigneur Keraban!...

—Le connais-tu, ce negociant?

—Il faut toujours connaitre ses ennemis, ou ceux qui doivent le devenir, repondit le Maltais. Aussi, mon premier soin, en arrivant ici, a-t-il ete de me presenter a son comptoir de Galata sous pretexte d'affaires.

—Tu l'as vu?...

II. OU L'INTENDANT SCARPANTE ET LE CAPITAINE YARHUD S'ENTRETIENNENT DE PROJETS QU'IL

—Un instant, mais cela a suffi, et...”

En ce moment, Yarhud se rapprocha vivement de Scarpante, et lui parlant a voix basse:

“Eh! Scarpante, dit-il, voila au moins un hasard singulier, et peut-etre une heureuse rencontre!

—Qu'est-ce donc?

—Ce gros homme qui descend la rue de Pera, en compagnie de son serviteur...

—Ce serait lui?

—Lui-meme, Scarpante, repondit le capitaine. Tenons-nous a l'ecart, et ne le perdons pas de vue! Je sais que, chaque soir, il retourne a son habitation de Scutari, et, s'il le faut, pour tacher de savoir s'il compte bientôt partir, je le suivrai de l'autre cote du Bosphore!”

Scarpante et Yarhud, se melant aux passants, dont le nombre s'accroissait sur la place de Top-Hane, se tinrent donc a portee de voir et d'entendre, chose facile, car le “seigneur Keraban”,—ainsi l'appelait-on le plus communement dans le quartier de Galata,—parlait volontiers a haute voix et ne cherchait jamais a dissimuler son importante personne.

III. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON AMI VAN MITTEN.

Le seigneur Keraban, pour employer une expression moderne, etait un “homme de surface”, au physique comme au moral,—quarante ans par sa figure, cinquante au moins par sa corpulence, en realite quarante-cinq; mais sa figure etait intelligente, son corps majestueux. Une barbe, deja grisonnante, a deux pointes, qu'il tenait plutot courte que longue, des yeux noirs, fins, aceres, d'un regard tres vif, aussi sensibles aux impressions les plus fugitives que le plateau d'une balance de precision a des differences d'un dixieme de carat, un menton carre, un nez en bec de perroquet, mais sans exageration, qui allait bien avec l'acuite des yeux, une bouche aux levres serrees, ne se desserrant que pour montrer des dents d'une eclatante blancheur, un front haut, bien encadre, avec un pli vertical, un vrai pli d'entetement entre les deux sourcils d'un noir de jais, tout cet ensemble lui faisait une physionomie particuliere, la physionomie d'un homme original, personnel, tres en dehors, qu'on ne pouvait oublier, lorsqu'elle avait, ne fut-ce qu'une fois, attire l'attention.

Quant au costume du seigneur Keraban, c'etait celui des Vieux Turcs, restes fideles a l'ancien habillement du temps des Janissaires: le large turban evase, la vaste culotte flottante, tombant sur les paboudj en maroquin, le gilet sans manches, garni de gros boutons coupes a facettes et passemente de soie, la ceinture de chale contenant l'expansion d'un ventre bien porte d'ailleurs, et enfin le cafetan jonquille, dont les plis se drapaient majestueusement. Donc, rien d'europeenissant dans cette antique facon de s'habiller, qui contrastait avec le vetement des Orientaux de la nouvelle epoque. C'etait une maniere de repousser les invasions de l'industrialisme, une protestation en faveur de la couleur locale qui tend a disparaitre, un defi porte aux arretes du sultan Mahmoud, dont la toute-puissance a decrete le moderne costume des Osmanlis.

Inutile d'ajouter que le serviteur du seigneur Keraban, un garcon de vingt-cinq ans, nomme Nizib, maigre a desesperer le Hollandais Bruno, avait aussi le vieux costume turc. Comme il ne contrariait en rien son maitre, le plus entete des hommes, il ne l'eut point contrarie en cela. C'etait un valet devoue, mais absolument depourvu d'idees personnelles. Il disait toujours oui, d'avance, et, comme un echo, repetait inconsciemment les fins de phrase du redoutable negociant. C'etait le plus sur moyen d'etre toujours de son avis, et de ne pas s'attirer quelque rebuffade, dont le seigneur Keraban se montrait volontiers prodigue.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Tous deux arrivaient sur la place de Top–Hane par une des rues étroites et ravinees qui descendent du faubourg de Pera. Suivant son habitude, le seigneur Keraban parlait a haute voix, sans se soucier aucunement d'etre ou de ne pas etre entendu.

“Eh bien, non! disait–il. Qu'Allah nous protege, mais du temps des Janissaires, chacun avait le droit d'agir a sa guise, lorsque le soir etait venu! Non! je ne me soumettrai pas a leurs nouveaux reglements de police, et j'irai par les rues, sans lanterne a la main, si cela me plait, quand je devrais tomber dans une fondriere, ou me faire happer aux mollets par quelque chien errant!

—Chien errant!... repondit Nizib.

—Et tu n'as pas besoin de me fatiguer les oreilles avec tes sottises remontrances, ou, par Mahomet, j'allongerai les tiennes a rendre jaloux un ane et son anier!

—Et son anier!... repondit Nizib, qui, d'ailleurs, n'avait fait aucune remontrance, comme bien l'on pense.

—Et si le maitre de police me met a l'amende, reprit le tetu personnage, je payerai l'amende! Et s'il me met en prison, j'irai en prison! Mais je ne cederai ni sur ce point ni sur aucun autre!”

Nizib fit un signe d'assentiment. Il etait pret a suivre son maitre en prison si les choses en arrivaient la.

“Ah! messieurs les nouveaux Turcs! s'ecria le seigneur Keraban, en voyant passer quelques Constantinopolitains, vetus de la redingote droite et coiffes du fez rouge. Ah! vous voulez nous faire la loi, rompre avec les anciens usages! Eh bien, quand je devrais etre le dernier a protester!... Nizib, as–tu bien dit a mon caidji de se trouver avec son caique a l'echelle de Top–Hane des sept heures?

—Des sept heures!

—Pourquoi n'est–il pas la?

—Pourquoi n'est–il pas la? repondit Nizib.

—En verite, c'est qu'il n'est pas encore sept heures.

—Il n'est pas sept heures.

—Et qu'en sais–tu?

—Je le sais, parce que vous le dites, mon maitre.

—Et si je disais qu'il est cinq heures?

—Il serait cinq heures, repondit Nizib.

—On n'est pas plus stupide!

—Non, pas plus stupide.

—Ce garcon–la, murmura Keraban, a force de ne pas me contredire, finira par me contrarier!”

Keraban Le Tetu, Vol. I

En ce moment, Van Mitten et Bruno reparaissaient sur la place, et Bruno repetait du ton d'un homme desappointe:

“Allons–nous–en, mon maitre, allons–nous–en, et repartons par le premier train! Ca, Constantinople! Ca, la capitale du Commandeur des Croyants?... Jamais!

—Du calme, Bruno, du calme!” repondait Van Mitten.

Le soir commencait a se faire. Le soleil, cache derriere les hauteurs de l'antique Stamboul, laissait deja la place de Top–Hane dans une sorte de penombre. Van Mitten ne reconnut donc pas le seigneur Keraban, qui se croisait avec lui, au moment ou il se dirigeait vers les quais de Galata. Il arriva meme que, suivant une direction inverse, tous deux se heurterent, cherchant en meme temps a passer a droite, puis a passer a gauche. De cette contrariete de leurs mouvements, il se produisit la une demi–minute de balancements quelque peu ridicules.

“Eh! monsieur, je passerai! dit Keraban, qui n'etait point homme a ceder le pas.

—Mais.... fit Van Mitten, en essayant, lui, de se ranger poliment, sans y parvenir.

—Je passerai quand meme!..

—Mais....” repeta Van Mitten.

Puis, tout a coup, reconnaissant a qui il avait affaire:

“Eh! mon ami Keraban! s'ecria–t–il.

—Vous!... vous!... Van Mitten!... repondit Keraban, au comble de la surprise. Vous!... ici?... a Constantinople?

—Moi–meme!

—Depuis quand?

—Depuis ce matin!

—Et votre premiere visite n'a pas ete pour moi ... moi?

—Elle a ete pour vous, au contraire, repondit le Hollandais. Je me suis rendu a votre comptoir, mais vous n'y etiez plus, et l'on m'a dit qu'a sept heures je vous trouverais sur cette place....

—Et on a eu raison, Van Mitten! s'ecria Keraban, en serrant, avec une vigueur qui touchait a la violence, la main de son correspondant de Rotterdam. Ah! mon brave Van Mitten, jamais, non! jamais, je ne me serais attendu a vous voir a Constantinople!... Pourquoi ne pas m'avoir ecrit?

—J'ai quitte si precipitamment la Hollande!

—Un voyage d'affaires?

—Non ... un voyage ... d'agrement! Je ne connaissais ni Constantinople ni la Turquie, et j'ai voulu vous rendre ici la visite que vous m'aviez faite a Rotterdam.

III. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON A

Keraban Le Tetu, Vol. I

—C'est bien, cela!... Mais il me semble que je ne vois pas avec vous madame Van Mitten?

—En effet ... je ne l'ai point amenee! repondit le Hollandais, non sans une certaine hesitation. Madame Van Mitten ne se deplace pas facilement!... Aussi suis-je venu seul avec mon valet Bruno.

—Ah! ce garcon? dit le seigneur Keraban, en faisant un petit signe a Bruno, qui crut devoir s'incliner a la turque, et ramener ses bras a son chapeau, comme les deux anses d'une amphore.

—Oui, reprit Van Milieu, ce brave garcon, qui voulait deja m'abandonner et repartir pour....

—Repartir! s'ecria Keraban. Repartir, sans que je lui en aie donne la permission!

—Oui, ami Keraban. Il ne la trouve pas trop gaie ni tres vivante, cette capitale de l'empire ottoman!

—Un mausolee! repondit Bruno! Personne dans les magasins!... Pas une voiture sur les places!... Des ombres qui passent dans les rues, et qui vous volent votre pipe!

—Mais c'est le Ramadan, Van Mitten! repondit le seigneur Keraban. Nous sommes en plein Ramadan!

—Ah! c'est le Ramadan? reprit Bruno. Alors tout s'explique!—Eh, s'il vous plait, qu'est-ce que cela, le Ramadan?

—Un temps de jeune et d'abstinence, repondit Keraban. Pendant toute sa duree, il est defendu de boire, de fumer, de manger, entre le lever et le coucher du soleil. Mais, dans une demi-heure, au coup de canon qui annoncera la fin du jour....

—Ah! voila donc ce qu'ils veulent dire avec leur coup de canon! s'ecria Bruno.

—On se dedommagera gaiement pendant toute la nuit des abstinences de la journee!

—Ainsi, demanda Bruno a Nizib, vous n'avez encore rien pris depuis ce matin, parce que c'est le Ramadan?

—Parce que c'est le Ramadan, repondit Nizib.

—Eh bien, voila qui me ferait maigrir! s'ecria Bruno. Voila qui me couterait une livre par jour ... au moins!

—Au moins! repondit Nizib.

—Mais vous allez voir cela, au coucher du soleil, Van Mitten, reprit Keraban, et vous serez emerveille! Ce sera comme une transformation magique, qui d'une ville morte fera une ville vivante! Ah! messieurs les nouveaux Turcs, vous n'avez pas encore pu modifier ces vieux usages avec toutes vos absurdes innovations! Le Koran tient bon contre vos sottises! Que Mahomet vous etrangle!

—Bon! ami Keraban, repondit Van Mitten, je vois que vous etes toujours fidele aux anciennes coutumes?

—C'est plus que de la fidelite, Van Mitten, c'est de l'entetement!—Mais, dites-moi, mon digne ami, vous restez quelques jours a Constantinople, n'est-ce pas?

—Oui... et meme...

—Eh bien, vous m'appartenez! Je m'empare de votre personne! Vous ne me quitterez plus!

III. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON A

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Soit!... Je vous appartiens!

—Et toi, Nizib, tu t'occuperas de ce garçon—la, ajouta Keraban, en montrant Bruno. Je te charge spécialement de modifier ses idées sur notre merveilleuse capitale!”

Nizib fit un signe d'assentiment et entraîna Bruno au milieu de la foule, qui devenait plus compacte.

“Mais, j'y pense! s'écria tout à coup le seigneur Keraban. Vous arrivez à propos, ami Van Mitten! Six semaines plus tard, vous ne m'eussiez plus trouvé à Constantinople.

—Vous, Keraban?

—Moi! j'aurais été parti pour Odessa!

—Pour Odessa?

—Eh bien, si vous êtes encore ici, nous partirons ensemble! Au fait, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas?

—C'est que... répondit Van Mitten.

—Vous m'accompagnerez, vous dis-je!

—Je comptais me reposer ici des fatigues d'un voyage, qui a été quelque peu rapide!...

—Soit! Vous vous reposerez ici!... Puis, vous vous reposerez à Odessa, pendant trois bonnes semaines!

—Ami Keraban....

—Je l'entends ainsi, Van Mitten! Vous n'allez pas, dès votre arrivée, me contrarier, je suppose? Vous le savez, quand j'ai raison, je ne cède pas facilement!

—Oui ... je sais!... répondit Van Mitten.

—D'ailleurs, reprit Keraban, vous ne connaissez pas mon neveu Ahmet, eh il faut que vous fassiez connaissance avec lui!

—Vous m'avez, en effet, parlé de votre neveu....

—Autant dire mon fils, Van Mitten, puisque je n'ai pas d'enfant. Vous savez, les affaires!... les affaires!... Je n'ai jamais trouvé cinq minutes pour me marier!

—Une minute suffit! répondit gravement Van Mitten, et souvent même ... une minute, c'est trop!

—Vous rencontrerez donc Ahmet à Odessa! reprit Keraban. Un charmant garçon!... Il déteste les affaires, par exemple, un peu artiste, un peu poète, mais charmant ... charmant!... Il ne ressemble point à son oncle et lui obéit sans broncher.

—Ami Keraban....

—Oui!... oui!... je m'entends!... C'est pour son mariage que nous irons à Odessa.

III. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN EST TOUT SURPRIS DE SE RENCONTRER AVEC SON A

—Son mariage?...

—Sans doute! Ahmet epouse une jolie personne...la jeune Amasia... la fille de mon banquier Selim, un vrai Turc, comme moi! Nous aurons des fetes! Ce sera superbe! Vous en serez!

—Mais... j'aurais prefere... dit Van Mitten, qui voulut encore soulever une derniere objection.

—C'est convenu! repondit Keraban. Vous n'avez pas la pretention de me resister, n'est-ce pas?

—Je le voudrais... repondit Van Mitten.

—Que vous ne le pourriez pas!”

En ce moment, Scarpante et le capitaine maltais, qui se promenaient au fond de la place, s'approcherent. Le seigneur Keraban disait alors a son compagnon:

“C'est entendu! Dans six semaines, au plus tard, nous partirons tous les deux pour Odessa!

—Et le mariage se fera?... demanda Van Mitten.

—Aussitot notre arrivee,” repondit Keraban.

Yarhud s'etait penche a l'oreille de Scarpante:

“Six semaines! Nous aurons le temps d'agir!”

—Oui, mais le plus tot sera le mieux! repondit Scarpante. N'oublie pas, Yarhud, qu'avant six semaines, le seigneur Saffar sera de retour a Trebizonde!”

Et tous deux continuerent a aller et venir, l'oeil aux aguets, l'oreille aux ecoutes.

Pendant ce temps, le seigneur Keraban continuait de causer avec Van Mitten et disait:

“Mon ami Selim, toujours presse, et mon neveu Ahmet, plus impatient encore, voulaient conclure le mariage immediatement. Ils ont un motif pour cela, je dois le dire. Il faut que la fille de Selim soit mariee avant d'avoir atteint ses dix-sept ans, ou elle perdra quelque chose comme cent mille livres turques [note: Environ 2 225 000 francs] qu'une vieille folle de tante lui a leguees a cette condition. Mais ses dix-sept ans, elle ne les aura que dans six semaines! Aussi je leur ai fait entendre raison, en disant: Que cela vous convienne ou non, le mariage ne se fera pas avant la fin du mois prochain.

—Et votre ami Selim s'est rendu?... demanda Van Mitten.

—Naturellement!

—Et le jeune Ahmet?

—Moins facilement, repondit Keraban. Il adore cette jolie Amasia, et je l'approuve! Il a le temps, lui! Il n'est pas dans les affaires, lui! Hein! vous devez comprendre cela, ami Van Mitten, vous qui avez epouse la belle madame Van....

—Oui, ami Keraban, dit le Hollandais.... Il y a si longtemps deja ... que c'est a peine si je me souviens!

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Mais au fait, ami Van Mitten, si, en Turquie, il est malseant de demander a un Turc des nouvelles des femmes de son harem, il n'est pas defendu vis—a-vis d'un etranger.... Madame Van Mitten se porte?...

—Oh! tres bien ... tres bien!... repondit Van Mitten, que ces politesses de son ami semblaient mettre mal a son aise. Oui ... tres bien!... Toujours souffrante, par exemple!... Vous savez ... les femmes....

—Mais non, je ne sais pas! s'ecria le seigneur Keraban en riant d'un bon rire. Les femmes! jamais! Les affaires tant qu'on voudra! Tabacs de Macedoine pour nos fumeurs de cigarettes, tabacs de Perse pour nos fumeurs de narghiles! Et mes correspondants de Salonique, d'Erzeroum, de Latakie, de Bafra, de Trebizonde, sans oublier mon ami Van Mitten, de Rotterdam! Depuis trente ans, en ai-je expedie de ces ballots de tabac aux quatre coins de l'Europe!

—Et fume! dit Van Mitten.

—Oui, fume... comme une cheminee d'usine! Et je vous demande s'il est quelque chose de meilleur au monde?

—Non, certes, ami Keraban.

—Voila quarante ans que je fume, ami Van Mitten, fidele a mon chibouk, fidele a mon narghile! C'est la tout mon harem, et il n'y a pas de femme qui vaille une pipe de tombeki!

—Je suis bien de votre avis! repondit le Hollandais.

—A propos, reprit Keraban, puisque je vous tiens, je ne vous abandonne plus! Mon caique va venir me prendre pour traverser le Bosphore. Je dine a ma villa de Scutari, et je vous emmene...

—C'est que...

—Je vous emmene, vous dis-je! Allez-vous faire des facons, maintenant... avec moi?

—Non, j'accepte, ami Keraban! repondit Van Mitten. Je vous appartiens corps et ame!

—Vous verrez, reprit le seigneur Keraban, vous verrez quelle charmante habitation je me suis construite, sous les noirs cypres, a mi-colline de Scutari, avec la vue du Bosphore et tout le panorama de Constantinople! Ah! la vraie Turquie est toujours sur cette cote asiatique! Ici, c'est l'Europe, mais la-bas, c'est l'Asie, et nos progressistes en redingote ne sont pas pres d'y faire passer leurs idees! Elles se noieraient en traversant le Bosphore! Ainsi, nous dinons ensemble!

—Vous faites de moi ce que vous voulez!

—Et il faut vous laisser faire!" repondit Keraban.

Puis, se retournant:

“Ou donc est Nizib?—Nizib!... Nizib!...”

Nizib, qui se promenait avec Bruno, entendit la voix de son maitre, et tous deux accoururent.

“Eh bien, demanda Keraban, ce caidji, il n'arrivera donc pas avec son caique?”

—Avec son caique?... repondit Nizib.

—Je le ferai bastonner, bien sur! s'ecria Keraban! Oui, cent coups de baton!

—Oh! fit Van Milieu.

—Cinq cents!

—Oh! fit Bruno.

—Mille!... si l'on me contrarie!

—Seigneur Keraban, repondit Nizib, je l'apercois, votre caidji. Il vient de quitter la pointe du Serail, et, avant dix minutes, il aura accoste l'echelle de Top-Hane.”

Et, pendant que le seigneur Keraban pietinait d'impatience au bras de Van Mitten, Yarhud et Scarpante ne cessaient de l'observer.

IV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, ENCORE PLUS ENTETE QUE JAMAIS, TIENT TETE AUX AUTORITES OTTOMANES.

Cependant, le caidji etait arrive et venait prevenir le seigneur Keraban que son caique l'attendait a l'echelle.

Les caidjis se comptent par milliers sur les eaux du Bosphore et de la Corne-d'Or. Leurs barques, a deux rames, pareillement effilees de l'avant et de l'arriere, de maniere a pouvoir se diriger dans les deux sens, ont la forme de patins de quinze a vingt pieds de longueur, faits de quelques planches de hetre ou de cypres, sculptees ou peintes a l'interieur. C'est merveilleux de voir avec quelle rapidite ces sveltes embarcations se glissent, s'entrecroisent, se devancent dans ce magnifique detroit, qui separe le littoral des deux continents. L'importante corporation des caidjis est chargee de ce service depuis la mer de Marmara jusqu'au dela du chateau d'Europe et du chateau d'Asie, qui se font face dans le nord du Bosphore.

Ce sont de beaux hommes, le plus generalement vetus du burudjuk, sorte de chemise de soie, d'un yelek a couleurs vives, soutache de broderies d'or, d'un calecon de coton blanc, coiffes d'un fez, chausses de yemenis, jambes nues, bras nus.

Si le caidji du seigneur Keraban,—c'etait celui qui le conduisait a Scutari chaque soir et l'en ramenait chaque matin,—si ce caidji fut mal recu pour avoir tarde de quelques minutes, il est inutile d'y insister. Le flegmatique marinier ne s'en emut pas autrement, d'ailleurs, sachant bien qu'il fallait laisser crier une si excellente pratique, et il ne repondit qu'en montrant le caique amarre a l'echelle.

Donc, le seigneur Keraban, accompagne de Van Mitten, suivi de Bruno et de Nizib, se dirigeait vers l'embarcation, lorsqu'il se fit un certain mouvement dans la foule sur la place de Top-Hane.

Le seigneur Keraban s'arreta.

“Qu'y a-t-il donc?” demanda-t-il.

Le chef de police du quartier de Galata, entoure de gardes qui faisaient ranger le populaire, arrivait en ce moment sur la place. Un tambour et un trompette l'accompagnaient. L'un fit un roulement, l'autre un appel, et le silence s'etablit peu a peu parmi cette foule, composee d'elements assez heterogenes, asiatiques et

europeens.

“Encore quelque proclamation inique, sans doute!” murmura le seigneur Keraban, du ton d'un homme qui entend se maintenir dans son droit, partout et toujours.

Le chef de police tira alors un papier, revetu des sceaux reglementaires, et d'une voix haute, il lut l'arrete suivant:

“Par ordre du Muchir, president le Conseil de police, un impot de dix paras, a partir de ce jour, est etabli sur toute personne qui voudra traverser le Bosphore pour aller de Constantinople a Scutari ou de Scutari a Constantinople, aussi bien par les caiques que par toute autre embarcation a voile ou a vapeur. Quiconque refusera d'acquitter cet impot sera passible de prison et d'amende.

“Fait au palais, ce 16 present mois

“Signe: LE MUCHIR.”

Des murmures de mecontentement accueillirent cette nouvelle taxe, equivalent environ a cinq centimes de France par tete.

“Bon! un nouvel impot! s'ecria un Vieux Turc, qui, cependant, aurait du etre bien habitue a ces caprices financiers du Padischah.

—Dix paras! Le prix d'une demi-tasse de cafe!” repondit un autre.

Le chef de police, sachant bien qu'en Turquie, comme partout, on payerait apres avoir murmure, allait quitter la place, lorsque le seigneur Keraban s'avanca vers lui.

“Ainsi, dit-il, voila une nouvelle taxe a l'adresse de tous ceux qui voudront traverser le Bosphore?

—Par arrete du Muchir”, repondit le chef de police.

Puis, il ajouta:

“Quoi! C'est le riche Keraban qui reclame?...”

—Oui, le riche Keraban!

—Et vous allez bien, seigneur Keraban!

—Tres bien... aussi bien que les impots!—Ainsi, cet arrete est executoire?...”

—Sans doute... depuis sa proclamation.

—Et si je veux me rendre ce soir ... a Scutari ... dans mon caique, ainsi que j'ai l'habitude de le faire?...”

—Vous payerez dix paras.

—Et comme je traverse le Bosphore, matin et soir?...”

—Cela vous fera vingt paras par jour, repondit le chef de police. Une bagatelle pour le riche Keraban!

IV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, ENCORE PLUS ENTETE QUE JAMAIS, TIENT TÊTE AUX

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Vraiment?

—Mon maitre va se mettre une mauvaise affaire sur le dos! murmura Nizib a Bruno.

—Il faudra bien qu'il cede!

—Lui! Vous ne le connaissez guere!”

Le seigneur Keraban, qui venait de se croiser les bras, regarda bien en face le chef de police, les yeux dans les yeux, et, d'une voix sifflante, ou l'irritation commençait a percer:

“Eh bien, voici mon caidji qui vient m'avertir que son caique est a ma disposition, dit-il, et comme j'emmene avec moi mon ami, monsieur Van Mitten, son domestique et le mien....

—Cela fera quarante paras, repondit le maitre de police. Je repete que vous avez le moyen de payer!

—Que j'aie le moyen de payer quarante paras, reprit Keraban, et cent, et mille, et cent mille, et cinq cent mille, c'est possible, mais je ne payerai rien et je passerai tout de meme!

—Je suis fache de contrarier le seigneur Keraban, repondit le chef de police, mais il ne passera pas sans payer!

—Il passera sans payer!

—Non!

—Si!

—Ami Keraban.... dit Van Mitten, dans la louable intention de faire entendre raison au plus intraitable des hommes.

—Laissez-moi tranquille, Van Mitten! repondit Keraban avec l'accent de la colere. L'impot est inique, il est vexatoire! On ne doit pas s'y soumettre! Jamais, non, jamais le gouvernement des Vieux Turcs n'aurait ose frapper d'une taxe les caiques du Bosphore!

—Eh bien, le gouvernement des nouveaux Turcs, qui a besoin d'argent, n'a pas hesite a le faire! repondit le chef de police.

—Nous allons voir! s'ecria Keraban.

—Gardes, dit le chef de police en s'adressant aux soldats qui l'accompagnaient, vous veillerez a l'execution du nouvel arrete.

—Venez, Van Mitten, repliqua Keraban, en frappant le sol du pied, venez, Bruno, et suis-nous, Nizib!

—Ce sera quarante paras.... dit le chef de police.

—Quarante coups de baton!” s'ecria le seigneur Keraban, dont l'irritation etait au comble.

Mais, au moment ou il se dirigeait vers l'echelle de Top-Hane, les gardes l'entourerent, et il dut revenir sur ses pas.

Keraban Le Tetu, Vol. I

“Laissez–moi! criait–il, en se débattant. Que pas un de vous ne me touche, même du bout du doigt! Je passerai, par Allah! et je passerai sans qu'un seul para sorte de ma poche!

—Oui, vous passerez, mais alors ce sera par la porte de la prison, répondit le chef de police, qui s'animait à son tour, et vous payerez une belle amende pour en sortir!

—J'irai à Scutari!

—Jamais, en traversant le Bosphore, et, comme il n'est pas possible de s'y rendre autrement... .

—Vous croyez? répondit le seigneur Keraban, les poings serres, le visage porté au rouge apoplectique. Vous croyez?... Eh bien, j'irai à Scutari, et je ne traverserai pas le Bosphore, et je ne payerai pas....

—Vraiment!

—Quand je devrais ... oui!... quand je devrais faire le tour de la mer Noire.

—Sept cents lieues pour économiser dix paras! s'écria le chef de police, en haussant les épaules.

—Sept cents lieues, mille, dix mille, cent mille lieues, répondit Keraban, quand il ne s'agirait que de cinq, que de deux, que d'un seul para!

—Mais, mon ami.... dit Van Mitten.

—Encore une fois, laissez–moi tranquille!... répondit Keraban, en repoussant son intervention.

—Bon! Le voilà emballé! se dit Bruno.

—Et je remonterai la Turquie, je traverserai la Chersonese, je franchirai le Caucase, j'enjamberai l'Anatolie, et j'arriverai à Scutari, sans avoir payé un seul para de votre inique impôt!

—Nous verrons bien! riposta le chef de police.

—C'est tout vu! s'écria le seigneur Keraban, au comble de la fureur, et je partirai dès ce soir!

—Diable! fit le capitaine Yarhud, en s'adressant à Scarpante, qui n'avait pas perdu un mot de cette discussion si inattendue, voilà qui pourrait déranger notre plan!

—En effet, répondit Scarpante. Pour peu que cet entêté persiste dans son projet, il va passer par Odessa, et s'il se décide à conclure le mariage en passant!...

—Mais!... dit encore une fois Van Mitten, qui voulut empêcher son ami Keraban de faire une telle folie.

—Laissez–moi, vous dis–je!

—Et le mariage de votre neveu Ahmet?

—Il s'agit bien de mariage!”

Scarpante, prenant alors Yarhud à part:

“Il n'y a pas une heure a perdre!

—En effet, repondit le capitaine maltais, et, des demain matin, je pars pour Odessa par le railway d'Andrinople.”

Puis tous deux se retirerent.

En ce moment, le seigneur Keraban s'etait brusquement retourne vers son serviteur.

“Nizib? dit-il.

—Mon maitre?

—Suis-moi au comptoir!

—Au comptoir! repondit Nizib.

—Vous aussi, Van Mitten! ajouta Keraban.

—Moi?

—Et vous egalement, Bruno.

—Que je....

—Nous partirons tous ensemble.

—Hein! fit Bruno, qui dressa l'oreille.

—Oui! Je vous ai invites a diner a Scutari, dit le seigneur Keraban a Van Milieu, et, par Allah! vous dinerez a Scutari ... a notre retour!

—Mais ce ne sera pas avant?... repondit le Hollandais, tout interloque de la proposition.

—Ce ne sera pas avant un mois, avant un an, avant dix ans! repliqua Keraban, d'une voix qui n'admettait pas la moindre contradiction, mais vous avez accepte mon diner, et vous mangerez mon diner!

—Il aura le temps de refroidir! murmura Bruno.

—Permettez, ami Keraban....

—Je ne permets rien, Van Mitten. Venez!”

Et le seigneur Keraban fit quelques pas vers le fond de la place.

“Il n'y a pas moyen de resister a ce diable d'homme! dit Van Mitten a Bruno.

—Comment, mon maitre, vous allez ceder a un pareil caprice?

—Que je sois ici ou ailleurs, Bruno, du moment que je ne suis plus a Rotterdam!

—Mais....

—Et, puisque je suis mon ami Keraban, tu ne peux faire autrement que de me suivre!

—Voila une complication!

—Partons,” dit le seigneur Keraban.

Puis, s'adressant une dernière fois au chef de police, dont le sourire narquois était bien fait pour l'exasperer:

“Je pars, dit-il, et, en dépit de tous vos arrêtés, j'irai à Scutari, sans avoir traversé le Bosphore!

—Je me ferai un plaisir d'assister à votre arrivée, après un si curieux voyage! répondit le chef de police.

—Et ce sera pour moi une joie véritable de vous trouver à mon retour! répondit le seigneur Keraban.

—Mais je vous prévient, ajouta le chef de police, que si la taxe est encore en vigueur....

—Eh bien?...

—Je ne vous laisserai pas repasser le Bosphore pour revenir à Constantinople, à moins de dix paras par tête!

—Et si votre taxe inique est encore en vigueur, répondit le seigneur Keraban sur le même ton, je saurai bien revenir à Constantinople, sans qu'il vous tombe un para de ma poche!”

La-dessus, le seigneur Keraban, prenant Van Mitten par le bras, fit signe à Bruno et à Nizib de les suivre; puis, il disparut au milieu de la foule, qui salua de ses acclamations ce partisan du vieux parti turc, si tenace dans la défense de ses droits.

A cet instant, un coup de canon retentit au loin. Le soleil venait de se coucher sous l'horizon de la mer de Marmara, le jeûne du Ramadan était fini, et les fidèles sujets du Padischah pouvaient se dédommager des abstinences de cette longue journée.

Soudain, comme au coup de baguette de quelque génie, Constantinople se transforma. Au silence de la place de Top-Hane succédèrent des cris de joie, des hurrahs de plaisir. Les cigarettes, les chibouks, les narghiles s'allumèrent, et l'air s'emplit de leur vapeur odorante. Les cafés regorgèrent bientôt de consommateurs, assoiffés et affamés. Rotisseries de toute espèce, yaourth, de lait caillé, kaimak, sorte de crème bouillie, kebab, tranches de mouton coupées en petits morceaux, galettes de baklava sortant du four, boulettes de riz enveloppées de feuilles de vigne, rapés de maïs bouilli, barils d'olives noires, caques de caviar, pilaws de poulet, crêpes au miel, sirops, sorbets, glaces, café, tout ce qui se mange, tout ce qui se boit en Orient, apparut sur les tables des devantures, pendant que de petites lampes, accrochées à une spirale de cuivre, montaient et descendaient sous le coup de pouce des cawadjis, qui les mettaient en branle.

Puis, la vieille ville et ses quartiers neufs s'illuminèrent comme par magie. Les mosquées, Sainte-Sophie, la Suleimanieh, Sultan-Ahmed, tous les édifices religieux ou civils, depuis Serai-Burnou jusqu'aux collines d'Eyoub, se couronnèrent de feux multicolores. Des versets lumineux, tendus d'un minaret à l'autre, tracerent les préceptes du Koran sur le fond sombre du ciel. Le Bosphore, sillonné de caïques aux lanternes capricieusement balancées par les lames, scintilla comme si, en vérité, les étoiles du firmament fussent tombées dans son lit. Les palais, dressés sur ses bords, les villas de la rive d'Asie et de la rive d'Europe, Scutari, l'ancienne Chrysopolis et ses maisons étagees en amphithéâtre, ne présentaient plus que des lignes de feux, doublées par la reverberation des eaux.

Au loin, ressonnaient le tambour de basque, la louta ou guitare, le tabourka, le rebel et la flûte, melanges aux chants des prieres psalmodiees a la chute du jour. Et, du haut des minarets, les muezzins, d'une voix qui se prolongeait sur trois notes, jeterent a la ville en fete le dernier appel de la priere du soir, formee d'un mot turc et de deux mots arabes: "*Allah, hoekk kebir!*" (Dieu, Dieu grand!)

V. OU LE SEIGNEUR KERABAN DISCUTE A SA FACON LA MANIERE DONT IL ENTEND LES VOYAGES ET QUITTE CONSTANTINOPE.

La Turquie d'Europe comprend actuellement trois divisions principales: la Roumelie (Thrace et Macedoine), l'Albanie, la Thessalie, plus une province tributaire, la Bulgarie. C'est depuis le traite de 1878 que le royaume de Roumanie (Moldavie, Valachie et Dobroutc les principautes de Serbie et de Montenegro), ont ete declares independants, et que l'Autriche occupe la Bosnie, moins le sandjak de Novi-Bazar.

Du moment que le seigneur Keraban pretendait suivre le perimetre de la mer Noire, son itineraire allait d'abord se developper sur le littoral de la Roumelie, de la Bulgarie et de la Roumanie, pour atteindre la frontiere russe.

De la, a travers la Bessarabie, la Chersonese, la Tauride ou bien le pays des Tcherkesses, a travers le Caucase et la Transcaucasie, cet itineraire contournerait la cote septentrionale et orientale de l'ancien Pont-Euxin jusqu'a la limite qui separe la Russie de l'empire ottoman.

Puis ensuite, par le littoral de l'Anatolie, au sud de la mer Noire, le plus tetu des Osmanlis rejoindrait le Bosphore a Scutari, sans avoir rien paye de la taxe nouvelle.

En realite, c'etait un parcours de six cent cinquante agatchs turcs, qui valent environ deux mille huit cents kilometres, ou,—pour compter par lieue ottomane, c'est—à—dire la distance qu'un cheval de charge fait en une heure au pas ordinaire,—c'etait un parcours de sept cents lieues de vingt—cinq au degre. Or, du 17 aout au 30 septembre, il y a quarante—cinq jours. Donc, c'etait quinze lieues a faire par vingt—quatre heures, si l'on voulait etre de retour le 30 septembre, date extreme a laquelle avait ete fixe le mariage d'Amasia; sinon elle ne serait plus dans les conditions determinees pour toucher les cent mille livres de sa tante. En somme, quoi qu'il arrivat, son invite et lui ne s'asseoiraient pas a la table de la villa, ou le diner les attendait, avant quarante—cinq jours.

Cependant, a employer des moyens de transport rapides, tels que les offrent divers troncons de railways, il eut ete facile de gagner du temps et d'abreger la longueur de ce voyage. Ainsi, en partant de Constantinople, un chemin de fer conduit a Andrinople et, par embranchement, a Ianboli. Plus au nord, le railway de Varna a Roustchouk se raccorde aux railways de la Roumanie, et ceux—ci, en prolongeant l'itineraire a travers la Russie meridionale, par Iassi, Kisscheneff Kharkow, Taganrog, Nachintschewan, viennent buter contre la chaine du Caucase. Enfin un troncon de Tinis a Poti se dessine jusqu'au littoral de la mer Noire, presque a la frontiere turco—russe. Ensuite, il est vrai, a travers la Turquie d'Asie, il ne se trouve plus aucune voie ferree avant Brousse; mais la, encore, un dernier troncon vient aboutir a Scutari.

Or, de faire entendre raison la—dessus au seigneur Keraban, il n'y fallait aucunement compter. S'introduire dans un wagon de chemin de fer, sacrifier ainsi aux progres de l'industrie moderne, lui un Vieux Turc, qui, depuis quarante ans, resistait de tout son pouvoir a cet envahissement des inventions europeennes? Jamais! Il eut fait le voyage a pied plutot que de ceder sur ce point.

Aussi, le soir meme, lorsque Van Mitten et lui furent arrives au comptoir de Galata, y eut—il a ce propos un commencement de discussion.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Aux premiers mots que le Hollandais dit des railways ottomans et russes, le seigneur Keraban repondit d'abord par un haussement d'épaules, puis par un refus categorique.

—Cependant!... reprit Van Mitten, qui crut devoir insister pour la forme, mais sans espoir de convaincre son hôte.

—Quand j'ai dit non, c'est non! repliqua le seigneur Keraban. Vous m'appartenez, d'ailleurs, vous êtes mon invité, je me charge de vous, et vous n'avez qu'à vous laisser faire!

—Soit, reprit Van Mitten. Cependant, à défaut de railways, peut-être y aurait-il un moyen très simple de nous rendre à Scutari sans franchir le Bosphore, mais aussi sans faire le tour de la mer Noire?

—Et lequel? demanda Keraban, en fronçant le sourcil. Si ce moyen est bon, je l'adopte; s'il est mauvais, je le repousse.

—Il est excellent, repondit Van Mitten.

—Parlez vite! Nous avons à faire nos préparatifs de départ! Il n'y a pas une heure à perdre!

—Voici, ami Keraban: Gagnons un des ports les plus rapprochés de Constantinople sur la mer Noire, fretons un bateau à vapeur....

—Un bateau à vapeur! s'écria le seigneur Keraban, que ce mot “vapeur” avait le don de mettre hors de lui.

—Non ... un bateau ... un simple bateau à voile, s'empressa d'ajouter Van Mitten, un chebec, une tartane, une caravelle, et faisons route pour un des ports de l'Anatolie, Kirpih, par exemple! Une fois sur ce point du littoral, en un jour, nous arriverons tranquillement par terre à Scutari, ou nous boirons ironiquement à la santé du Muchir!”

Le seigneur Keraban avait laissé parler son ami sans l'interrompre. Peut-être celui-ci se figurait-il déjà qu'on allait faire bon accueil à sa proposition, très acceptable d'ailleurs, et qui sauvegardait toutes les questions d'amour-propre.

Mais, à l'énoncé de cette proposition, l'œil du seigneur Keraban s'anima, ses doigts se replièrent et se déplièrent successivement, et, de ses deux mains tout à l'heure ouvertes, il fit deux poings d'un aspect que Nizib aurait trouvé peu rassurant.

—Ainsi, Van Mitten, dit-il, ce que vous me conseillez, en somme, c'est de m'embarquer sur la mer Noire, pour ne point passer par le Bosphore?

—Ce serait bien joué, à mon avis, repondit Van Mitten.

—Avez-vous entendu parler, quelquefois, reprit Keraban, d'un certain genre de mal qu'on appelle le mal de mer?

—Sans doute, ami Keraban.

—Et vous ne l'avez jamais eu sans doute?

—Jamais! D'ailleurs, pour une traversée aussi courte....

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Aussi courte! reprit Keraban. Vous dites, je crois, une traversee “aussi courte!”

—A peine soixante lieues!

—Mais n'y en eut-il que cinquante, que vingt, que dix, que cinq! s'ecria le seigneur Keraban, que la contradiction commencait, comme toujours, a surexciter, n'y en eut-il que deux, n'y en eut-il qu'une, ce serait encore trop pour moi!

—Veuillez pourtant reflechir....

—Vous connaissez le Bosphore?

—Oui!

—Il a a peine une demi-lieue de large devant Scutari?...

—En effet.

—Eh bien, Van Mitten, pour peu qu'il fasse une legere brise, j'ai le mal de mer quand je le traverse dans mon caique!

—Le mal de mer?

—Je l'aurais sur un etang! Je l'aurais sur une baignoire! Osez donc, maintenant, me parler de prendre cette route! Osez me proposer de freter un chebec, une tartane, une caravelle, ou tout autre machine ecoeurante de cette espece! Osez-le!”

Il va sans dire que le digne Hollandais ne l'osa point, et que la question d'une traversee par mer fut abandonnee.

Alors, comment voyagerait-on? Les communications sont assez difficiles,—au moins dans la Turquie proprement dite,—mais elles ne sont point impossibles. Sur les routes ordinaires, on trouve des relais de poste, et rien n'empêche de voyager a cheval, avec ses provisions, son campement, sa cantine, sous la conduite d'un guide, a moins qu'on ne se mette a la suite du tatar, c'est-a-dire du courrier charge du service postal; mais, comme ce courrier ne doit employer qu'un temps limite pour aller d'un point a un autre, le suivre est tres fatigant, pour ne pas dire impraticable, a qui n'a pas l'habitude de ces longues traites.

Il va de soi que le seigneur Keraban ne comptait point faire de cette facon le tour de la mer Noire. Il irait vite, soit! mais il irait confortablement. Ce ne serait qu'une question d'argent, et cette question n'etait pas pour arreter le riche negociant du faubourg de Galata.

“Eh bien, dit Van Mitten, tout resigne, d'ailleurs, puisque nous ne voyagerons ni en chemin de fer, ni en bateau, comment voyagerons-nous, ami Keraban?”

—En chaise de poste.

—Avec vos chevaux?

—Avec des chevaux de relais.

—Si vous en trouvez de disponibles tout le long du parcours!...

—On en trouvera.

—Cela vous coutera cher!

—Cela me coutera ce que cela me coutera! repondit le seigneur Keraban, qui recommençait a s'animer.

—Et bien, vous n'en serez pas quitte pour mille livres turques [note: La livre turque est une monnaie d'or qui vaut 23 fr. 55, soit environ 100 piastres, dont chacune equivaut a 22 centimes.], et peut-etre quinze cents!

—Soit! Des milliers, des millions! s'ecria Keraban, oui! des millions, s'il le faut! Avez-vous fini vos objections?

—Oui! repondit le Hollandais.

—Il etait temps!”

Ces derniers mots furent dits d'un ton tel que Van Mitten prit le parti de se taire.

Toutefois, il fit observer a son imperieux hote, qu'un tel voyage necessiterait des depenses assez considerables; qu'il attendait de Rotterdam une somme tres importante, dont il comptait faire le depot a la banque de Constantinople; que, momentanement, il n'avait plus d'argent, et que....

A cela, le seigneur Keraban lui ferma la bouche, en lui disant que toutes les depenses de ce voyage le regardaient; que Van Mitten etait son invite; que le riche negociant du quartier de Galata n'avait pas l'habitude de faire payer a ses hotes, et que ... etc.

Sur cet *et caetera*, le Hollandais se tut et fit bien.

Si le seigneur Keraban n'eut pas ete possesseur d'une antique voiture de fabrication anglaise, qu'il avait deja mise a l'epreuve, il aurait ete reduit, pour ce long et difficile parcours, a l'araba turque, attelée le plus souvent avec des boeufs. Mais la vieille chaise de poste, avec laquelle il avait fait le voyage de Rotterdam, etait toujours la, sous la remise, et dans un parfait etat.

Cette chaise etait confortablement disposee pour trois voyageurs. En avant, entre les ressorts en cols de cygne, l'avant-train supportait un enorme coffre a provisions et a bagages; derriere la caisse principale etait egalement etabli un second coffre, que surmontait un cabriolet, dans lequel deux domestiques pouvaient etre fort a l'aise. Cette voiture devant etre conduite en poste, il n'y avait point de siege pour un cocher.

Tout cela eut paru quelque peu vieux de forme et aurait prete a rire, sans doute, aux connaisseurs en l'art de la carrosserie moderne; mais le vehicule etait solide; porte par de bons essieux, des roues a larges jantes et a rayons epais, suspendu sur des ressorts d'acier de premier choix, ni trop doux, ni trop durs, il pouvait defier les cahots de routes a peine tracees a travers champs.

Donc, Van Mitten et son ami Keraban, occupant le fond du confortable coupe, muni de glaces et de mantelets, Bruno et Nizib, juches clans le cabriolet, devant lequel pouvait se rabattre un chassis vitre, tous quatre dans cet appareil de locomotion, ils auraient pu aller en Chine. Fort heureusement, la mer Noire ne s'etendait pas jusqu'au littoral du Pacifique, sans quoi Van Mitten aurait bien pu faire connaissance avec le Celeste-Empire.

Les preparatifs commencerent immediatement. Si le seigneur Keraban ne pouvait partir le soir meme, ainsi qu'il l'avait dit dans la chaleur de la discussion, au moins voulait-il se mettre en route le lendemain matin, des l'aube naissante.

V. OU LE SEIGNEUR KERABAN DISCUTE A SA FACON LA MANIERE DONT IL ENTEND LES VOYAGE

Keraban Le Tetu, Vol. I

Or, ce n'était pas trop d'une nuit pour toutes les mesures à prendre, les affaires à régler. Aussi les employés du comptoir furent-ils requisitionnés, au moment où ils allaient se remettre en quelque cabaret des abstinences de cette longue journée de jeûne. En outre, Nizib était là, très expéditif en ces occasions.

Quant à Bruno, il dut retourner à l'*Hotel de Pesth*, Grande rue de Pera, où son maître et lui étaient descendus dans la matinée, afin de faire transporter immédiatement au comptoir tout le bagage de Van Mitten et le sien. L'obéissant Hollandais, que son ami ne perdait pas de vue, n'aurait point osé le quitter un seul instant.

—Ainsi, c'est bien décidé, mon maître? dit Bruno, au moment où il allait quitter le comptoir.

—Comment pourrait-il en être autrement avec ce diable d'homme! répondit Van Mitten.

—Nous allons faire le tour de la mer Noire?

—A moins que mon ami Keraban ne change d'avis en route, ce qui n'est guère probable!

—De toutes les têtes de Turc sur lesquelles on tape dans les foires, répondit Bruno, je ne crois pas qu'il puisse jamais s'en trouver une aussi dure que celle-là!

—Ta comparaison, si elle n'est pas respectueuse, est très juste, Bruno, répliqua Van Mitten. Aussi, comme je me briserais le poing sur cette tête, je me dispenserai, à l'avenir, de frapper dessus!

—J'espérais pourtant me reposer à Constantinople, mon maître! reprit Bruno! Les voyages et moi....

—Ce n'est point un voyage, Bruno, répondit Van Mitten, c'est tout simplement un autre chemin que prend mon ami Keraban pour rentrer dîner chez lui!"

Cette façon d'envisager les choses ne rendit pas le calme à Bruno. Il n'aimait pas les déplacements, et il allait se déplacer pendant des semaines, des mois peut-être, à travers quelques pays variés, ce qui l'intéressait assez peu, mais difficiles et même dangereux, ce dont il se préoccupait davantage. De plus, avec les fatigues inhérentes à ces longs parcours, il arriverait à maigrir et, par conséquent, à perdre de ce poids normal,—cent soixante-sept livres!—auquel il tenait tant.

Et alors son éternel et lamentable refrain de revenir à l'oreille de son maître:

—Il vous arrivera malheur, monsieur, je vous le répète, il vous arrivera malheur!"

—Nous le verrons bien, répondit le Hollandais; mais va toujours chercher mes bagages, pendant que j'achèterai un guide pour étudier ces divers pays, et un carnet pour noter mes impressions; puis, tu reviendras ici, Bruno, et tu te reposeras....

—Quand?...

—Quand nous aurons fait le tour de la mer Noire, puisqu'il est dans notre destinée de le faire!"

Sur cette réflexion fataliste, qu'un Musulman n'eut pas désavouée, Bruno, hochant la tête, quitta le comptoir et se rendit à l'hôtel. En vérité, ce voyage ne lui disait rien de bon!

Deux heures après, Bruno revenait avec plusieurs portefaix, munis de leurs crochets sans montants, retenus au dos par de fortes bretelles. C'étaient de ces indigènes, vêtus d'une étoffe feutrée, de bas de laine à côtes, coiffés d'un kalah brodé de soies multicolores, et chaussés de chaussures doubles, en un mot de ces hammals,

que Theophile Gautier a si justement appeles “chameaux a deux pieds sans bosses”.

La gibbosite, cependant, ne manquait point a ceux-ci, grace aux nombreux colis qu'ils portaient sur leur dos. Tout cela fut depose dans la cour du comptoir, et on commença a charger la chaise de poste, qui avait ete tiree de sa remise.

Pendant ce temps, le seigneur Keraban, en negociant soigneux, mettait ordre a ses affaires. Il visitait l'etat de sa caisse, il verifiait son journal, il donnait ses instructions au chef des employes, il ecrivait quelques lettres, et prenait une grosse somme en or, le papier-monnaie, demonetise en 1862, n'ayant plus cours. Keraban ayant besoin d'une certaine quantite de monnaie russe pour la partie du parcours qui longeait le littoral de l'empire moscovite, son intention etait de changer ses livres ottomans chez son ami, le banquier Selim, puisque cet itineraire l'obligeait a passer par Odessa.

Les preparatifs furent rapidement acheves. Des provisions s'entasserent dans les coffres de la chaise. Quelques armes furent deposees a l'interieur,—on ne savait pas ce qui pouvait arriver, et il fallait etre pret a tout evenement. En outre, le seigneur Keraban n'eut garde d'oublier deux narghiles, l'un pour Van Mitten, l'autre pour lui, ustensiles indispensables a un Turc, qui est en meme temps un negociant en tabacs.

Quant aux chevaux, ils avaient ete commandes le soir meme et devaient etre amenes des l'aube. De minuit au lever du jour, il restait quelques heures qui furent consacrees d'abord au souper, puis au repos. Le lendemain, lorsque le seigneur Keraban donna le signal du reveil, tous, sautant hors du lit, endosserent leurs habits de voyage. La chaise de poste attelée, chargée, le postillon en selle, n'attendait plus que les voyageurs.

Le seigneur Keraban renouvela ses dernieres instructions aux employes du comptoir. Il n'y avait plus qu'a partir.

Van Mitten, Bruno, Nizib, attendaient silencieusement dans la vaste cour du comptoir.

“Ainsi, c'est bien decide!” dit une dernière fois Van Mitten a son ami Keraban.

Pour toute reponse, celui-ci montra la voiture, dont la portiere etait ouverte.

Van Mitten s'inclina, gravit le marchepied et s'installa dans le fond du coupe a gauche. Le seigneur Keraban prit place aupres de lui. Nizib et Bruno grimperent dans le cabriolet.

“Ah! ma lettre!” dit Keraban, au moment ou le bruyant equipage allait quitter le comptoir.

Et, baissant la vitre, il tendit a l'un des employes une lettre qu'il lui ordonna de mettre, ce matin meme, a la poste.

Cette lettre etait adreesee au cuisinier de la villa de Scutari et ne contenait que ces mots;

“Diner remis a mon retour. Modifiez le menu: soupe au lait caille, epaule de mouton aux epices. Surtout pas trop cuit.”

Puis, la chaise s'ebroula, descendit les rues du faubourg, traversa la Corne-d'Or sur le pont de la Valideh-Sultane, et sortit de la ville par Ieni-Kapoussi, la “porte nouvelle”.

Le seigneur Keraban est parti! Qu'Allah le protege!

VI. OU LES VOYAGEURS COMMENCENT A EPROUVER QUELQUES DIFFICULTES, PRINCIPALEMENT DANS LE DELTA DU DANUBE.

Au point de vue administratif, la Turquie d'Europe est divisee en vilayets, gouvernements ou departements, administres par un vali, gouverneur general, sorte de prefet nomme par le Sultan. Les vilayets se subdivisent en sandjaks ou arrondissements, regis par un moustesarif; en kazas ou cantons, administres par un caimacan; en nahies ou communes, avec un moudir ou maire elu. C'est donc, a peu pres, le systeme administratif tel qu'il est institue en France.

En somme, le seigneur Keraban ne devait avoir que peu ou point de rapport avec les autorites des vilayets de la Roumelie, que traverse la route de Constantinople a la frontiere. Cette route etait celle qui s'ecartait moins du littoral de la mer Noire et elle abregeait le parcours autant que possible.

Il faisait un beau temps de voyage, une temperature rafraichie par la brise de mer, qui courait sans obstacles a travers ce pays assez plat. C'etaient des champs de maïs, d'orge et de seigle, et de ces vignobles, qui prosperent dans les parties meridionales de l'empire ottoman; puis, des forets de chenes, de sapins, de hetres, de bouleaux; puis, groupes ca et la, des platanes, des arbres de Judee, des lauriers, des figuiers, des caroubiers, et plus particulierement, dans les portions voisines de la mer, des grenadiers et des oliviers, identiques a ceux des memes latitudes de la basse Europe.

En sortant par la porte d'Ieni, la chaise prit la route de Constantinople a Choumla, d'ou se detache un embranchement sur Andrinople par Kirk-Kilisse. Cette route suit lateralement et croise meme, en plusieurs points, le railway qui met Andrinople, cette seconde capitale de la Turquie europeenne, en communication avec la metropole de l'empire ottoman.

Precisement, au moment ou la chaise longeait le chemin de fer, le train vint a passer. Un voyageur mit rapidement la tete a la portiere de son wagon, et put apercevoir l'equipage du seigneur Keraban, rapidement enleve par son vigoureux attelage.

Ce voyageur n'etait autre que le capitaine maltais Yarhud, en route pour Odessa, ou, grace a la rapidite des trains, il allait arriver beaucoup plus tot que l'oncle du jeune Ahmet.

Van Mitten ne put se retenir de montrer a son ami le convoi filant a toute vapeur.

Celui-ci, suivant son habitude, haussa les epaules.

“Eh! ami Keraban, on arrive vite! dit Van Mitten.

—Quand on arrive!” repondit le seigneur Keraban.

Pendant cette premiere journee de voyage, il faut dire que pas une heure ne fut perdue. L'argent aidant, il n'y eut jamais aucune difficulte aux relais de poste. Les chevaux ne se firent pas plus prier pour se laisser atteler que les postillons pour vehiculer un seigneur qui payait si genereusement.

On passa par Tchalaldje, par Bayuk-Khan, sur la limite des pentes d'ecoulement pour les tributaires de la mer de Marmara, par la vallee de Tchorlou, par le village de Yeni-Keui, puis par la vallee de Galata, a travers laquelle, si l'on en croit la legende, sont fores des canaux souterrains, qui amenaient autrefois l'eau a la capitale.

Le soir venu, la chaise s'arretait une heure seulement a la bourgade de Serai. Comme les provisions,

emportees dans les coffres, etaient destinees plus specialement aux regions dans lesquelles il serait difficile de se procurer les elements d'un repas, meme mediocre, il convenait de les reserver. On dina donc a Serai, passablement meme, et la route fut reprise.

Peut-etre Bruno trouva-t-il un peu dur de passer la nuit dans son cabriolet; mais Nizib regarda cette eventualite comme toute naturelle, et il dormit d'un sommeil contagieux, qui gagna son compagnon.

La nuit s'acheva sans incidents, grace a un long et sinueux lacet que faisait la route aux approches de Viza, pour eviter les rudes pentes et les terrains marecageux de la vallee. A son grand regret, Van Mitten ne vit donc rien de cette petite ville de sept mille habitants, presque entierement occupee par une population grecque, et qui est la residence d'un eveque orthodoxe. Il n'etait pas venu pour voir, d'ailleurs, mais bien pour accompagner l'imperieux seigneur Keraban, lequel se souciait mediocrement de recueillir des impressions de voyage.

Le soir, vers cinq heures, apres avoir traverse les villages de Bounar-Hissan, d'Tena, d'Uskup, les voyageurs contournerent un petit bois seme de tombes, ou reposent les restes des victimes egorgees par une bande de brigands qui jadis operaient en cet endroit; puis elle atteignit une ville assez importante, de seize mille habitants, Kirk-Kilisse. Son nom "Quarante Eglises" est justifie par le grand nombre de ses monuments religieux. C'est, a vrai dire, une sorte de petite vallee, dont les maisons occupent le fond et les flancs, que Van Mitten, suivi du fidele Bruno, explora en quelques heures.

La chaise fut remisee dans la cour d'un hotel assez bien tenu, ou le seigneur Keraban et ses compagnons passerent la nuit, et d'ou ils repartirent au point du jour.

Pendant la journee du 19 aout, les postillons depasserent le village de Karabounar, et arriverent le soir tres tard au village de Bourgaz, bati sur le golfe de ce nom. Les voyageurs coucherent, cette nuit-la, dans un "khani", espece d'auberge fort rudimentaire, qui certainement ne valait pas leur chaise de poste.

Le lendemain au matin, la route, qui s'ecarte du littoral de la mer Noire, les ramena vers Aidos, et, le soir, a Paravadi, une des stations du petit railway de Choumla a Varna. Ils traversaient alors la province de Bulgarie, a l'extremite sud de la Dobroucha, au pied des derniers contreforts de la chaine des Balkans.

La, les difficultes furent grandes, pendant ce difficile passage, tantot au milieu de vallees marecageuses, tantot a travers des forets de plantes aquatiques, d'un developpement extraordinaire, dans lesquelles la chaise avait bien de la peine a se glisser, troublant dans leurs retraites des milliers de pilets, de becasses, de becassines, remises sur le sol de cette region si accidentee.

On sait que les Balkans forment une chaine importante. En courant entre la Roumelie et la Bulgarie vers la mer Noire, elle detache de son versant septentrional de nombreux contreforts, dont le mouvement se fait sentir presque jusqu'au Danube.

Le seigneur Keraban eut la l'occasion de voir sa patience mise a une rude epreuve.

Lorsqu'il fallut franchir l'extremite de la chaine, afin de redescendre sur la Dobroucha, des pentes d'une raideur presque inabordable, des tournants dont le coude brusque ne permettait pas a l'attelage de tirer d'ensemble, des chemins etroits, bordes de precipices, plus faits pour le cheval que pour la voiture, tout cela prit du temps et ne se fit pas sans une grande depense de mauvaise humeur et de recriminations. Plusieurs fois, on dut deteler, et il fallut caler les roues pour se tirer de quelque passe difficile,—et les caler surtout avec un grand nombre de piastres, qui tombaient dans la poche des postillons, menacant de revenir sur leurs pas.

Ah! le seigneur Keraban eut beau jeu pour pester contre le gouvernement actuel, qui entretenait si mal les routes de l'empire, et se souciait si peu d'assurer une bonne viabilité à travers les provinces! Le Divan ne se genait pas, pourtant, quand il s'agissait d'impôts, de taxes, de vexations de toutes sortes, et le seigneur Keraban le savait de reste! Dix paras pour traverser le Bosphore! Il en revenait toujours là, comme obsédé par une idée fixe! Dix paras! dix paras!

Van Mitten se gardait bien de répondre quoi que ce soit à son compagnon de route. L'apparence d'une contradiction eut amené quelque scène.

Aussi, pour l'apaiser, daubait-il à son tour le gouvernement turc en particulier, et tous les gouvernements en général.

—Mais il n'est pas possible, disait Keraban, qu'en Hollande, il y ait de pareils abus!

—Il y en a, au contraire, ami Keraban, répondait Van Mitten, qui voulait, avant tout, calmer son compagnon.

—Je vous dis que non! reprenait celui-ci. Je vous dis qu'il n'y a que Constantinople ou de pareilles iniquités soient possibles! Est-ce qu'à Rotterdam on a jamais songé à mettre un impôt sur les caïques?

—Nous n'avons pas de caïques!

—Peu importe!

—Comment, peu importe?

—Eh! vous en auriez, que jamais votre roi n'eût osé les taxer! Allez-vous maintenant me soutenir que le gouvernement de ces nouveaux Turcs n'est pas le pire gouvernement qu'il y ait au monde?

—Le pire, à coup sûr!" répondait Van Mitten, pour couper court à une discussion qu'il sentait poindre.

Et, pour mieux clore ce qui n'était encore qu'une simple conversation, il tira sa longue pipe hollandaise. Cela donna au seigneur Keraban l'envie de s'étourdir, lui aussi, dans les fumées du narghile. Le coupe ne tarda donc pas à s'emplier de vapeurs, et il fallut baisser les glaces pour leur donner issue. Mais, dans cet assoupissement narcotique qui finissait par s'emparer de lui, l'entêté voyageur redevenait muet et calme jusqu'au moment où quelque incident le rappelait à la réalité.

Cependant, faute d'un lieu de halte dans ce pays demi sauvage, on passa la nuit du 20 au 21 août en chaise de poste. Ce fut vers le matin seulement que, les dernières ramifications des Balkans dépassées, on se retrouva, au-delà de la frontière roumaine, sur les terrains plus carrossables de la Dobrouitcha.

Cette région est comme une presqu'île, formée par un large coude du Danube, qui, après s'être élevée au nord vers Galatz, revient à l'est sur la mer Noire, dans laquelle il se jette par plusieurs bouches. Au vrai, cette sorte d'isthme qui rattache cette presqu'île à la péninsule des Balkans, se trouve circonscrite par la portion de la province située entre Tchernavoda et Kustendje, où court la ligne d'un petit railway de quinze à seize lieues au plus, qui part de Tchernavoda. Mais, dans le sud du railway, la contrée étant sensiblement la même qu'au nord, au point de vue topographique, on peut dire que les plaines de la Dobrouitcha prennent naissance à la base des derniers chaînons des Balkans.

—Le bon pays", c'est ainsi que les Turcs appellent cette tranche fertile, dans laquelle la terre appartient au premier occupant. Elle est, sinon habitée, parcourue du moins par des Tatars pasteurs, et peuplée de Valaques, dans la partie qui avoisine le fleuve. L'empire ottoman possède la une immense contrée, dont les vallées

creusent à peine le sol, presque sans relief. Elle présente plutôt une succession de plateaux, qui s'étendent jusqu'aux forêts semées aux embouchures du Danube.

Sur ce sol, les routes, sans côtes abruptes ni pentes brusques, permirent à la chaise de rouler plus rapidement. Les maîtres de poste n'avaient plus le droit de maugreer en voyant atteler leurs chevaux, ou, s'ils le faisaient, c'était pour ne point en perdre l'habitude.

On alla donc vite et bien. Ce jour, 21 août, à midi, la chaise relayait à Koslidcha, et, le soir même à Bazardjik.

La, le seigneur Keraban se décida à passer la nuit, pour donner quelque repos à tout son monde,—ce dont Bruno lui sut gre, sans en rien dire, par prudence.

Le lendemain, dès la première aube, la chaise, attelée de chevaux frais, courait dans la direction du lac Karasou, sorte de vaste entonnoir, dont le contenu, alimenté par des sources de fond, se verse dans le Danube, à l'époque des basses eaux. Vingt-quatre lieues environ étaient enlevées en douze heures, et, vers huit heures du soir, les voyageurs s'arrêtaient devant le railway de Kustendje à Tchernavoda, en face de la station de Medjidie, une ville toute neuve, qui compte déjà vingt mille âmes et promet de devenir plus importante.

La, à son grand déplaisir, le seigneur Keraban ne put immédiatement franchir la voie pour rejoindre le khan, ou il devait passer la nuit. La voie était occupée par un train, et il fallut attendre pendant un grand quart d'heure que le passage fut libre.

De là, des plaintes, des recriminations contre ces administrations de chemins de fer, qui se croient tout permis, non seulement d'écraser les voyageurs qui ont la sottise de monter dans leurs véhicules, mais de retarder ceux qui se refusent à y prendre place.

“En tout cas, dit-il à Van Mitten, ce n'est pas à moi qu'il arrivera jamais un accident de chemin de fer!

—On ne sait! répondit, peut-être imprudemment, le digne Hollandais.

—Je le sais, moi!” répliqua le seigneur Keraban d'un ton qui coupa court à toute discussion.

Enfin, le train quitta la station de Modjidie, les barrières s'ouvrirent, la chaise passa, et les voyageurs se reposèrent dans un khan assez confortablement établi en cette ville, dont le nom fut choisi en l'honneur du sultan Abdul-Medjid.

Le lendemain, tous arrivaient, sans encombre, à travers une sorte de plaine déserte, à Babadagh, mais tellement tard, qu'il parut plus convenable de continuer le voyage pendant la nuit. Le soir, vers cinq heures, on s'arrêtait à Toultscha, l'une des plus importantes villes de la Moldavie.

En cette cité de trente à quarante mille âmes, où se confondent Tcherkesses, Nogais, Persans, Kurdes, Bulgares, Roumains, Grecs, Arméniens,

Turcs et Juifs, le seigneur Keraban ne pouvait être embarrassé pour trouver un hôtel à peu près confortable. C'est ce qui fut fait. Van Mitten eut, avec la permission de son compagnon, le temps de visiter Toultscha, dont l'amphithéâtre, très pittoresque, se déploie sur le versant nord d'une petite chaîne, au fond d'un golfe formé par un élargissement du fleuve, presque en face de la double ville d'Ismail.

Le lendemain, 24 août, la chaise traversait le Danube, devant Toultscha, et s'aventurait à travers le delta du fleuve, formé par deux grandes branches. La première, celle que suivent les bateaux à vapeur est dite la

branche de Toulcha; la seconde, plus au nord, passe a Ismail, puis a Kilia, et atteint au-dessous la mer Noire, apres s'etre ramifiee en cinq chenaux. C'est ce qu'on appelle les bouches du Danube.

Au dela de Kilia et de la frontiere, se developpe la Bessarabie, qui, pendant une quinzaine de lieues, se jette vers le nord-est, et emprunte un morceau du littoral de la mer Noire.

Il va sans dire que l'origine du nom du Danube, qui a donne lieu a nombre de contestations scientifiques, amena une discussion purement geographique entre le seigneur Keraban et Van Mitten.

Que les Grecs, au temps d'Hesiodé, l'aient connu sous le nom d'Istor ou Histor; que le nom de *Danuvius* ait été importé par les armées romaines, et que César, le premier, l'ait fait connaître sous ce nom; que dans la langue des Thraces, il signifie “nuageux”; qu'il vienne du celtique, du sanscrit, du zend ou du grec; que le professeur Bupp ait raison, ou que le professeur Windishmann n'ait pas tort, lorsqu'ils disputent sur cette origine, ce fut le seigneur Keraban qui, comme toujours, reduisit finalement son adversaire au silence, en faisant venir le mot Danube, du mot zend “asdanu”, qui signifie: la riviere rapide.

Mais, si rapide qu'elle soit, son cours ne suffit pas a entrainer la masse de ses eaux, en les contenant dans les divers lits qu'elle s'est creuses, et il faut compter avec les inondations du grand fleuve. Or, par entêtement, le seigneur Keraban ne compta pas, en dépit des observations qui lui furent faites, et il lanca sa chaise a travers le vaste delta.

Il n'était pas seul, dans cette solitude, en ce sens que nombre de canards, d'oies sauvages, d'ibis, de herons, de cygnes, de pelicans, semblaient lui faire cortège. Mais, il oubliait que, si la nature a fait de ces oiseaux aquatiques des échassiers ou des palmipèdes, c'est qu'il faut des palmes ou des échasses pour fréquenter cette région trop souvent submergée, a l'époque des grandes crues, apres la saison pluvieuse.

Or, les chevaux de la chaise étaient insuffisamment conformes, on en conviendra, pour fouler du pied ces terrains detrempez par les dernières inondations. Au dela de cette branche du Danube, qui va se jeter dans la mer Noire a Sulina, ce n'était plus qu'un vaste marecage au travers duquel se dessinait une route a peu pres impraticable. Malgré les conseils des postillons, auxquels se joignit Van Mitten, le seigneur Keraban donna l'ordre de pousser plus avant, et il fallut bien lui obeir. Il arriva donc ceci: c'est que, vers le soir, la chaise fut bien et dument embourbee, sans qu'il fut possible aux chevaux de la tirer de la.

“Les routes ne sont pas suffisamment entretenues dans cette contrée! crut devoir faire observer Van Mitten.

—Elles sont ce qu'elles sont! repondit Keraban. Elles sont ce qu'elles peuvent être sous un pareil gouvernement!

—Nous ferions peut-être mieux de revenir en arriere et de prendre un autre chemin?

—Nous ferons mieux, au contraire, de continuer a marcher en avant et de ne rien changer a notre itinéraire!

—Mais le moyen?...

—Le moyen, repondit le tetu personnage, consiste a envoyer chercher des chevaux du renfort au village le plus voisin. Que nous couchions dans notre voiture ou dans une auberge, peu importe!”

Il n'y avait rien a repliquer. Le postillon et Nizib furent detaches a la recherche du plus prochain village, qui ne laissait pas d'être assez éloigné. Tres probablement, ils ne pourraient être de retour qu'au lever du soleil. Le seigneur Keraban, Van Mitten et Bruno durent donc se resigner a passer la nuit au milieu de cette vaste steppe, aussi abandonnées qu'ils l'eussent été au plus profond des deserts de l'Australie centrale. Tres

heureusement, la chaise, enfoncée dans les vases jusqu'au moyeu des roues, ne menaçait pas de s'enliser davantage.

Cependant, la nuit était fort obscure. De gros nuages, très bas, en voie de condensation, chassés par les vents de la mer Noire, couraient à travers l'espace. S'il ne pleuvait pas, une forte humidité montait du sol imprégné d'eau, qui mouillait comme un brouillard polaire. À dix pas, on ne se voyait plus. Les deux lanternes de la voiture projetaient seules une lueur douteuse sous l'épaisse buée évaporée du marécage, et peut-être eut-il mieux valu les éteindre.

En effet, cette lueur pouvait attirer quelque importune visite. Mais Van Mitten ayant émis cette observation, son intraitable ami crut devoir la discuter, et de la discussion il résulta qu'il ne fut point donné suite à la proposition de Van Mitten.

Il avait pourtant raison, le sage Hollandais, et avec un peu plus de finesse, il aurait proposé à son compagnon de laisser les lanternes allumées: très vraisemblablement, le seigneur Keraban les eut fait éteindre.

VII. DANS LEQUEL LES CHEVAUX DE LA CHAISE FONT PAR PEUR CE QU'ILS N'ONT PU FAIRE SOUS LE FOUET DU POSTILLON.

Il était dix heures du soir. Keraban, Van Mitten et Bruno, après un souper prélevé sur les provisions serrées dans le coffre de la voiture, se promènerent en fumant, pendant une demi-heure environ, le long d'une étroite sente, dont le sol ne cédait pas sous le pied.

—Et maintenant, dit Van Mitten, je pense, ami Keraban, que vous ne voyez aucune objection à ce que nous allions dormir jusqu'au moment où arriveront les chevaux de renfort?

—Je n'en vois aucune, répondit Keraban, après avoir réfléchi, avant de faire cette réponse un peu extraordinaire de la part d'un homme qui n'était jamais à court d'objections.

—Je veux croire que nous n'avons rien à craindre? ajouta le Hollandais, au milieu de cette plaine absolument déserte?

—Je veux le croire aussi.

—Aucune attaque n'est à redouter?

—Aucune.

—Si ce n'est, toutefois, l'attaque des moustiques!" répondit Bruno, qui venait de s'appliquer une claque formidable sur le front pour écraser une demi-douzaine de ces importuns diptères.

Et, en effet, des nuées d'insectes très voraces, qu'attirait peut-être la lueur des lanternes, commençaient à tourbillonner effrontément autour de la chaise.

—Hum! fit Van Mitten, il y a ici une fière quantité de ces moustiques, et une moustiquaire n'eut pas été de trop!

—Ce ne sont point des moustiques, répondit le seigneur Keraban, en se grattant le bas de la nuque, et ce n'est point une moustiquaire qui nous manque!

—Qu'est-ce donc? demanda le Hollandais.

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Une cousinaire, repondit Keraban, car ces pretendus moustiques sont des cousins!

—Du diable si j'en ferais la difference! pensa Van Mitten, qui ne jugea pas a propos d'entamer une discussion sur cette question purement entomologique.

—Ce qu'il y a de curieux, fit observer Keraban; c'est que ce sont uniquement les femelles de ces insectes qui s'attaquent a l'homme.

—Je les reconnais bien la, ces representants du beau sexe! repondit Bruno, en se frottant les mollets.

—Je crois que nous ferons sagement de rentrer dans la voilure, dit alors Van Mitten, car nous allons etre devores!

—En effet, repondit Keraban, les contrees que traverse le bas Danube sont particulierement infestees par ces cousins, et on ne les combat qu'en semant son lit pendant la nuit, su chemise et ses bas pendant le jour, de poudre du pyrethre....

—Dont nous sommes absolument et malheureusement depourvus! ajouta le Hollandais.

—Absolument, repondit Keraban. Mais qui pouvait prevoir que nous resterions en detresse dans les marecages de la Dobroutcha?

—Personne, ami Keraban.

—J'ai entendu parler, ami Van Mitten, d'une colonie de Tatars crimeens, auxquels le gouvernement turc avait accorde une vaste concession dans ce delta du fleuve, et que des legions de ces cousins forcerent a s'expatrier.

—D'apres ce que nous voyons, ami Keraban, l'histoire n'est point invraisemblable!

—Revenons donc dans la chaise!

—Nous n'avons que trop tarde! repondit Van Mitten, qui s'agitait au milieu d'un bourdonnement d'ailes, dont les fremissements se chiffrent par millions a la seconde.

Au moment ou le seigneur Keraban et son compagnon allaient remonter dans la voiture, le premier s'arreta.

“Bien qu'il n'y ait rien a craindre, dit-il, il serait bon que Bruno veillat jusqu'au retour du postillon.

—Il ne s'y refusera pas, repondit Van Mitten.

—Je ne m'y refuserai pas, dit Bruno, parce que mon devoir est de ne pas m'y refuser, mais je vais etre devore vivant!

—Non! repliqua Keraban. Je me suis laisse dire que les cousins ne piquaient pas deux fois a la meme place, de sorte que Bruno sera bientot a l'abri de leurs attaques.

—Oui!... lorsque j'aurai ete crible de mille piqures!

—C'est ainsi que je l'entends, Bruno.

—Mais, au moins, pourrai-je veiller dans le cabriolet?

—Parfaitement, a la condition de ne point vous y endormir!

—Et comment dormirais-je, au milieu de cet effroyable essaim de moustiques?

—De cousins, Bruno, repondit Keraban, de simples cousins!... Ne l'oubliez pas!”

Sur cette observation, le seigneur Keraban et Van Mitten remonterent dans le coupe, laissant a Bruno le soin de veiller a la garde de son maitre, ou mieux de ses maitres. Depuis la rencontre de Keraban et de Van Mitten, ne pouvait-il se dire qu'il en avait deux?

Apres s'etre assure que les portieres de la chaise etaient bien fermees, Bruno visita l'attelage. Les chevaux, epuises de fatigue, etaient etendus sur le sol, respirant avec bruit, melant leur chaude haleine au brouillard de cette plaine marecageuse.

“Le diable ne les tirerait pas de cette orniere! se dit Bruno. Il faut convenir que le seigneur Keraban a eu la une fiere idee de prendre cette route! Apres tout, cela le regarde!”

Et Bruno remonta dans le cabriolet, dont il baissa le chassis vitre, a travers lequel il pouvait voir dans le rayon du faisceau lumineux projete par les lanternes.

Que pouvait faire de mieux le serviteur de Van Mitten, si ce n'est de rever, les yeux ouverts, et de combattre le sommeil, en reflechissant a la serie d'aventures, dans lesquelles l'entraînait son maitre, a la suite du plus tetu des Osmanlis?

Ainsi, lui, un enfant de l'ancienne Batavie, un traineur du pave de Rotterdam, un habitue des quais de la Meuse, un pecheur a la ligne emerite, un musard des canaux qui sillonnent sa ville natale, il avait ete transporte a l'autre extremite de l'Europe! De la Hollande a l'empire ottoman, il avait fait cette gigantesque enjambee! Et a peine débarque a Constantinople, la fatalite venait de le jeter a travers les steppes du bas Danube! Et il se voyait la, juche dans le cabriolet d'une chaise de poste, au milieu des marais de la Dobroutcha, perdu dans une nuit profonde, et plus enracine a ce sol que la tour gothique de Zuidekerk! Et tout cela, parce qu'il etait tenu d'obeir a son maitre, lequel, sans y etre force, n'en obeissait pas moins au seigneur Keraban.

“Oh! bizarrerie des complications humaines!

se repetait Bruno. Me voila, en train de faire le tour de la mer Noire, si nous le faisons jamais, et cela pour epargner dix paras que j'eusse volontiers payes de ma poche, si j'avais ete assez avise pour le faire en cachette du moins endurant des Turcs! Ah! Le tetu! le tetu! Je suis sur que, depuis le depart, j'ai deja maigri de deux livres!... En quatre jours! .. Que sera-ce donc dans quatre semaines!—Bon! encore ces maudits insectes!”.

Et, si hermetiquement que Bruno eut ferme le chassis du cabriolet, quelques douzaines de cousins avaient pu y penetrer et s'acharnaient contre le pauvre homme. Aussi, que de tapes, que de grattements, et comme il s'en donnait de les traiter de moustiques, alors que le seigneur Keraban ne pouvait l'entendre!

Une heure se passa ainsi, puis une autre heure encore. Peut-etre, sans l'agacante attaque de ces insectes, Bruno, succombant a la fatigue, se serait-il enfin laisse aller au sommeil? Mais dormir dans ces conditions eut ete impossible.

Il devait etre un peu plus de minuit, lorsque Bruno eut une idee. Elle eut meme du lui venir plus tot, a lui, un de ces Hollandais pur sang, qui, en venant au monde, cherchent plutot le tuyau d'une pipe que le sein de leur nourrice. Ce fut de se mettre a fumer, de combattre l'envahissement des cousins a coups de bouffees de tabac.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Comment n'y avait-il pas déjà songé? S'ils résistaient à l'atmosphère nicotique qu'il allait emprisonner dans son cabriolet, c'est que ces insectes ont la vie dure au milieu des marécages du bas Danube!

Bruno tira donc de sa poche sa pipe de porcelaine à fleurs émaillées,—une soeur de celle qui lui avait été si impudemment volée à Constantinople. Il la bourra comme il eut fait d'une arme à feu qu'il comptait décharger sur les troupes ennemies; puis, il battit le briquet, alluma le fourneau, aspira à pleins poumons la fumée d'un excellent tabac de Hollande, et la rejeta en énormes volutes.

L'essaim bourdonna tout d'abord en redoublant ses assourdissants coups d'ailes, et se dispersa peu à peu dans les angles les plus obscurs du cabriolet.

Bruno ne put que se féliciter de sa manoeuvre. La batterie qu'il venait de démasquer faisait merveille, les assaillants se repliaient en désordre; mais, comme il ne cherchait pas à faire de prisonniers,—bien au contraire,—il ouvrit rapidement le châssis, afin de donner une issue aux insectes du dedans, sachant bien que ses bordées de fumée interdiraient tout accès aux insectes du dehors.

Ainsi fut-il fait. Bruno, débarrassé de cette importune légion de diptères, put même se hasarder à regarder à droite et à gauche. La nuit était toujours aussi noire. Il passait de grands coups de brise, qui ébranlaient parfois la voiture; mais elle adhérerait fortement au sol, trop fortement même. Donc, nulle crainte qu'elle fut renversée.

Bruno chercha à voir en avant, vers l'horizon du nord, si quelque lumière ne se montrait pas, qui eût annoncé le retour du postillon et des chevaux de renfort. Obscurité complète, ténèbres d'autant plus profondes, au lointain, que le devant de la chaise de poste se découpait dans le segment lumineux des lanternes. Cependant, en portant ses regards sur les côtes, à une distance de soixante pas environ, Bruno crut apercevoir quelques points brillants, qui se déplaçaient dans l'ombre, rapidement, sans bruit, tantôt au ras du sol, tantôt à deux ou trois pieds au-dessus.

Bruno se demanda tout d'abord si ce n'étaient pas là quelques phosphorescences de feux follets, dont le dégagement se produisait à la surface d'un marais ou ne manque pas l'hydrogène sulfure.

Mais si, en sa qualité d'être raisonnable, sa raison risquait de l'induire en erreur, il ne pouvait en être ainsi des chevaux de la chaise, que leur instinct n'eût pas trompés sur la cause de ce phénomène. En effet, ils commencèrent à donner quelques signes d'agitation, les naseaux éventés, renaclant d'une façon insolite.

“Eh! qu'est-ce cela? se dit Bruno. Quelque nouvelle complication, sans doute! Seraient-ce des loups?”

Que ce fut là une bande de loups, attirée par l'odeur de l'attelage, à cela rien d'impossible. Ces animaux, toujours affamés, sont nombreux dans le delta du Danube.

“Diable! murmura Bruno, voilà qui serait encore plus malfaisant que les moustiques ou les cousins de notre tête! La fumée de tabac n'y ferait rien, cette fois!”

Cependant, les chevaux ressentirent une vive inquiétude, à laquelle on ne pouvait se méprendre. Ils essayaient de ruer dans la boue épaisse, ils se cabraient, ils donnaient de violentes secousses à la voiture. Les points lumineux semblaient s'être rapprochés. Une sorte de grognement sourd se mêlait aux sifflements de la brise.

“Je pense, se dit Bruno, qu'il est opportun de prévenir le seigneur Keraban et mon maître!”

Cela était urgent, en effet. Bruno se laissa donc lentement glisser sur le sol; il abaissa le marchepied de la chaise, ouvrit la portière, puis la referma, après s'être introduit dans le coupe, où les deux amis dormaient tranquillement l'un près de l'autre.

Keraban Le Tetu, Vol. I

“Mon maitre?... dit Bruno a voix basse, en appuyant sa main sur l'épaule de Van Mitten.

—Au diable l'importun qui me reveille! murmura le Hollandais en se frottant les yeux.

—Il ne s'agit pas d'envoyer les gens au diable, surtout quand le diable est peut-être la! repondit Bruno.

—Mais qui donc me parle?...

—Moi, votre serviteur.

—Ah! Bruno!... c'est toi?... Apres tout, tu as bien fait de me reveiller! Je revais que madame Van Mitten...

—Vous cherchait querelle!... repondit Bruno. Il est bien question de cela maintenant!

—Qu'y a-t-il donc?

—Voudriez-vous, s'il vous plait, reveiller le seigneur Keraban?

—Que je reveille?...

—Oui! Il n'est que temps!”

Sans en demander davantage, le Hollandais, dormant encore a moitie, secoua son compagnon.

Rien de tel qu'un sommeil de Turc, quand ce Turc a un bon estomac et une conscience nette. C'était le cas du compagnon de Van Mitten. Il fallut s'y prendre a plusieurs reprises.

Le seigneur Keraban, sans relever ses paupieres, grommelait et grognait, en homme qui n'est pas d'humeur a se rendre. Pour peu qu'il fut aussi tetu dans l'état de sommeil que dans l'état de veille, bien certainement il faudrait le laisser dormir.

Cependant, les insistances de Van Mitten et de Bruno furent telles que le seigneur Keraban se reveilla, detira ses bras, ouvrit les yeux, et d'une voix encore brouillee d'assoupissement:

“Hum! fit-il, les chevaux de renfort sont donc arrives avec le postillon et Nizib?”

—Pas encore, repondit Van Mitten.

—Alors pourquoi me reveiller?

—Parce que, si les chevaux ne sont pas arrives, repondit Bruno, d'autres animaux tres suspects sont la, qui entourent la voiture et se preparent a l'attaquer!

—Quels sont ces animaux?

—Voyez!”

La vitre de la portiere fut abaissee, et Keraban se pencha au dehors.

“Allah nous protege! s'ecria-t-il. Voila toute une bande de sangliers sauvages!”

Keraban Le Tetu, Vol. I

Il n'y avait pas à s'y tromper. C'étaient bien des sangliers. Ces animaux sont très nombreux dans toute la contrée qui confine à l'estuaire danubien; leur attaque est fort à redouter, et ils peuvent être rangés dans la catégorie des bêtes féroces.

—Et qu'allons-nous faire? demanda le Hollandais.

—Rester tranquilles, s'ils n'attaquent pas, répondit Keraban. Nous défendre, s'ils attaquent!

—Pourquoi ces sangliers nous attaqueraient-ils? reprit Van Mitten, Ils ne sont point carnassiers, que je sache!

—Soit, répondit Keraban, mais si nous ne courons pas la chance d'être dévorés, nous courons la chance d'être éventrés!

—Cela se vaut, fit tranquillement observer Bruno.

—Aussi, tenons-nous prêts à tout événement!”

Cela dit, le seigneur Keraban fit mettre les armes en état. Van Mitten et Bruno avaient chacun un revolver à six coups et un certain nombre de cartouches. Lui, Vieux Turc, ennemi déclaré de toute invention moderne, ne possédait que deux pistolets de fabrication ottomane, au canon damasquine, à la crosse incrustée d'écaille et de pierres précieuses, mais plus faits pour orner la ceinture d'un agha que pour detonner dans une attaque sérieuse. Van Mitten, Keraban et Bruno devaient donc se contenter de ces seules armes, et ne les employer qu'à coup sûr.

Cependant, les sangliers, au nombre d'une vingtaine, s'étaient rapprochés peu à peu et entouraient la voiture. À la lueur des lanternes, qui les avait sans doute attirés, on pouvait les voir se débattre violemment et fouiller le sol à coups de défenses. C'étaient d'énormes suiliens, de la taille d'un âne, d'une force prodigieuse, capables de decoudre chacun toute une meute. La situation des voyageurs, emprisonnés dans leur coupe, ne laissait donc pas d'être très inquiétante, s'ils venaient à être assaillis de part et d'autre, avant le lever du jour.

Les chevaux de l'attelage le sentaient bien. Au milieu des grognements de la bande, ils s'ébrouaient, ils se jetaient de côté, à faire craindre qu'ils ne rompissent ou leurs traits ou les brancards de la chaise.

Soudain, plusieurs detonations éclatèrent. Van Mitten et Bruno venaient de décharger chacun deux coups de leur revolver sur ceux des sangliers qui se lançaient à l'assaut. Ces animaux, plus ou moins blessés, firent entendre des rugissements de rage, en se roulant sur le sol. Mais les autres, rendus furieux, se précipitèrent sur la voiture et l'attaquèrent à coups de défenses. Les panneaux furent percés en maints endroits, et il devint évident qu'avant peu ils seraient défoncés.

—Diable! diable! murmurait Bruno.

—Feu! feu!” répétait le seigneur Keraban, en déchargeant ses pistolets, qui rataient généralement une fois sur quatre,—bien qu'il n'en voulut pas convenir.

Les revolvers de Bruno et de Van Mitten blessèrent encore un certain nombre de ces terribles assaillants, dont quelques-uns foncèrent directement sur l'attelage.

De là, épouvante bien naturelle des chevaux que menaçaient les défenses des sangliers, et qui ne pouvaient répondre qu'à coups de pied, sans avoir la liberté de leurs mouvements. S'ils eussent été libres, ils se seraient jetés à travers la campagne, et ce n'aurait plus été qu'une question de vitesse entre eux et la bande sauvage. Ils essayeraient donc, par d'effroyables efforts, de rompre leurs traits, afin de s'échapper. Mais les traits, faits d'une

Keraban Le Tetu, Vol. I

corde a torons serres, resisterent. Il fallait donc ou que l'avant-train de la chaise se rompit brusquement, ou que la chaise s'arrachât du sol sous ces terribles coups de collier.

Le seigneur Keraban, Van Mitten et Bruno le comprirent bien. Ce qui leur paraissait le plus a craindre, c'était que leur voiture ne vint a chavirer. Les sangliers, que les coups de feu n'auraient plus tenus en respect, se seraient jetés dessus, et c'en eut été fait de ceux qu'elle renfermait. Mais que faire pour conjurer une pareille eventualité? N'étaient-ils pas a la merci de cette troupe furieuse? Leur sang-froid ne les abandonna pas, pourtant, et ils n'épargnerent point les coups de revolver.

Tout a coup, une secousse plus violente ebranla la chaise, comme si l'avant-train s'en fut détaché.

“Eh! tant mieux! s'écria Keraban. Que nos chevaux s'emportent a travers la steppe! Les sangliers se mettront a leur poursuite, et ils nous laisseront en repos!”

Mais l'avant-train tenait bon et resistait avec une solidité qui faisait honneur a cet antique produit de la carrosserie anglaise. Donc, il ne ceda pas. Ce fut la chaise qui ceda. Les secousses devinrent telles, qu'elle fut arrachée aux profondes ornières ou elle plongeait jusqu'aux essieux. Un dernier coup de collier de l'attelage, fou de terreur, l'enleva sur un sol plus ferme, et la voila roulant au galop de ses chevaux emportés, que rien ne guidait au milieu de cette nuit profonde.

Cependant, les sangliers n'avaient point abandonné la partie. Ils couraient sur les côtes, s'attaquant, les uns aux chevaux, les autres a la voiture, qui ne parvenait pas a les distancer.

Le seigneur Keraban, Van Mitten et Bruno s'étaient rejetés dans le fond du coupe.

“Ou nous verserons... dit Van Mitten.

—Ou nous ne verserons pas, repondit Keraban.

—Il faudrait tacher de ressaisir les guides!”, fit judicieusement observer Bruno.

Et, baissant les vitres de devant, il chercha avec la main si les guides étaient a sa portée; mais les chevaux, en se débattant, les avaient rompues, sans doute, et il fallait maintenant s'abandonner au hasard de cette course folle a travers une contrée marécageuse. Pour arrêter l'attelage, il n'y aurait eu qu'un moyen: arrêter, en même temps, la bande enragée qui le poursuivait. Or, les armes a feu, dont les coups se perdaient sur cette masse en mouvement, n'y auraient pu suffire. Les voyageurs, projetés les uns sur les autres, ou lancés d'un coin a l'autre du coupe a chaque cahot de la route,—celui-ci résigne a son sort comme tout bon musulman, ceux-la, flegmatiques comme des Hollandais,—n'échangerent plus une parole.

Une grande heure s'écoula ainsi. La chaise roulait toujours. Les sangliers ne l'abandonnaient pas.

“Ami Van Mitten, dit enfin Keraban, je me suis laissé raconter qu'en pareille occurrence, un voyageur, poursuivi par une bande de loups a travers les steppes de la Russie, avait été sauvé, grace au sublime dévouement de son domestique.

—Et comment? demanda Van Mitten.

—Oh! rien de plus simple, reprit Keraban. Le domestique embrassa son maître, recommanda son âme a Dieu, se jeta hors de la voiture et, pendant que les loups s'arrêtaient a le dévorer, son maître parvint a les distancer et il fut sauvé.

—Il est bien regrettable que Nizib ne soit pas la!” repondit tranquillement Bruno.

Puis, sur cette reflexion, tous trois retomberent dans le plus profond silence.

Cependant la nuit s'avancait. L'attelage ne perdait rien de son effrayante vitesse, et les sangliers ne gagnaient point assez pour pouvoir se jeter sur lui. Si quelque accident ne se produisait point, si une roue brisee, un heurt trop violent, ne faisaient pas verser la chaise, le seigneur Keraban et Van Mitten gardaient quelque chance d'etre sauves,—meme sans un devouement dont Bruno se sentait incapable.

Il faut dire, en outre, que les chevaux, guides par leur instinct, s'etaient maintenus sur cette portion de la steppe qu'ils avaient l'habitude de parcourir. C'etait en droite ligne, vers le relais de poste qu'ils s'etaient imperturbablement diriges.

Aussi, lorsque les premieres lueurs du jour commencerent a dessiner la ligne d'horizon dans l'est, ils n'en etaient plus eloignes que de quelques verstes.

La bande de sangliers lutta encore pendant une demi—heure; puis, peu a peu, elle resta en arriere; mais l'attelage ne ralentit pas sa course un seul instant, et il ne s'arreta que pour tomber, absolument fourbu, a quelque centaine de pas de la maison de poste.

Le seigneur Keraban et ses deux compagnons etaient sauves. Aussi le Dieu des chretiens ne fut—il pas moins remercie que le Dieu des infideles, pour la protection dont ils avaient couvert les voyageurs hollandais et turc pendant cette nuit perilleuse.

Au moment ou la voiture arrivait au relais, Nizib et le postillon, qui n'avaient pu s'aventurer a travers ces profondes tenebres, allaient en partir avec les chevaux de renfort. Ceux—ci remplacerent donc l'attelage que le seigneur Keraban dut payer un bon prix; puis, sans se donner meme une heure de repos, la chaise, dont les traits et le timon avaient ete repares, reprenait son train habituel et s'elancait sur la route de Kilia.

Cette petite ville, dont les Russes ont detruit les fortifications avant de la rendre a la Roumanie, est aussi un port du Danube, situe sur le bras qui porte son nom.

La chaise l'atteignit, sans nouveaux incidents, dans la soiree du 25 aout. Les voyageurs, extenués, descendirent a l'un des principaux hotels de la ville, et se rattraperent, pendant douze heures d'un bon sommeil, des fatigues de la nuit precedente.

Le lendemain, ils repartirent des l'aube, et ils arriverent rapidement a la frontiere russe.

La, il y eut encore quelques difficultes. Les formalites assez vexatoires de la douane moscovite ne laisserent pas de mettre a une rude epreuve la patience du seigneur Keraban, qui, grace a ses relations d'affaires,—par malheur ou par bonheur, comme on voudra,—parlait assez la langue du pays pour se faire comprendre. Un instant, on put croire que son entetement a contester les agissements des douaniers l'empecherait de passer la frontiere.

Cependant Van Mitten, non sans peine, parvint a le calmer. Keraban consentit donc a se soumettre aux exigences de la visite, a laisser fouiller ses malles, et il acquitta les droits de douane, non sans avoir a plusieurs reprises emis cette reflexion absolument juste:

“Decidement, les gouvernements sont tous les memes et ne valent pas l'ecorce d'une pasteque!”

Enfin la frontiere roumaine fut franchie d'un trait, et la chaise se lancait a travers cette portion de la Bessarabie que dessine le littoral de la mer Noire vers le nord-est.

Le seigneur Keraban et Van Mitten n'etaient plus qu'a une vingtaine de lieues d'Odessa.

VIII. OU LE LECTEUR FERA VOLONTIERS CONNAISSANCE AVEC LA JEUNE AMASIA ET SON FIANCE AHMET.

La jeune Amasia, fille unique du banquier Selim, d'origine turque, et sa suivante, Nedjeb, se promenaient en causant dans la galerie d'une habitation charmante, dont les jardins s'etendaient en terrasses jusqu'au bord de la mer Noire.

De la derniere terrasse, dont les marches se baignaient dans les eaux, calmes ce jour-la, mais souvent battues par les vents d'est de l'antique Pont-Euxin, Odessa se montrait, a une demi-lieue vers le sud, dans toute sa splendeur.

Cette ville,—une oasis au milieu de l'immense steppe qui l'entoure,—forme un magnifique panorama de palais, d'eglises, d'hotels, de maisons, batis sur la falaise escarpee, dont la base se plonge a pic dans la mer. De l'habitation du banquier Selim, on pouvait meme apercevoir la grande place ornee d'arbres, et l'escalier monumental que domine la statue du duc de Richelieu. Ce grand homme d'Etat fut le fondateur de cette cite et en resta l'administrateur jusqu'a l'heure ou il dut venir travailler a la liberation du territoire francais, envahi par l'Europe coalisee.

Si le climat de la ville est dessechant, sous l'influence des vents du nord et de l'est, si les riches habitants de cette capitale de la nouvelle Russie sont forces, pendant la saison brulante, d'aller chercher la fraicheur a l'ombrage des khoutors, cela suffit a expliquer pourquoi ces villas se sont multipliees sur le littoral, pour l'agrement de ceux auxquels leurs affaires interdisent quelques mois de villegiature sous le ciel de la Crimee meridionale. Entre ces diverses villas, on pouvait remarquer celle du banquier Selim, a laquelle son orientation epargnait les inconvenients d'une secheresse excessive.

Si l'on demande pourquoi ce nom d'Odessa, c'est-a-dire “la ville d'Ulysse” a ete donne a une bourgade qui, au temps de Potemkin, s'appelait encore Hadji-Bey, comme sa forteresse, c'est que les colons, attires par les privileges octroyes a la nouvelle cite, demanderent un nom a l'imperatrice Catherine II. L'imperatrice consulta l'Academie de Saint-Petersbourg; les academiciens fouillerent l'histoire de la guerre de Troie; ces fouilles mirent a nu l'existence plus ou moins problematique d'une ville d'Odyssos, qui aurait jadis existe sur cette partie du littoral: d'ou ce nom d'Odessa, apparaissant dans le second tiers du dix-huitieme siecle.

Odessa etait une ville commercante, elle l'est restee, on peut croire qu'elle le sera toujours. Ses cent cinquante mille habitants se composent non seulement de Russes, mais de Turcs, de Grecs, d'Armeniens,—enfin une agglomeration cosmopolite de gens qui ont le gout des affaires. Or, si le commerce, et principalement le commerce d'exportation, ne se fait pas sans commercants, il ne se fait pas sans banquiers non plus. De la, la creation de maisons de banque, des l'origine de la ville nouvelle, et, parmi elles, modeste a ses debuts, maintenant classee a un rang estimable sur la place, celle du banquier Selim.

On le connaitra suffisamment, lorsqu'il aura ete dit que Selim appartenait a la categorie, plus nombreuse qu'on ne croit, des Turcs monogames; qu'il etait veuf de la seule femme qu'il eut eue: qu'il avait pour fille unique Amasia, la fiancee du jeune Ahmet, neveu du seigneur Keraban; enfin qu'il etait le correspondant et l'ami du plus entete Osmanli dont la tete se soit jamais cachee sous les plis du turban traditionnel.

Le mariage d'Ahmet et d'Amasia, on le sait, allait etre celebre a Odessa. La fille du banquier Selim n'etait

point destinee a devenir la premiere femme d'un harem, partageant avec de plus ou moins nombreuses rivales le gynecée d'un Turc egoïste et capricieux. Non! Elle devait, seule avec Ahmet, revenir a Constantinople, dans la maison de son oncle Keraban. Seule et sans partage, elle etait destinee a vivre pres de ce mari qu'elle aimait, qui l'aimait depuis son enfance. Dut cet avenir paraître singulier pour une jeune femme turque dans le pays de Mahomet, il en serait ainsi, cependant, et Ahmet n'etait point homme a faire exception aux usages de sa famille.

On sait, en outre, qu'une tante d'Amasia, une soeur de son pere, lui avait legue en mourant l'enorme somme de cent mille livres turques, a la condition qu'elle fut mariee avant seize ans revolus,—un caprice de vieille fille qui n'ayant jamais pu trouver un mari, s'etait dit que sa niece n'en trouverait jamais assez tot,—et l'on sait aussi que ce delai expirait dans six semaines. Faute de quoi l'heritage, qui constituait la plus grande partie de la fortune de la jeune fille, s'en irait a des collateraux.

Au reste, Amasia eut ete charmante, meme pour les yeux d'un Europeen. Si son iachmak ou voile de mousseline blanche, si la coiffure en etoffe tissee d'or qui lui couvrait la tete, si le triple rang de sequins de son front se fussent deranges, on aurait vu flotter les tortils d'une magnifique chevelure noire. Amasia n'empruntait point aux modes de son pays de quoi rehausser sa beaute. Ni le hanum ne dessinait ses sourcils, ni le khol ne teignait ses cils, ni le henné n'estompait ses paupieres. Pas de blanc de bismuth ni de carmin pour peindre son visage. Pas de kermes liquide pour rougir ses levres. Une femme d'Occident, arrangee a la deplorable mode du jour, eut ete plus peinte qu'elle. Mais son elegance naturelle, la flexibilite de sa taille, la grace de sa demarche, se devinaient sous le feredje, large manteau en cachemire, qui la drapait du cou jusqu'aux pieds comme une dalmatique.

Ce jour-la, dans la galerie ouverte sur les jardins de l'habitation, Amasia portait une longue chemise de soie de Brousse, que recouvrait l'ample chalwar, se rattachant a une petite veste brodee, et une entari a longue traine de soie, tailladee aux manches et garnie d'une passementerie d'oya, sorte de dentelle exclusivement fabriquee en Turquie. Une ceinture en cachemire lui retenait les pointes de la traine, de maniere a faciliter sa marche. Des boucles d'oreille et une bague etaient ses seuls bijoux. D'elegants padjoubes de velours cachaient le bas de sa jambe, et ses petits pieds disparaissaient dans une chaussure soutachee d'or.

Sa suivante Nedjeb, jeune fille vive, enjouee, sa devouee compagne,—on pourrait dire presque son amie,—etait alors pres d'elle, allant, venant, causant, riant, egayant cet interieur par sa belle humeur franche et communicative.

Nedjeb, d'origine zingare, n'etait point une esclave. Si l'on voit encore des Ethiopiens ou des noirs du Soudan mis en vente sur quelques marches de l'empire, l'esclavage n'en est pas moins aboli, en principe. Bien que le nombre des domestiques soit considerable pour les besoins des grandes familles turques,—nombre qui, a Constantinople, comprend le tiers de la population musulmane,—ces domestiques ne sont point reduits a l'etat de servitude, et il faut dire que, limites chacun dans sa specialite, ils n'ont pas grand'chose a faire.

C'etait un peu sur ce pied qu'etait montee la maison du banquier Selim; mais Nedjeb, uniquement attachee au service d'Amasia, apres avoir ete recueillie tout enfant dans cette maison, occupait une situation speciale, qui ne la soumettait a aucun des services de la domesticite.

Amasia, a demi etendue sur un divan recouvert d'une riche etoffe persane, laissait son regard parcourir la baie du cote d'Odessa.

—Chere maitresse, dit Nedjeb, en venant s'asseoir sur un coussin aux pieds de la jeune fille, le seigneur Ahmet n'est pas encore ici? Que fait donc le seigneur Ahmet?

—Il est alle a la ville, repondit Amasia, et peut-etre nous rapportera-t-il une lettre de son oncle Keraban?

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Une lettre! une lettre! s'ecria la jeune suivante. Ce n'est pas une lettre qu'il nous faut, c'est l'oncle lui-meme, et, en verite, l'oncle se fait bien attendre!

—Un peu de patience, Nedjeb!

—Vous en parlez a votre aise, ma chere maitresse! Si vous etiez a ma place, vous ne seriez pas si patiente!

—Folle! repondit Amasia. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de ton mariage, non du mien!

—Et croyez-vous donc que ce ne soit pas une chose grave, de passer au service d'une dame, apres avoir ete au service d'une jeune fille?

—Je ne t'en aimerai pas mieux, Nedjeb!

—Ni moi, ma chere maitresse! Mais, en verite, je vous verrai si heureuse, si heureuse, lorsque vous serez la femme du seigneur Ahmet, qu'il rejaillira sur moi un peu de votre bonheur!

—Cher Ahmet! murmura la jeune fille, dont les beaux yeux se voilerent un instant, pendant qu'elle evoquait le souvenir de son fiance.

—Allons! vous voila forcee de fermer les yeux pour le voir, ma bien-aimee maitresse! s'ecria malicieusement Nedjeb, tandis que, s'il etait ici, il suffirait de les ouvrir!

—Je te repete, Nedjeb, qu'il est alle prendre connaissance du courrier a la maison de banque, et que, sans doute, il nous rapportera une lettre de son oncle.

—Oui!... une lettre du seigneur Keraban, ou le seigneur Keraban repetera, suivant son habitude, que ses affaires le retiennent a Constantinople, qu'il ne peut encore quitter son comptoir, que les tabacs sont en hausse, a moins qu'ils ne soient en baisse qu'il arrivera dans huit jours, sans faute, a moins que ce ne soit dans quinze!... Et cela presse! Nous n'avons plus que six semaines, et il faut que vous soyez mariee, sinon toute votre fortune...

—Ce n'est pas pour ma fortune que je suis aimee d'Ahmet!

—Soit... mais il ne faut pas compromettre par un retard!... Oh! ce seigneur Keraban... si c'etait mon oncle!

—Et que ferais-tu, si c'etait ton oncle?

—Je n'en ferais rien, chere maitresse, puisqu'il parait qu'on n'en peut rien faire!... Et cependant, s'il etait ici, s'il arrivait aujourd'hui meme... demain, au plus tard, nous irions faire enregistrer le contrat chez le juge, et, apres-demain, une fois la priere dite par l'imam, nous serions maries, et bien maries, et les fetes se prolongeraient pendant quinze jours a la villa, et le seigneur Keraban repartirait avant la fin, si cela lui faisait plaisir de s'en retourner la-bas!"

Il est certain que les choses pourraient se passer ainsi, a la condition que l'oncle Keraban ne tarderait pas davantage a quitter Constantinople. Le contrat enregistre chez le mollah, qui remplit la fonction d'officier ministeriel,—contrat par lequel, en principe, le futur s'oblige a donner a sa femme l'ameublement, l'habillement et la batterie de cuisine,—puis, la ceremonie religieuse, toutes ces formalites, rien n'empacherait de les accomplir en aussi peu de temps que le disait Nedjeb. Mais encore fallait-il que le seigneur Keraban, dont la presence etait indispensable pour la validation du mariage, en sa qualite de tuteur du fiance, put prendre sur ses affaires quelques jours que reclamait, au nom de sa jolie maitresse, l'impatiente Zingare.

En ce moment, la jeune suivante s'ecria:

“Ah! voyez!... voyez donc ce petit batiment qui vient de jeter l'ancre au pied des jardins!

—En effet!” repondit Amasia.

Et les deux jeunes filles se dirigerent vers l'escalier qui descendait a la mer, afin de mieux apercevoir le leger navire, gracieusement mouille en cet endroit.

C'etait une tartane, dont la voile pendait maintenant sur ses cargues. Une petite brise lui avait permis de traverser la baie d'Odessa. Sa chaine la maintenait a moins d'une encablure du rivage, et elle se balançait doucement sur les dernieres lames, qui venaient mourir au pied de l'habitation. Le pavillon turc,—une etamine rouge avec un croissant d'argent,—flottait a l'extremite de son antenne.

“Peux-tu lire son nom? demanda Amasia a Nedjeb.

—Oui, repondit la jeune fille. Voyez! Elle se presente par l'arriere. Son nom est *Guidare*.”

La *Guidare*, en effet, capitaine Yarhud, venait de mouiller en cette partie de la baie. Mais il ne semblait pas qu'elle dut y sejourner longtemps, car ses voiles ne furent point serrees, et un marin aurait reconnu qu'elle restait en appareillage.

“Vraiment, dit Nedjeb, ce serait delicieux de se promener sur cette jolie tartane, par une mer bien bleue, avec un peu de vent, qui la ferait incliner sous ses grandes ailes blanches!”

Puis, grace a la mobilite de son imagination, la jeune Zingare, apercevant un coffret, depose sur une petite table en laque de Chine, pres du divan, alla l'ouvrir et en tira quelques bijoux.

“Et ces belles choses que le seigneur Ahmet a fait apporter pour vous, s'ecria-t-elle. Il me semble que voila bien une grande heure que nous ne les avons regardees!

—Le penses-tu? murmura Amasia, en prenant un collier et des bracelets, qui scintillerent sous ses doigts.

—Avec ces bijoux, le seigneur Ahmet espere vous rendre encore plus belle, mais il n'y reussira pas!

—Que dis-tu, Nedjeb? repondit Amasia. Quelle femme ne gagnerait pas a s'orner de ces magnifiques parures? Vois ces diamants de Visapour! Ce sont des bijoux de feu, et ils semblent me regarder comme les beaux yeux de mon fiance!

—Eh! chere maitresse, lorsque les votres le regardent, ne lui faites-vous pas un cadeau qui vaut le sien?

—Folle! reprit Amasia. Et ce saphir d'Ormuz, et ces perles d'Ophir, et ces turquoises de Macedoine!...

—Turquoise pour turquoise! repondit Nedjeb, avec un joyeux rire, il n'y perd pas, le seigneur Ahmet?

—Heureusement, Nedjeb, il n'est pas la pour t'entendre!

—Bon! s'il etait la, chere maitresse, c'est lui-meme qui vous dirait toutes ces verites, et, de sa bouche, elles auraient un bien autre prix que de la mienne!”

Puis, prenant une paire de pantoufles, deposees pres du coffret, Nedjeb se prit a dire:

“Et ces jolies babouches, toutes pailletees et passementees, avec des houppes de cygne, faites pour deux petits pieds que je connais!... Voyons laissez-moi vous les essayer!

—Essaye-les toi-meme, Nedjeb.

—Moi?

—Ce ne serait pas la premiere fois que, pour me faire plaisir...

—Sans doute! sans doute! repondit Nedjeb. Oui! j'ai deja essaye vos belles toilettes... et j'allais me montrer sur les terrasses de la villa... et l'on risquait de me prendre pour vous, chere maitresse! C'est que j'etais bien belle ainsi!... Mais non! cela ne doit pas etre, et aujourd'hui moins que jamais.

—Voyons, essayez ces jolies pantoufles!

—Tu le veux?”

Et Amasia se preta complaisamment au caprice de Nedjeb, qui la chaussa de pantoufles dignes d'etre mises en evidence derriere quelque vitrine de bibelots precieux.

“Ah! comment ose-t-on marcher avec cela! s'ecria la jeune Zingare. Et qui va etre jalouse, maintenant? Votre tete, chere maitresse, jalouse de vos petits pieds!

—Tu me fais rire, Nedjeb, repondit Amasia, et pourtant...

—Et ces bras, ces jolis bras, que vous laissez tout nus! Que vous ont-il donc fait? Le seigneur Ahmet ne les a pas oublies, lui! Je vois la des bracelets qui leur iront a merveille! Pauvres petits bras, comme on vous traite!... Heureusement, je suis la!”

Et tout en riant, Nedjeb passait aux poignets de la jeune fille deux magnifiques bracelets, plus resplendissants sur cette peau blanche et chaude que sur le velours de leur ecrin.

Amasia se laissait faire. Tous ces bijoux lui parlaient d'Ahmet, et, a travers l'incessant babil de Nedjeb, ses yeux, allant de l'un a l'autre, lui repondaient en silence.

“Chere Amasia!”

La jeune fille, a cette voix, se leva precipitamment.

Un jeune homme, dont les vingt-deux ans allaient bien aux seize ans de sa fiancee, etait pres d'elle. Taille au-dessus de la moyenne, tournure elegante, a la fois fiere et gracieuse, yeux noirs d'une grande douceur, que la passion pouvait emplir d'eclairs, chevelure brune, dont les boucles tremblaient sous le pucker de soie, qui pendait a son fez, fines moustaches tracees a la mode albanaise, dents blanches,—enfin un air tres aristocratique, si cette epithete pouvait avoir cours dans un pays ou, le nom n'etant pas transmissible, il n'existe aucune aristocratie hereditaire.

Ahmet etait consciencieusement vetu a la turque, et pouvait-il en etre autrement du neveu d'un oncle qui se serait cru deshonne en s'europeanisant comme un simple fonctionnaire? Sa veste brodee d'or, son chalwar d'une coupe irreprochable, que ne surchargeait aucune passementerie de mauvais gout, sa ceinture qui l'enroulait d'un pli gracieux, son fez entoure d'un saryk en coton de Brousse, ses bottes de maroquin, lui faisaient un costume tout a son avantage.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Ahmet s'etait avance pres de la jeune fille, il lui avait pris les mains, il l'avait doucement oblige a se rasseoir, tandis que Nedjeb s'ecriait:

—Eh bien, seigneur Ahmet, avons-nous ce matin une lettre de Constantinople?

—Non, repondit Ahmet, pas meme une lettre d'affaires de mon oncle Keraban!

—Oh! le vilain homme! s'ecria la jeune Zingare.

—Je trouve meme assez inexplicable, reprit Ahmet, que le courrier n'ait apporte aucune correspondance de son comptoir. C'est le jour ou, d'habitude, sans y manquer jamais, il regle ses operations avec son banquier d'Odessa, et votre pere n'a point recu de lettre a ce sujet!

—En effet, mon cher Ahmet, de la part d'un negociant aussi regulier dans ses affaires que votre oncle Keraban, cela a lieu d'etonner! Peut-etre une depeche?...

—Lui? envoyer une depeche? Mais, chere Amasia, vous savez bien qu'il ne correspond pas plus par le telegraphe qu'il ne voyage par le chemin de fer! Utiliser ces inventions modernes, meme pour ses relations commerciales! Il aimerait mieux, je crois, recevoir une mauvaise nouvelle par lettre, qu'une bonne par depeche! Ah! l'oncle Keraban!...

—Vous lui aviez ecrit pourtant, cher Ahmet? demanda la jeune fille, dont les regards se leverent doucement sur son fiance.

—Je lui ai ecrit dix fois pour presser son arrivee a Odessa, pour le prier de fixer a une date plus rapprochee la celebration de notre mariage! Je lui ai repete qu'il etait un oncle barbare....

—Bien! s'ecria Nedjeb.

—Un oncle sans coeur, tout en etant le meilleur des hommes!...

—Oh! fit Nedjeb, en secouant la tete.

—Un oncle sans entrailles, tout en etant un pere pour son neveu!... Mais il m'a repondu que, pourvu qu'il arrivat avant six semaines, on ne pouvait rien lui demander de plus!

—Il nous faudra donc attendre son bon vouloir Ahmet!

—Attendre, Amasia, attendre!... repondit Ahmet! Ce sont autant de jours de bonheur qu'il nous vole!

—Et on arrete des voleurs, oui! des voleurs, qui n'ont jamais fait pis! s'ecria Nedjeb, en frappant du pied.

—Que voulez-vous? reprit Ahmet. J'essayerai encore d'attendrir mon oncle Keraban. Si demain il n'a pas repondu a ma lettre, je pars pour Constantinople, et....

—Non, cher Ahmet, repondit Amasia, qui saisit la main du jeune homme, comme si elle eut voulu le retenir. Je souffrirais plus de votre absence que je ne me rejouirais de quelques jours gagnes pour notre mariage! Non! restez! Qui sait si quelque circonstance ne changera pas les idees de votre oncle?

—Changer les idees de l'oncle Keraban! repondit Ahmet. Autant vaudrait essayer de changer le cours des astres, faire lever la lune a la place du soleil, modifier les lois du ciel!

—Ah! si j'étais sa niece! dit Nedjeb.

—Et que ferais-tu, si tu étais sa niece? demanda Ahmet.

—Moi!... J'irais si bien le saisir par son cafetan, répondit la jeune Zingare, que...

—Que tu déchirerais son cafetan, Nebjeb, et rien de plus!

—Eh bien, je le tirerais si vigoureusement par sa barbe....

—Que sa barbe te resterait dans la main!

—Et pourtant, dit Amasia, le seigneur Keraban est le meilleur des hommes!

—Sans doute, sans doute, répondit Ahmet, mais tellement entêté, que s'il luttait d'entêtement avec un mulet, ce n'est pas pour le mulet que je parierais!"

IX. DANS LEQUEL IL S'EN FAUT BIEN PEU QUE LE PLAN DU CAPITAINE YARHUD NE REUSSISSE.

En ce moment, un des serviteurs de l'habitation,—celui qui, d'après les usages ottomans, était uniquement destiné à annoncer les visiteurs,—parut à l'une des portes latérales de la galerie.

“Seigneur Ahmet, dit-il en s'adressant au jeune homme, un étranger est là, qui désirerait vous parler.

—Quel est-il? demanda Ahmet.

—Un capitaine maltais. Il insiste vivement pour que vous vouliez bien le recevoir.

—Soit! Je vais.... répondit Ahmet.

—Mon cher Ahmet, dit Amasia, recevez ici ce capitaine, s'il n'a rien de particulier à vous dire.

—C'est peut-être celui qui commande cette charmante tartane? fit observer Nedjeb, en montrant le petit bâtiment mouillé dans les eaux mêmes de l'habitation.

—Peut-être! répondit Ahmet. Faites entrer.”

Le serviteur se retira, et, un instant après, l'étranger se présentait à la porte de la galerie.

C'était bien le capitaine Yarhud, commandant la tartane *Guidare*, rapide navire d'une centaine de tonneaux, aussi propre au cabotage de la mer Noire qu'à la navigation des Echelles du Levant.

À son grand déplaisir, Yarhud avait éprouvé quelque retard avant d'avoir pu jeter l'ancre à portée de la villa du banquier Selim. Sans perdre une heure, après sa conversation avec Scarpante, l'intendant du seigneur Saffar, il s'était transporté de Constantinople à Odessa par les railways de la Bulgarie et de la Roumanie. Yarhud devançait ainsi de plusieurs jours l'arrivée du seigneur Keraban, qui, dans sa lenteur de Vieux Turc, ne se déplacait que de quinze à seize lieues par vingt-quatre heures; mais, à Odessa, il trouva le temps si mauvais, qu'il n'osa se hasarder à faire sortir la *Guidare* du port, et dut attendre que le vent de nord-est eut hale un peu la terre d'Europe. Ce matin, seulement, sa tartane avait pu mouiller en vue de la villa. Donc, de ce chef, un

retard qui ne lui donnait plus que peu d'avance sur le seigneur Keraban et pouvait être préjudiciable à ses intérêts.

Yarhud devait maintenant agir sans perdre un jour. Son plan était tout indiqué: la ruse d'abord, la force ensuite, si la ruse échouait; mais il fallait que, le soir même, la *Guidare* eût quitté la rade d'Odessa, ayant Amasia à son bord. Avant que l'éveil ne fut donné et qu'on put la poursuivre, la tartane serait hors de portée avec ces brises de nord-ouest.

Les enlèvements de ce genre s'opèrent encore, et plus fréquemment qu'on ne saurait le croire, sur les divers points du littoral. S'ils sont assez fréquents dans les eaux turques, aux environs des parages de l'Anatolie, on doit également les redouter même sur les portions du territoire, directement soumis à l'autorité moscovite. Il y a quelques années à peine, Odessa avait été précisément éprouvée par une série de rapt, dont les auteurs sont demeurés inconnus. Plusieurs jeunes filles, appartenant à la haute société odessienne, disparurent, et il n'était que trop certain qu'elles avaient été enlevées à bord de bâtiments destinés à cet odieux commerce d'esclaves pour les marches de l'Asie Mineure.

Or, ce que des misérables avaient fait dans cette capitale de la Russie méridionale, Yarhud comptait le refaire au profit du seigneur Saffar. La *Guidare* n'en était plus à son coup d'essai en pareille matière, et son capitaine n'eut pas cédé à dix pour cent de perte les profits qu'il espérait retirer de cette entreprise "commerciale".

Voici quel était le plan de Yarhud: attirer la jeune fille à bord de la *Guidare*, sous prétexte de lui montrer et de lui vendre diverses étoffes précieuses, achetées aux principales fabriques du littoral. Très probablement, Ahmet accompagnerait Amasia à sa première visite; mais peut-être y reviendrait-elle seule avec Nedjeb? Ne serait-il pas possible alors de prendre la mer, avant qu'on put lui porter secours. Si, au contraire, Amasia ne se laissait pas tenter par les offres de Yarhud, si elle refusait de venir à bord, le capitaine maltais essaierait de l'enlever de vive force. L'habitation du banquier Selim était isolée dans une petite anse, au fond de la baie, et ses gens n'étaient point en état de résister à l'équipage de la tartane. Mais, dans ce cas, il y aurait lutte. On ne tarderait pas à savoir en quelles conditions se serait fait l'enlèvement. Donc, dans l'intérêt des ravisseurs, mieux valait qu'il s'accomplît sans éclat.

"Le seigneur Ahmet? dit en se présentant le capitaine Yarhud, qui était accompagné d'un de ses matelots, portant sous son bras quelques coupons d'étoffes.

—C'est moi, répondit Ahmet. Vous êtes?...

—Le capitaine Yarhud, commandant la tartane *Guidare*, qui est mouillée là, devant l'habitation du banquier Selim.

—Et que voulez-vous?

—Seigneur Ahmet, répondit Yarhud, j'ai entendu parler de votre prochain mariage....

—Vous avez entendu parler là, capitaine, de la chose qui me tient le plus au cœur!

—Je le comprends, seigneur Ahmet, répondit Yarhud en se retournant vers Amasia. Aussi ai-je eu la pensée de venir mettre à votre disposition toutes les richesses que contient ma tartane.

—Eh! capitaine Yarhud, vous n'avez point eu la mauvaise idée! répondit Ahmet.

—Mon cher Ahmet, en vérité, que me faut-il donc de plus? dit la jeune fille.

—Que sait-on? repondit Ahmet. Ces capitaines levantins ont souvent un choix d'objets precieux, et il faut voir....

—Oui! il faut voir et acheter, s'ecria Nedjeb, quand nous devrions ruiner le seigneur Keraban pour le punir de son retard!

—Et de quels objets se compose votre cargaison, capitaine? demanda Ahmet.

—D'etoffes de prix que j'ai ete chercher dans les lieux de production, repondit Yarhud, et dont je fais habituellement le commerce.

—Eh bien, il faudra montrer cela a ces jeunes femmes! Elles s'y connaissent beaucoup mieux que moi, et je serai heureux, ma chere Amasia, si le capitaine de la *Guidare* a dans sa cargaison quelques etoffes qui puissent vous plaire!

—Je n'en doute pas, repondit Yarhud, et, d'ailleurs, j'ai eu soin d'apporter divers echantillons que je vous prie d'examiner, avant meme de venir a bord.

—Voyons! voyons! s'ecria Nedjed. Mais je vous previens, capitaine, que rien ne peut etre trop beau pour ma maitresse!

—Rien, en effet!” repondit Ahmet.

Sur un signe de Yarhud, le matelot avait etale plusieurs echantillons, que le capitaine de la tartane presenta a la jeune fille.

“Voici des soies de Brousse, brodees d'argent, dit-il, et qui viennent de faire leur apparition dans les bazars de Constantinople.

—Cela est vraiment d'un beau travail, repondit Amasia, en regardant ces etoffes, qui, sous les doigts agiles de Nedjeb, scintillaient comme si elles eussent ete tissues de rayons lumineux.

—Voyez! voyez! repetait la jeune Zingare. Nous n'aurions pas trouve mieux chez les marchands d'Odessa!

—En verite, cela semble avoir ete fabrique expres pour vous, ma chere Amasia! dit Ahmet.

—Je vous engage aussi, reprit Yarhud, a bien examiner ces mousselines de Scutari et de Tournovo. Vous pourrez juger, sur cet echantillon, de la perfection du travail; mais c'est a bord que vous serez emerveilles par la variete des dessins et l'eclat des couleurs de ces tissus.

—Eh bien, c'est entendu, capitaine, nous irons rendre visite a la *Guidare*! s'ecria Nedjeb.

—Et vous ne le regretterez pas, reprit Yarhud. Mais permettez-moi de vous montrer encore quelques autres articles. Voici des brocarts diamantes, des chemises de soie crepee a rayures diaphanes, des tissus pour feredjes, des mousselines pour iachmaks, des chales de Perse pour ceinture, des taffetas pour pantalons...”

Amasia ne se lassait pas d'admirer ces magnifiques etoffes que le capitaine maltais faisait chatoyer sous ses yeux avec un art infini. Pour peu qu'il fut aussi bon marin qu'il etait habile marchand, la *Guidare* devait etre habituee aux navigations heureuses. Toute femme, —et les jeunes dames turques ne font point exception,—se fut laisse tenter a la vue de ces tissus empruntes aux meilleures fabriques de l'Orient.

Ahmet vit aisement combien sa fiancée les regardait avec admiration. Certainement, ainsi que l'avait dit Nedjeb, ni les bazars d'Odessa, ni ceux de Constantinople,—pas même les magasins de Ludovic, le célèbre marchand arménien,—n'eussent offert un choix plus merveilleux.

—Chère Amasia, dit Ahmet, vous ne voudriez pas que ce honnête capitaine se fut dérangé pour rien? Puisqu'il vous montre de si belles étoffes, et puisque sa tartane en apporte de plus belles encore, nous irons visiter sa tartane.

—Oui! oui! s'écria Nedjeb, qui ne tenait plus en place et courait déjà vers la mer.

—Et nous trouverons bien, ajouta Ahmet, quelque soierie qui plaise à cette folle de Nedjeb!

—Eh! ne faut-il point qu'elle fasse honneur à sa maîtresse, répondit Nedjeb, le jour où l'on célébrera son mariage avec un seigneur aussi généreux que le seigneur Ahmet?

—Et, surtout, aussi bon! ajouta la jeune fille, en tendant la main à son fiancé.

—Voilà qui est convenu, capitaine, dit Ahmet. Vous nous recevrez à bord de votre tartane.

—À quelle heure? demanda Yarhud, car je veux être là pour vous montrer toutes mes richesses?

—Eh bien... dans l'après-midi.

—Pourquoi pas tout de suite? s'écria Nedjeb.

—Oh! l'impatient! répondit en riant Amasia. Elle est encore plus pressée que moi de visiter ce bazar flottant! On voit bien qu'Ahmet lui a promis quelque cadeau, qui la rendra plus coquette encore!

—Coquette, s'écria Nedjeb, de sa voix caressante, coquette pour vous seule, ma bien-aimée maîtresse!

—Il ne tient qu'à vous, seigneur Ahmet, dit alors le capitaine Yarhud, de venir dès à présent visiter la *Guidare*. Je puis heler mon canot, il accostera au pied de la terrasse, et, en quelques coups d'avirons, il vous aura déposés à bord.

—Faites donc, capitaine, répondit Ahmet.

—Oui... à bord! s'écria Nedjeb.

—À bord, puisque Nedjeb le veut!" ajouta la jeune fille.

Le capitaine Yarhud ordonna à son matelot de remballer tous les échantillons qu'il avait apportés.

Pendant ce temps, il se dirigea vers la balustrade, à l'extrémité de la terrasse, et lança un long helement.

On put aussitôt voir quelque mouvement se faire sur le pont de la tartane. Le grand canot, hissé sur les pistolets de babord, fut lestement descendu à la mer; puis, moins de cinq minutes après, une embarcation, effilée et légère, sous l'impulsion de ses quatre avirons, venait accoster les premiers degrés de la terrasse.

Le capitaine Yarhud fit alors signe au seigneur Ahmet que le canot était à sa disposition.

Yarhud, malgre tout l'empire qu'il possedait sur lui-meme, ne fut pas sans eprouver une vive emotion. N'etait-ce pas la une occasion qui se presentait d'accomplir cet enlèvement? Le temps pressait, car le seigneur Keraban pouvait arriver d'une heure a l'autre. Rien ne prouvait, d'ailleurs, qu'avant d'operer ce voyage insense autour de la mer Noire, il ne voudrait pas celebrer dans le plus bref delai le mariage d'Amasia et d'Ahmet. Or, Amasia, femme d'Ahmet, ne serait plus la jeune fille qu'attendait le palais du seigneur Saffar!

Oui! le capitaine Yarhud se sentit tout soudainement pousse a quelque coup de force. C'etait bien dans sa nature brutale, qui ne connaissait aucun menagement. Au surplus, les circonstances etaient propices, le vent favorable pour se degager des passes. La tartane serait en pleine mer, avant qu'on eut pu songer a la poursuivre, au cas ou la disparition de la jeune fille se fut subitement ebruitee. Certainement, Ahmet absent, si Amasia et Nedjeb seules eussent rendu visite a la *Guidare*, Yarhud n'aurait pas hesite a se mettre en appareillage et a prendre la mer, des que les deux jeunes filles, sans defiance, auraient ete occupees a faire un choix dans la cargaison. Il eut ete facile de les retenir prisonnieres dans l'entrepont, d'etouffer leurs cris, jusqu'au sortir de la baie. Ahmet present, c'etait plus difficile, non impossible cependant. Quanta se debarrasser plus tard de ce jeune homme, si energique qu'il fut, meme au prix d'un meurtre, cela n'etait pas pour gener le capitaine de la *Guidare*. Le meurtre serait porte sur la note, et le rapt paye plus cher par le seigneur Saffar, voila tout.

Yarhud attendait donc sur les marches de la terrasse, tout en reflechissant a ce qu'il convenait de faire, que le seigneur Ahmet et ses compagnes se fussent embarques dans le canot de la *Guidare*. Le leger batiment se balançait avec grace sur ces eaux legerement gonflees par la brise, a moins d'une encablure.

Ahmet, se tenant sur la derniere marche, avait deja aide Amasia a prendre place sur le banc d'arriere de l'embarcation, lorsque la porte de la galerie s'ouvrit. Puis, un homme, age d'une cinquantaine d'annees au plus, dont l'habillement turc se rapprochait du vetement europeen, entra precipitamment, en criant:

“Amasia?... Ahmet?”

C'etait le banquier Selim, le pere de la jeune fiancee, le correspondant et l'ami du seigneur Keraban.

“Ma fille?... Ahmet?” repeta Selim.

Amasia, reprenant la main que lui tendait Ahmet, débarqua aussitot et s'elanca sur la terrasse.

“Mon pere, qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Quel motif vous ramene si vite de la ville?”

—Une grande nouvelle!

—Bonne?... demanda Ahmet.

—Excellente! repondit Selim. Un expres, envoye par mon ami Keraban, vient de se presenter a mon comptoir!

—Est-il possible? s'ecria Nedjeb.

—Un expres, qui m'annonce son arrivee, repondit Selim, et ne le precede meme que de peu d'instant!

—Mon oncle Keraban! repetait Ahmet... mon oncle Keraban n'est plus a Constantinople?

—Non, et je l'attends ici!”

Fort heureusement pour le capitaine de la *Guidare*, personne ne vit le geste de colere qu'il ne put retenir. L'arrivee immediate de l'oncle d'Ahmet etait la plus grave eventualite qu'il put redouter pour l'accomplissement de ses projets.

“Ah! le bon seigneur Keraban! s'ecria Nedjeb.

—Mais pourquoi vient-il? demanda la jeune fille.

—Pour votre mariage, chere maitresse! repondit Nedjeb. Sans cela, que viendrait-il faire a Odessa?

—Cela doit etre, dit Selim.

—Je le pense! repondit Ahmet, Pourquoi aurait-il quitte Constantinople, sans ce motif? Il se sera ravise, mon digne oncle! Il a abandonne son comptoir, ses affaires, brusquement, sans prevenir!... C'est une surprise qu'il a voulu nous faire!

—Comme il va etre recu! s'ecria Nedjeb, et quel bon accueil l'attend ici!

—Et son expres ne vous a rien dit de ce qui l'amene, mon pere? demanda Amasia.

—Rien, repondit Selim. Cet homme a pris un cheval a la maison de poste de Majaki, ou la voiture de mon ami Keraban s'etait arretee pour relayer. Il est arrive au comptoir, afin de m'annoncer que mon ami Keraban viendrait directement ici, sans s'arreter a Odessa, et par consequent, d'un instant a l'autre, mon ami Keraban va apparaitre!”

Si l'ami Keraban pour le banquier Selim, l'oncle Keraban pour Amasia et Ahmet, le seigneur Keraban pour Nedjeb, fut “par contumace” salue en cet instant des qualifications les plus aimables, il est inutile d'y insister. Cette arrivee, c'etait la celebration du mariage a bref delai! C'etait le bonheur des fiances a courte echeance! L'union tant souhaitee n'attendrait meme plus le delai fatal pour s'accomplir! Ah! si le seigneur Keraban etait le plus entete, c'etait aussi le meilleur des hommes!

Yarhud, impassible, assistait a toute cette scene de famille. Cependant, il n'avait point renvoye son canot. Il lui importait de savoir quels etaient, au juste, les projets du seigneur Keraban. Ne pouvait-il craindre, en effet, que celui-ci ne voulut celebrer le mariage d'Amasia et d'Ahmet, avant de continuer son voyage autour de la mer Noire?

En ce moment, des voix que dominait une voix plus imperieuse se firent entendre au dehors. La porte s'ouvrit, et, suivi de Van Mitten, de Bruno, de Nizib, apparut le seigneur Keraban.

X. DANS LEQUEL AHMET PREND UNE ENERGIQUE RESOLUTION, COMMANDEE, D'AILLEURS, PAR LES CIRCONSTANCES.

“Bonjour, ami Selim! bonjour! Qu'Allah te protege, toi et toute ta maison!”

Et, cela dit, le seigneur Keraban serra solidement la main de son correspondant d'Odessa.

“Bonjour, neveu Ahmet!”

Et le seigneur Keraban pressa sur sa poitrine, dans une vigoureuse etreinte, son neveu Ahmet.

“Bonjour, ma petite Amasia!”

Et le seigneur Keraban embrassa sur les deux joues la jeune fille qui allait devenir sa niece.

Tout cela fut fait si rapidement, que personne n'avait encore eu le temps de repondre.

“Et maintenant, au revoir et en route!” ajouta le seigneur Keraban, en se retournant vers Van Mitten.

Le flegmatique Hollandais, qui n'avait point ete presente, semblait etre, avec son impassible figure, quelque etrange personnage, evoque dans la scene capitale d'un drame.

Tous, a voir le seigneur Keraban distribuer avec tant de prodigalite ses baisers et ses poignees de main, ne doutaient plus qu'il ne fut venu pour hater le mariage; mais, lorsqu'ils l'entendirent s'ecrier

“En route!”, ils tomberent dans le plus parfait ahurissement.

Ce fut Ahmet qui intervint le premier en disant:

“Comment, en route!

—Oui! en route, mon neveu!

—Vous allez repartir, mon oncle?

—A l'instant!” Nouvelle stupefaction generale, tandis que Van Mitten disait a l'oreille de Bruno:

“En verite, ces facons d'agir sont bien dans le caractere de mon ami Keraban!

—Trop bien!” repondit Bruno.

Cependant, Amasia regardait Ahmet, qui regardait Selim, tandis que Nedjeb n'avait d'yeux que pour cet oncle invraisemblable,—un homme capable de partir avant meme d'etre arrive!

“Allons, Van Mitten, reprit le seigneur Keraban, en se dirigeant vers la porte.

—Monsieur, me direz-vous?... dit Ahmet a Van Mitten.

—Que pourrais-je vous dire?” repliqua le Hollandais, qui marchait deja sur les talons de son ami.

Mais le seigneur Keraban, au moment de sortir, venait de s'arreter, et, s'adressant au banquier:

“A propos, ami Selim, lui demanda-t-il, vous me changerez bien quelques milliers de piastres pour leur valeur en roubles?

—Quelques milliers de piastres?... repondit Selim, qui n'essayait meme plus de comprendre.

—Oui ... Selim ... de l'argent russe, dont j'ai besoin pour mon passage sur le territoire moscovite.

—Mais, mon oncle, nous direz-vous enfin?... s'ecria Ahmet, auquel se joignit la jeune fille.

—A quel taux le change aujourd'hui? demanda le seigneur Keraban.

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Trois et demi pour cent, repondit Selim, chez qui le banquier reparut un instant.

—Quoi! trois et demi?

—Les roubles sont en hausse! repondit Selim. On les demande sur le marche....

—Allons, pour moi, ami Selim, ce sera trois un quart seulement! Vous entendez!... Trois un quart!

—Pour vous, oui!... pour vous ... ami Keraban, et meme sans aucune commission!”

Le banquier Selim ne savait evidemment plus ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait.

Il va sans dire que, du fond de la galerie ou il se tenait a l'ecart, Yarhud observait toute cette scene avec une extreme attention. Qu'allait-il se produire de favorable ou de nuisible a ses projets?

En ce moment, Ahmet vint saisir son oncle par le bras; il l'arreta sur le seuil de la porte qu'il allait franchir, et il le forca, non sans peine, etant donne le caractere de l'entete, a revenir sur ses pas.

“Mon oncle, lui dit-il, vous nous avez tous embrasses au moment ou vous arriviez....

—Mais non! mais non! mon neveu, repondit Keraban, au moment ou j'allais repartir!

—Soit, mon oncle!... je ne veux pas vous contrarier.... Mais, au moins, dites-nous pourquoi vous etes venu a Odessa!

—Je ne suis venu a Odessa, repondit Keraban, que parce qu'Odessa etait sur ma route. Si Odessa n'avait point ete sur ma route, je ne serais pas venu a Odessa!—N'est-il pas vrai, Van Mitten?”

Le Hollandais se contenta de faire un signe affirmatif, en abaissant lentement la tete.

“Ah! au fait, vous n'avez pas ete presente, et il faut que je vous presente!” dit le seigneur Keraban.

Et, s'adressant a Selim:

“Mon ami Van Mitten, lui dit-il, mon correspondant de Rotterdam, que j'emmene diner a Scutari!

—A Scutari? s'ecria le banquier.

—Il parait!... dit Van Mitten.

—Et son valet Bruno, ajouta Keraban, un brave serviteur, qui n'a pas voulu se separer de son maitre!

—Il parait!... repondit Bruno, comme un echo fidele.

—Et maintenant, en route!”

Ahmet intervint de nouveau:

“Soit, mon oncle, dit-il, et croyez bien que personne ici n'a l'envie de vous resister.... Mais si vous n'etes venu a Odessa que parce qu'Odessa est sur votre route, quelle route voulez-vous donc suivre pour aller de Constantinople a Scutari?”

X. DANS LEQUEL AHMET PREND UNE ENERGIQUE RESOLUTION, COMMANDEE, D'AILLEURS, PAR

—La route qui fait le tour de la mer Noire!

—Le tour de la mer Noire!” s'ecria Ahmet.

Et il y eut un instant de silence.

“Ah ca! reprit Keraban, qu'y a-t-il d'etonnant, d'extraordinaire, s'il vous plait, a ce que je me rende de Constantinople a Scutari en faisant le tour de la mer Noire?”

Le banquier Selim et Ahmet se regarderent. Est-ce que le riche negociant de Galata etait devenu fou?

“Ami Keraban, dit alors Selim, nous ne songeons point a vous contrarier...”

C'etait la phrase habituelle par laquelle on commencait prudemment toute conversation avec le tetu personnage.

“... Nous ne voulons pas vous contrarier, mais il nous semble que, pour aller directement de Constantinople a Scutari, il n'y a qu'a traverser le Bosphore!

—Il n'y a plus de Bosphore!

—Plus de Bosphore?... repeta Ahmet.

—Pour moi, du moins! Il n'y en a que pour ceux qui veulent se soumettre a payer un impot inique, un impot de dix paras par personne, un impot dont le gouvernement des nouveaux Turcs vient de frapper ces eaux libres de tout droit jusqu'a ce jour!

—Quoi!... un nouvel impot! s'ecria Ahmet, qui comprit en un instant dans quelle aventure un entetement inderacinable venait de lancer son oncle.

—Oui, reprit le seigneur Keraban en s'animant de plus belle. Au moment ou j'allais m'embarquer dans mon caique ... pour aller diner a Scutari ... avec mon ami Van Mitten, cet impot de dix paras venait d'etre etabli!... Naturellement, j'ai refuse de payer!... On a refuse de me laisser passer!... J'ai dit que je saurais bien aller a Scutari sans traverser le Bosphore!... On m'a repondu que cela ne serait pas!... J'ai repondu que cela serait!... Et cela sera! Par Allah! je me serais plutot coupe la main que de la porter a ma poche pour en tirer ces dix paras! Non! par Mahomet! par Mahomet! ils ne connaissent pas Keraban!”

Evidemment, ils ne connaissaient pas Keraban! Mais son ami Selim, son neveu Ahmet, Van Mitten, Amasia, le connaissaient, et ils virent bien, apres ce qui s'etait passe, qu'il serait impossible de le faire revenir sur sa resolution. Il n'y avait donc pas a discuter,—ce qui aurait complique les choses,—mais a accepter la situation.

C'etait tellement indique que cela se fit d'un commun accord, sans meme entente prealable.

“Apres tout, mon oncle, vous avez raison! dit Ahmet.

—Absolument raison! ajouta Selim.

—Toujours raison! repondit Keraban.

—Il faut resister aux pretentions iniques, reprit Ahmet, resister, quand il devrait vous en couter la fortune....

—Et la vie! ajouta Keraban.

—Vous avez donc bien fait de vous refuser au paiement de cet impot, et de montrer que vous saurez aller de Constantinople a Scutari, sans franchir le Bosphore....

—Et sans debourser dix paras, ajouta Keraban, dut-il m'en couter cinq cent mille!

—Mais vous n'etes pas absolument presse de partir, je suppose?... demanda Ahmet.

—Absolument presse, mon neveu, repondit Keraban. Il faut, tu sais pourquoi, que je sois de retour avant six semaines!

—Bon! mon cher oncle, vous pourriez bien nous donner quelque huit jours a Odessa?...

—Pas cinq jours, pas quatre, pas un, repondit Keraban, pas meme une heure!”

Ahmet, voyant que le naturel allait reprendre le dessus, fit signe a Amasia d'intervenir.

“Et notre mariage, monsieur Keraban? dit la jeune fille, en lui prenant la main.

—Ton mariage, Amasia? repondit Keraban, il ne sera en aucune facon recule. Il faut qu'il soit fait avant la fin du mois prochain!... Eh bien, il le sera!... Mon voyage ne le retardera pas d'un jour ... a la condition que je parte, sans perdre un instant!”

Ainsi tombait cet echafaudage d'esperances que tous avaient edifie sur l'arrivee inattendue du seigneur Keraban. Le mariage ne serait pas hate, mais il ne serait pas recule non plus! disait-il. Eh! qui pouvait en repondre? Comment prévoir les eventualites d'un si long et si penible voyage, fait dans ces conditions?

Ahmet ne put retenir un mouvement de depot, que son oncle ne vit pas, heureusement,—pas plus qu'il n'aperçut le nuage qui obscurcit le front d'Amasia,—pas plus qu'il n'entendit Nedjeb murmurer:

“Ah! le vilain oncle!

—D'ailleurs, ajouta celui-ci du ton d'un homme qui fait une proposition a laquelle il n'est pas d'objection possible, d'ailleurs, je compte bien qu'Ahmet m'accompagnera!

—Diable! voila un coup droit, difficile a parer! dit a mi-voix Van Mitten.

—On ne le parera pas!” repondit Bruno.

Ahmet, en effet, avait reçu ce coup en plein coeur. De son cote, Amasia, vivement atteinte par l'annonce du depart de son fiance, demeurait immobile, pres de Nedjeb, qui aurait arrache les yeux au seigneur Keraban.

Au fond de la galerie, le capitaine de la *Guidare* ne perdait pas un mot de cette conversation. Cela prenait evidemment une tournure favorable a ses projets.

Selim, bien qu'il eut peu d'espoir de modifier la resolution de son ami, crut devoir intervenir, pourtant, et dit:

“Est-il donc necessaire, Keraban, que votre neveu fasse avec vous le tour de la mer Noire?

—Necessaire, non! repondit Keraban, mais je ne pense pas qu'Ahmet hesite a m'accompagner!

—Cependant!... reprit Selim.

—Cependant?...” repondit l'oncle, dont les dents se serrèrent, ainsi qu'il lui arrivait au debut de toute discussion.

Une minute de silence, qui parut interminable, suivit le dernier mot prononce par le seigneur Keraban. Mais Ahmet avait energiquement pris son parti. Il parlait bas a la jeune fille. Il lui faisait comprendre que, quelque chagrin qu'ils dussent ressentir tous deux de ce depart, mieux valait ne pas resister; que, sans lui, ce voyage pourrait eprouver des retards de toutes sortes; qu'avec lui, au contraire, ce voyage s'accomplirait plus rapidement; qu'avec sa parfaite connaissance de la langue russe, il ne laisserait perdre ni un jour ni une heure; qu'il saurait bien obliger son oncle a faire les pas doubles, comme on dit, cela dut-il lui couter le triple; qu'enfin, avant la fin du prochain mois, c'est-a-dire avant la date a laquelle Amasia devait etre mariee pour sauvegarder un interet de fortune considerable, il aurait ramene Keraban sur la rive gauche du Bosphore.

Amasia n'avait pas eu la force de dire oui, mais elle comprenait que c'etait le meilleur parti a prendre.

“Eh bien, c'est convenu, mon oncle! dit Ahmet. Je vous accompagnerai, et je suis pret a partir, mais....

—Oh! pas de conditions, mon neveu!

—Soit, sans conditions!” repondit Ahmet.

Et, mentalement, il ajouta:

“Je saurai bien te faire courir, quand tu devrais t'y epoumonner, oh! le plus tetu des oncles!

—En route donc,” dit Keraban.

Et se retournant vers Selim:

“Ces roubles en echange de mes piastres?...”

—Je vous les donnerai a Odessa, ou je vais vous accompagner, repondit Selim.

—Vous etes pret, Van Mitten? demanda Keraban.

—Toujours pret.

—Eh bien, Ahmet, reprit Keraban, embrasse ta fiancee, embrasse-la bien, et partons!”

Ahmet serrait deja la jeune fille dans ses bras. Amasia ne pouvait retenir ses larmes.

“Ahmet, mon cher Ahmet!... repetait-elle.

—Ne pleurez pas, chere Amasia! disait Ahmet. Si notre mariage n'est pas avance, il ne sera pas retarde non plus, je vous le promets!... Ce ne sont que quelques semaines d'absence!...

—Ah! chere maitresse, dit Nedjeb, si le seigneur Keraban pouvait seulement se casser une jambe ou deux avant de sortir d'ici! Voulez-vous que je m'occupe de cela?”

Keraban Le Tetu, Vol. I

Mais Ahmet ordonna a la jeune Zingare de se tenir tranquille, et il fit bien. Certainement, Nedjeb etait femme a tout tenter pour arreter cet oncle intraitable.

Les adieux etaient faits, les derniers baisers etaient echanges. Tous se sentaient emus. Le Hollandais lui-meme eprouvait comme un serrement de coeur. Seul, le seigneur Keraban ne voyait rien ou ne voulait rien voir de l'attendrissement general.

“La chaise est-elle prete? demanda-t-il a Nizib, qui entrait a ce moment dans la galerie.

—La chaise est prete, repondit Nizib.

—En route! dit Keraban. Ah! messieurs les modernes Ottomans, qui vous habillez a l'europenne! Ah! messieurs les nouveaux Turcs, qui ne savez plus meme etre gras!...”

C'etait evidemment la une impardonnable decadence aux yeux du seigneur Keraban.

“... Ah! messieurs les renegats, qui vous soumettez aux prescriptions de Mahmoud, je vous montrerai qu'il y a encore de Vieux Croyants, dont vous n'aurez jamais raison!”

Personne ne le contredisait alors, le seigneur Keraban, et pourtant il s'animait de plus belle.

“Ah! vous pretendez monopoliser le Bosphore a votre profit! Eh bien, je m'en passerai, de votre Bosphore! Je m'en moque, de votre Bosphore!—Vous dites, Van Mitten?...”

—Je ne dis rien, repondit Van Mitten, qui, de fait, n'avait pas meme ouvert la bouche et s'en fut bien garde!

—Votre Bosphore! Leur Bosphore! reprit la seigneur Keraban, en tendant son poing vers le sud. Heureusement, la mer Noire est la! Elle a un littoral, la mer Noire, et il n'est pas uniquement fait pour les conducteurs de caravanes! Je le suivrai, je le contournerai! Hein! mes amis, voyez-vous d'ici la figure que feront ces employes du gouvernement, quand ils me verront apparaitre sur les hauteurs de Scutari, sans avoir jete meme un demi-para dans leur sebillle de mendiants administratifs!”

Il faut bien en convenir, le seigneur Keraban, tout debordant de menaces en cette supreme imprecation, etait magnifique.

“Allons, Ahmet! allons, Van Mitten! s'ecria-t-il. En route! en route! en route!”

Il etait deja sur la porte, lorsque Selim l'arreta d'un mot:

“Ami Keraban, dit-il, une simple observation.

—Pas d'observations!

—Eh bien, une simple remarque que je desirerais vous faire, reprit le banquier.

—Eh! avons-nous le temps?...

—Ecoutez-moi, ami Keraban. Une fois arrive a Scutari, apres avoir acheve ce tour de la mer Noire, que ferez-vous?

—Moi?... Eh bien, je ... je....

X. DANS LEQUEL AHMET PREND UNE ENERGIQUE RESOLUTION, COMMANDEE, D'AILLEURS, PAR

—Vous n'allez pas, je suppose, vous fixer a Scutari, sans jamais revenir a Constantinople, ou est le siege de votre maison de commerce?

—Non.... repondit Keraban, en hesitant un peu.

—Au fait, mon oncle, fit observer Ahmet, pour peu que vous vous obstiniez a ne plus passer le Bosphore, notre mariage....

—Ami Selim, rien n'est plus simple! repondit Keraban, en eludant la premiere question, qui ne laissait pas de l'embarrasser. Qui vous empeche de venir avec Amasia a Scutari? Cela vous coutera dix paras par tete, il est vrai, pour franchir leur Bosphore, mais votre honneur n'est pas engage comme le mien dans l'affaire!

—Oui! oui! Venez a Scutari, dans un mois! s'ecria Ahmet. Vous nous attendrez la, ma chere Amasia, et nous ferons en sorte de ne pas trop vous faire attendre!

—Soit! Rendez-vous a Scutari! repondit Selim. C'est la que nous celeberrons le mariage!—Mais enfin, ami Keraban, le mariage fait, ne reviendrez vous pas a Constantinople?

—J'y reviendrai, s'ecria Keraban, certes, j'y reviendrai!

—Et comment?

—Eh bien, ou cet impot vexatoire sera aboli, et je passerai le Bosphore ... sans payer....

—Et s'il ne l'est pas?

—S'il ne l'est pas?... repondit le seigneur Keraban avec un geste superbe. Par Allah! je reprendrai le meme chemin, et je referai le tour de la mer Noire!”

XI. DANS LEQUEL IL SE MELE UN PEU DE DRAME A CETTE FANTAISISTE HISTOIRE DE VOYAGE.

Ils etaient tous partis! Ils avaient quitte la villa, le seigneur Keraban pour accomplir ce voyage, Van Mitten pour accompagner son ami, Ahmet pour suivre son oncle, Nizib et Bruno, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement! L'habitation etait maintenant deserte, a ne point compter cinq ou six serviteurs, qui s'occupaient de leur besogne dans les communs. Le banquier Selim, lui-meme, venait de se rendre a Odessa, afin de remettre aux voyageurs les roubles echanges contre leurs piastres ottomanes.

La villa ne comptait plus parmi ses hotes que les deux jeunes filles, Amasia et Nedjeb.

Le capitaine maltais le savait bien. Toutes les peripeties de cette scene d'adieux, il les avait suivies avec un interet facile a comprendre. Le seigneur Keraban remettrait-il a son retour le mariage d'Amasia et d'Ahmet? Il l'avait remis: premiere bonne carte dans son jeu. Ahmet consentirait-il a accompagner son oncle?... Il y avait consenti: seconde bonne carte dans le jeu d'Yarhud.

Eh bien, le Maltais en avait une troisieme: Amasia et Nedjeb etaient maintenant seules dans la villa, ou, tout au moins, dans la galerie qui s'ouvrait sur la mer. Sa tartane se trouvait la, a une demi-encablure.... Son canot l'attendait au bas des degres.... Ses matelots etaient gens a lui obeir sur un signe.... Il n'avait qu'a vouloir!

Le capitaine fut vivement tente d'employer la violence pour s'emparer d'Amasia. Mais, au fond, comme c'etait

un homme prudent, ne voulant rien donner au hasard, decide a ne laisser aucune trace de l'enlevement, il se mit a reflechir.

Or, il faisait grand jour alors. S'il tentait d'agir par force, Amasia appellerait a son aide. Nedjeb joindrait ses cris aux siens. Peut-être seraient-elles entendues de quelque serviteur! Peut-être verrait-on la *Guidare* appareillant en toute hate pour sortir de la baie d'Odessa! Ce serait la un indice, un commencement de preuve.... Non! mieux valait operer avec plus de circonspection et attendre la nuit pour agir. L'important etait qu'Ahmet ne fut plus la..., et il n'y etait plus.

Le Maltais resta donc a l'ecart, assis a l'arriere de son canot que dissimulait en partie la balustrade, et il observait les deux jeunes filles. Elles ne songeaient guere a la presence de ce dangereux personnage.

Toutefois, si, par suite de la visite convenue, Amasia et Nedjeb consentaient a venir a bord de la tartane, soit pour examiner les articles dont elles devaient faire emplette, soit pour tout autre motif,—et Yarhud avait une idee a cet egard,—il verrait s'il serait opportun de se decider, sans attendre la nuit.

Apres le depart d'Ahmet, Amasia, frappee de ce coup subit, etait restee silencieuse, pensive, regardant le lointain horizon qui se deroulait vers le nord. La se dessinait ce littoral, dont les voyageurs allaient obstinement suivre le contour; la, cette route ou les retards, les dangers peut-être, mettraient a l'epreuve le seigneur Keraban et tous ceux qu'il entraînait malgre eux! Si son mariage eut ete fait, elle n'aurait pas hesite a accompagner Ahmet! Comment l'oncle s'y serait-il oppose? Il ne l'eut pas voulu. Non! Devenue sa niece, il lui semblait qu'elle aurait eu quelque influence sur lui, qu'elle l'aurait arrete sur cette pente dangereuse, ou son obstination pouvait le pousser encore! Et maintenant, elle etait seule, et il lui fallait attendre bien des semaines avant de se retrouver avec Ahmet dans cette villa de Scutari, ou leur union devait s'accomplir!

Mais si Amasia etait triste, Nedjeb etait furieuse, elle, furieuse contre l'entete, cause de toutes ces deceptions! Ah! s'il se fut agi de son propre mariage, la jeune Zingare ne se fut point laisse enlever ainsi son fiance! Elle aurait tenu tete au tetu! Non! cela ne se serait pas passe de la sorte!

Nedjeb s'approcha de la jeune fille. Elle la prit par la main; elle la ramena vers le divan; elle la forca de s'y reposer, et, prenant un coussin, s'assit a ses pieds.

“Chere maitresse, dit-elle, a votre place, au lieu de penser au seigneur Ahmet pour le plaindre, je penserais au seigneur Keraban pour le maudire a mon aise!

—A quoi bon? repondit Amasia.

—Il me semble que ce serait moins triste! reprit Nedjeb. Si vous le voulez, nous allons accabler cet oncle de toutes nos maledictions! Il les merite, et je vous assure que je lui ferai bonne mesure!

—Non, Nedjeb, repondit Amasia. Parlons plutot d'Ahmet! C'est a lui seul que je dois penser! c'est a lui seul que je pense!

—Parlons-en donc, chere maitresse, dit Nedjeb. En verite, c'est bien le plus charmant fiance que puisse rever une jeune fille, mais quel oncle il a! Ce despote, cet egoiste, ce vilain homme, qui n'avait qu'un mot a dire et qui ne l'a pas dit, qui n'avait qu'a nous donner quelques jours et qui les a refuses! Vraiment! il meriterait....

—Parlons d'Ahmet! reprit Amasia.

—Oui, chere maitresse! Comme il vous aime! Combien vous serez heureuse avec lui! Ah! il serait parfait s'il n'avait pas un pareil oncle! Mais en quoi est-il bati, cet homme-la? Savez-vous qu'il a bien fait de ne point

prendre de femme, ni une ni plusieurs! Avec ses entetements, il aurait fait revolter jusqu'aux esclaves de son harem!

—Voilà que tu parles encore de lui, Nedjeb! dit Amasia, dont les pensees suivaient un tout autre cours.

—Non!... non!... je parle du seigneur Ahmet! Comme vous, je ne songe qu'au seigneur Ahmet!

Eh, tenez! a sa place, je ne me serais pas rendue! J'aurais insiste!... Je lui croyais plus d'energie!

—Qui te dit, Nedjeb, qu'il n'a pas montre plus d'energie a ceder aux ordres de son oncle qu'a lui resister? Ne vois-tu pas, quelque douleur que cela me cause, que mieux valait qu'il fut de ce voyage, pour le hater par tous les moyens possibles, pour prevenir peut-etre des dangers dans lesquels le seigneur Keraban risque de se jeter avec son entetement habituel. Non! Nedjeb, non! En partant, Ahmet a fait preuve de courage! En partant, il m'a donne une nouvelle preuve de son amour!

—Il faut que vous ayez raison, ma chere maitresse! repondit Nedjeb, qui, emportee par la vivacite de son sang de Zingare, ne pouvait se rendre! Oui! le seigneur Ahmet s'est montre energique en partant! Mais n'eut-il pas ete plus energique encore s'il eut empeche son oncle de partir!

—Etait-ce possible, Nedjeb? reprit Amasia. Je te le demande, etait-ce possible?

—Oui ... non!... peut-etre! repondit Nedjeb. Il n'y a pas de barre de fer qu'on ne puisse faire plier ... ou briser, au besoin! Ah! cet oncle Keraban! C'est bien a lui seul qu'il faut s'en prendre! Et s'il arrive quelque accident, c'est lui seul qui en sera responsable! Et quand je pense que c'est pour ne pas payer dix paras qu'il fait le malheur du seigneur Ahmet, le votre ... et, par consequent, le mien. Je voudrais, oui!... je voudrais que la mer Noire debordat jusqu'aux dernieres limites du monde, pour voir s'il s'obstinerait encore a en faire le tour!

—Il le ferait! repondit Amasia d'un ton de conviction profonde. Mais parlons d'Ahmet, Nedjeb, et ne parlons que de lui!"

En ce moment, Yarhud venait de quitter son canot, et, sans etre vu, il s'avancait vers les deux jeunes filles. Au bruit de ses pas, toutes deux se retournerent. Leur surprise, melee d'un peu de crainte, fut grande en l'apercevant pres d'elles.

Nedjeb s'etait relevee la premiere.

—Vous, capitaine? dit-elle. Que venez-vous faire ici? Que voulez-vous donc?...

—Je ne veux rien, repondit Yarhud, en feignant quelque etonnement de se voir accueilli de la sorte, je ne veux rien, si ce n'est me mettre a votre disposition pour....

—Pour?... repeta Nedjeb.

—Pour vous conduire a bord de la tartane, repondit le capitaine. N'avez-vous pas decide de venir visiter sa cargaison et de faire un choix de ce qui pourrait vous convenir?

—C'est vrai, chere maitresse, s'ecria Nedjeb. Nous avons promis au capitaine....

—Nous avons promis, quand Ahmet etait encore la, repondit la jeune fille, mais Ahmet est parti, et il n'y a plus lieu de nous rendre a bord de la *Guidare!*"

Keraban Le Tetu, Vol. I

Les sourcils du capitaine se froncerent un instant; puis, du ton le plus calme:

“La *Guidare*, dit-il, ne peut faire un long sejour dans la baie d'Odessa, et il est possible que j'appareille demain ou apres–demain au plus tard. Si donc la fiancee du seigneur Ahmet veut faire acquisition de quelques–unes de ces etoffes dont les echantillons ont paru lui plaire, il faudrait profiter de cette occasion. Mon canot est la, et, en quelques instants, nous pourrons etre a bord.

—Nous vous remercions, capitaine, repondit froidement Amasia, mais j'aurais peu de gout a m'occuper de pareilles fantaisies en l'absence du seigneur Ahmet! Il devait nous accompagner dans cette visite a la *Guidare*, il devait nous aider de ses conseils... Il n'est plus la, et, sans lui, je ne peux et ne veux rien faire!

—Je le regrette, repondit Yarhud, d'autant plus que le seigneur Ahmet, je n'en doute pas, serait agreablement surpris, a son retour, si vous aviez fait ces acquisitions! C'est une occasion qui ne se retrouvera plus, et que vous regretterez!

—Cela est possible, capitaine, repondit Nedjeb, mais, en ce moment, vous ferez mieux, je pense, de ne point insister a ce sujet!

—Soit, reprit Yarhud, en s'inclinant. Toutefois, laissez–moi esperer que si, dans quelques semaines, les hasards de ma navigation ramenaient la *Guidare* a Odessa, vous voudriez bien ne point oublier que vous aviez promis de lui rendre visite.

—Nous ne l'oublierons pas, capitaine,” repondit Amasia, en faisant comprendre au Maltais qu'il pouvait se retirer.

Yarhud salua donc les deux jeunes filles; il fit quelques pas vers la terrasse; puis, s'arretant, comme si quelque idee lui fut venue soudain, il revint vers Amasia, au moment ou la jeune fille allait quitter la galerie.

“Un mot encore, dit-il, ou plutot une proposition, qui ne peut qu'etre agreable a la fiancee du seigneur Ahmet.

—De quoi s'agit–il? demanda Amasia, un peu impatientee de cette obstination du capitaine maltais a lui imposer sa presence et cette conversation dans la villa.

—Le hasard m'a fait assister a toute cette scene, qui a precede le depart du seigneur Ahmet.

—Le hasard? repondit Amasia, devenue mefiante, comme par un pressentiment.

—Le hasard seul! repondit Yarhud. J'etais la, dans mon canot, qui etait reste a votre disposition....

—Quelle proposition avez–vous a nous faire, capitaine? demanda la jeune fille.

—Une proposition tres naturelle, repondit Yarhud. J'ai vu combien la fille du banquier Selim avait ete affectee de ce brusque depart, et, s'il lui plaisait de revoir encore une fois le seigneur Ahmet?...

—Revoir encore une fois!... Que voulez–vous dire? repondit Amasia, dont le coeur battit a cette pensee.

—Je veux dire, reprit Yarhud, que, dans une heure, l'equipage du seigneur Keraban passera necessairement a la pointe de ce petit cap que vous apercevez la–bas!”

Amasia s'etait avancee et regardait, la legere courbure de la cote a l'endroit indique par le capitaine.

“La?... la?... fit-elle.

—Oui.

—Chere maitresse, s'ecria Nedjeb, si nous pouvions nous rendre a cette pointe?

—Rien n'est plus facile, repondit Yarhud. En une demi-heure, avec le vent portant, la *Guidare* peut avoir atteint ce cap, et, si vous voulez vous embarquer, nous appareillerons immediatement.

—Oui!... oui!...” s'ecria Nedjeb, qui ne voyait, dans cette promenade en mer, qu'une occasion pour Amasia de revoir encore une fois son fiance.

Mais Amasia avait reflechi. Devant cette hesitation, le capitaine n'avait pu retenir un mouvement, qui ne lui avait point echappe. Il lui sembla alors que la physionomie de Yarhud ne prevenait guere en sa faveur. Elle redevint defiante.

Quittant la balustrade, sur laquelle elle s'etait accoudee pour mieux apercevoir la prolongation du littoral, Amasia rentra dans la galerie avec Nedjeb, dont elle avait saisi la main.

“J'attends vos ordres? dit le capitaine.

—Non, capitaine, repondit Amasia. En revoyant mon fiance dans ces conditions, je crois que je lui ferais moins de plaisir que de peine!”

Yarhud, comprenant que rien ne ferait revenir la jeune fille sur son refus, se retira froidement.

Un instant apres, l'embarcation debordait, emmenant le capitaine maltais et ses hommes; puis, elle accostait la tartane, et restait elongee sur son flanc de babord, tourne au large.

Les deux jeunes filles demurerent seules dans la galerie, pendant une heure encore. Amasia revint s'accouder sur la balustrade. Elle regardait obstinement ce point du littoral, indique par Yarhud, que devait franchir la chaise du seigneur Keraban.

Nedjeb observait, comme elle, ce retour de la cote, qui se developpait a pres d'une lieue dans l'est.

Au bout d'une heure, en effet, la jeune Zingare de s'ecrier:

“Ah! chere maitresse, voyez! voyez! N'apercevez-vous pas une voiture qui suit la route, la-bas, au sommet de la falaise?

—Oui! oui! repondit Amasia! Ce sont eux! C'est lui, lui!

—Il ne peut vous voir!...

—Qu'importe! Je sens qu'il me regarde!

—N'en doutez pas, chere maitresse! repondit Nedjeb. Ses yeux auront bien su decouvrir la villa au milieu des arbres, au fond de la baie, et peut-etre nous.

—Au revoir, mon Ahmet! au revoir!” dit une derniere fois la jeune fille, comme si cet adieu eut pu parvenir jusqu'a son fiance.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Amasia et Nedjeb, lorsque la chaise de poste eut disparu au tournant de la route, sur l'extreme pente de la falaise, quitterent la galerie et regagnerent l'interieur de l'habitation.

Du pont de la tartane, Yarhud les vit se retirer, et il donna l'ordre aux hommes de quart de guetter leur retour, si elles revenaient, lorsque la nuit commencerait a tomber. Alors, il agirait par la force, puisque la ruse n'avait pu lui reussir.

Sans doute, depuis le depart d'Ahmet, avec cette heureuse circonstance que le mariage ne se ferait pas avant six semaines, l'enlevement de la jeune fille ne demandait plus a etre accompli aussi hativement. Mais il fallait compter avec les impatiences du seigneur Saffar, dont la rentree a Trebizonde etait peut-etre prochaine. Or, etant donnees les incertitudes d'une navigation sur la mer Noire, un batiment a voile peut eprouver des retards de quinze a vingt jours. Il importait donc de partir le plus tot possible, si Yarhud voulait arriver a l'epoque fixee dans son entretien avec l'intendant Scarpante. Sans doute, Yarhud etait un coquin, mais c'etait un coquin qui tenait a faire honneur a ses engagements. De la, son projet d'operer sans perdre un seul instant.

Les circonstances ne devaient que trop le servir. En effet, vers le soir, avant meme que son pere fut revenu de la maison de banque, Amasia rentra dans la galerie. Elle etait seule, cette fois. Sans attendre que la nuit fut complete, la jeune fille voulait revoir encore une fois ce lointain panorama de falaises qui fermait l'horizon dans le nord. C'etait par la que s'en allait tout son coeur. Elle reprit donc cette place, a laquelle elle reviendrait souvent, sans doute, elle s'accouda sur la balustrade, et demeura pensive, ayant dans les yeux un de ces regards qui vont au dela du possible, et qu'aucune distance ne peut arreter.

Mais aussi, perdue dans ses reflexions, Amasia n'apercut pas une embarcation qui se detachait de la *Guidare*, deja a peine visible dans l'ombre. Elle ne la vit pas s'approcher sans bruit, longer en les contournant les degres de la terrasse, et s'arreter aux premieres marches que baignaient les eaux de la baie.

Cependant, Yarhud, suivi de trois matelots, s'etait glisse en rampant sur les gradins.

La jeune fille, absorbee dans sa reveuse pensee, ne l'avait pas apercu.

Soudain, Yarhud, bondissant sur elle, la saisit avec tant de force et d'a-propos qu'elle fut dans l'impossibilite de lui resister.

“A moi! a moi!” put cependant crier la malheureuse enfant.

Ses cris furent aussitot etouffes; mais ils avaient ete entendus de Nedjeb, qui venait chercher sa maitresse.

A peine la jeune Zingare eut-elle franchi la porte de la galerie, que deux des matelots, se jetant sur elle, comprimaient aussitot ses mouvements et ses cris.

“A bord!” dit Yarhud.

Les deux jeunes filles, irresistiblement emportees, furent deposees dans l'embarcation, qui deborda pour rallier la tartane.

La *Guidare*, son ancre a pic, ses voiles hautes, n'avait plus qu'a deraper pour appareiller.

C'est ce qui fut fait, des qu'Amasia et Nedjeb eurent ete enfermees a bord, dans une cabine de l'arriere, ne pouvant plus rien voir, ne pouvant plus se faire entendre.

Cependant, la tartane, ayant pris le vent, s'inclinait sous ses grandes antennes, de maniere a sortir de la petite anse qui bordait les murs de la villa. Mais, si rapidement qu'eut ete fait ce coup de force, il avait eveille l'attention de quelques serviteurs, occupes dans les jardins.

L'un d'eux avait entendu le cri pousse par Amasia: il donna aussitot l'alarme.

A ce moment, le banquier Selim rentrait a son habitation. Il fut mis au courant de ce qui venait de se passer. Dans une angoisse dont il ne pouvait sa rendre compte, il chercha sa fille ... Sa fille avait disparu.

Mais, en voyant la tartane evoluer pour doubler l'extremite sud de la petite anse, Selim comprit tout. Il courut, a travers les jardins, vers une pointe que devait raser d'assez pres la *Guidare*, afin d'eviter les dernieres roches du littoral.

“Miserables! criait-il. On enleve ma fille! ma fille! Amasia! Arretez-les!... arretez!...”

Un coup de feu, parti du pont de la *Guidare*, fut l'unique reponse a son appel.

Selim tomba frappe d'une balle a l'epaule. Un instant apres, la tartane, toutes voiles dessus, enlevee par la fraiche brise du soir, avait disparu au large de l'habitation.

XII. DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT-ETRE LE LECTEUR.

La chaise de poste, attilee de chevaux frais, avait quitte Odessa vers une heure de l'apres-midi. Le seigneur Keraban occupait le coin de gauche du coupe, Van Mitten, le coin de droite, Ahmet, la place du milieu. Bruno et Nizib etaient remontes dans le cabriolet, ou le temps se passait pour eux moins a causer qu'a dormir.

Un soleil assez vif egayait la campagne, et les eaux de la mer se detachaient en bleu sombre sur les falaises grisatres du littoral.

Dans le coupe, on commença par etre tout aussi silencieux que dans le cabriolet, a cela pres que, si l'on sommeillait en haut, on reflechissait en bas.

Le seigneur Keraban s'enfonçait avec delices dans ses reves d'entetement, et ne songeait qu'au “bon tour” qu'il pretendait jouer aux autorites ottomanes.

Van Mitten pensait a ce voyage imprevu, et ne cessait de se demander pourquoi lui, citoyen des provinces bataves, il etait lance sur les routes littorales de la mer Noire, lorsqu'il pouvait tranquillement rester dans le faubourg de Pera, a Constantinople.

Ahmet, lui, avait franchement pris son parti de ce depart. Mais il etait bien decide a ne point epargner la bourse de son oncle, dans tous les cas ou un retard devrait etre evite ou un obstacle franchi a prix d'argent. On irait par le plus court, mais aussi par le plus vite.

Le jeune homme ruminait tout cela dans sa tete, quand, au tournant du petit cap, il aperçut au fond de la baie la villa du banquier Selim. Ses yeux se fixerent sur ce point,—sans doute au moment ou les yeux d'Amasia se portaient vers lui,—et il est probable que leurs regards se croiserent sans avoir pu s'atteindre.

Puis, s'adressant a son oncle, Ahmet, resolu a toucher une question des plus delicates, lui demanda s'il avait arrete minutieusement tous les details de l'itineraire.

Keraban Le Tetu, Vol. I

“Oui, mon neveu, repondit Keraban. Nous suivrons, sans jamais l'abandonner, la route qui contourne le littoral.

—Et nous nous dirigeons, en ce moment?...

—Sur Koblewo, a une douzaine de lieues d'Odessa, et je compte bien y arriver ce soir.

—Et une fois a Koblewo? demanda Ahmet....

—Nous voyagerons toute la nuit, mon neveu, afin d'arriver a Nikolaief demain, vers midi, apres avoir franchi les dix–huit lieues qui separent cette ville de la bourgade.

—Tres bien, oncle Keraban, il s'agit d'aller vite, en effet!... Mais, arrive a Nikolaief, ne songerez–vous pas a atteindre, en quelques jours seulement, les districts du Caucase?

—Et comment?

—En usant des chemins de fer de la Russie meridionale, qui, par Alexandroff et Rostow, nous permettront d'accomplir ainsi un bon tiers de notre voyage.

—Les chemins de fer?” s'ecria Keraban.

En ce moment, Van Mitten poussa legerement le coude de son jeune compagnon:

“Inutile! lui dit–il a mi–voix.... Discussion inutile!... Horreur des chemins de fer!”

Ahmet n'etait pas sans savoir quelles etaient les idees de son oncle sur ces moyens de locomotion trop modernes pour un fidele du vieux parti turc; mais enfin, en ces conjonctures, il lui semblait que le seigneur Keraban pourrait bien, pour une fois, se departir de ses deplorables preventions.

Ceder, meme un instant, sur un point quelconque!... Keraban n'eut plus ete Keraban.

“Tu parles de chemin de fer, je crois?... dit–il.

—Sans doute, mon oncle.

—Tu veux que moi, Keraban, je consente a faire ce que je n'ai jamais fait encore?

—Il me semble que....

—Tu veux que moi, Keraban, je me fasse stupidement trainer par une machine a vapeur?

—Quand vous aurez essaye....

—Ahmet, il est evident que tu ne reflechis pas a ce que tu as l'audace de me proposer!

—Mais, mon oncle!...

—Je dis que tu ne reflechis pas, puisque tu te permets de formuler cette proposition!

—Je vous assure, mon oncle, que dans ces wagons....

XII. DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT–ÊTRE

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Wagons?... dit Keraban, en repetant ce mot d'importation etrangere avec un intonation difficile a rendre.

—Oui ... ces wagons, qui glissent sur des rails....

—Rails?... fit Keraban. Quels sont ces horribles mots, et quelle langue parlons-nous, s'il te plait?

—Mais la langue des voyageurs modernes!

—Dis donc, mon neveu, repondit l'entete personnage, en s'animant, est-ce que j'ai l'air d'un voyageur moderne, qui consente jamais a monter en wagon et a se faire tirer par une mecanique? Est-ce que j'ai besoin de glisser sur des rails, quand je puis rouler sur une route?

—Lorsqu'on est presse, mon oncle....

—Ahmet, regarde-moi bien en face et retiens ceci: il n'y aurait plus de voitures, que j'irais en charrette; plus de charrettes, que j'irais a cheval; plus de cheval, que j'irais a ane; plus d'ane, que j'irais a pied; plus de pieds, que j'irais a genoux; plus de genoux, que j'irais....

—Ami Keraban, arretez-vous, de grace! s'ecria Van Mitten.

—...Que j'irais sur le ventre! repliqua le seigneur Keraban. Oui!... sur le ventre!"

Et saisissant le bras d'Ahmet:

“Est-ce que tu as jamais entendu dire que Mahomet ait pris le chemin de fer pour aller a la Mecque?”

A ce dernier argument, il n'y avait evidemment rien a repondre. Aussi, Ahmet, qui aurait pu repliquer que, s'il y avait eu des chemins de fer de son temps, Mahomet les eut pris, sans doute, se tut-il, pendant que le seigneur Keraban continuait a grommeler dans son coin, en denaturant a plaisir tous les mots de l'argot railwayen.

Cependant, si la chaise ne pouvait pretendre a lutter de rapidite avec un express, elle marchait bien. Son attelage, sur une route assez bonne, l'enlevait au petit galop, et il n'y avait pas a se plaindre. Les chevaux ne manquaient point aux relais. Ahmet, qui s'etait charge du reglement de toutes les depenses,—son oncle y avait volontiers consenti,—payait des surtaxes et soldait les bakhchichs ou pourboires des postillons avec une generosite imperiale. Les billets s'envolaient de sa poche. On eut dit d'un cavalier semant des roubles sur les chemins d'un “rallie-paper”!

Tant et si bien que, le jour meme, la chaise, en longeant le littoral, passa par les bourgades de Schumirka, d'Alexandrowka, et, le soir, arriva a la bourgade de Koblewo.

De la, pendant la nuit, remontant dans l'interieur de la province, de maniere a franchir le Bug, a la hauteur de Nikolaief, a travers le gouvernement de Kherson, les voyageurs atteignirent facilement cette ville, vers le midi du 28 aout.

Trois heures de halte retinrent la chaise devant un hotel passable, qui fournit un dejeuner de meme qualite, dont Bruno prit sa bonne part. Ahmet profita de ce repit pour ecrire au banquier Selim que le voyage se faisait dans des conditions acceptables, en ajoutant de bien douces choses pour Amasia. Le seigneur Keraban, lui, ne crut pas pouvoir mieux passer ces heures d'attente qu'en prolongeant le dessert entre les suaves absorptions du moka et les odorantes aspirations de son narghile.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Quant a Van Mitten, d'accord avec Bruno sur ce point qu'il valait autant que ce singulier voyage servit a leur instruction, il alla visiter cette ville de Nikolaief, dont la prosperite s'accroit visiblement aux depens de sa rivale Kherson et menace meme de substituer son nom au sien dans l'appellation geographique du gouvernement.

Ahmet fut le premier a donner le signal du depart. Le Hollandais n'eut garde de le faire attendre.

Le seigneur Keraban lanca la derniere bouffee de son narghile, au moment ou le postillon se mettait en selle, et la chaise prit la route qui descend vers Kherson.

Il y avait dix-sept lieues a faire a travers un pays peu fertile. Ca et la, des muriers, des peupliers, des saules. Aux approches du Dnieper, dont le cours de pres de quatre cents lieues se termine a Kherson, s'etendent de longues plaines de roseaux, qui semblaient tachees de bleuets; mais ces bleuets s'envolaient a tire d'ailes au bruit de la chaise: c'etaient des geais azures, et leurs piaulements causaient plus de deplaisir aux oreilles que leurs chatoyantes couleurs ne causaient de plaisir aux yeux.

Le 29 aout, des l'aube, le seigneur Keraban et ses compagnons, apres une nuit sans incidents, arrivaient a Kherson, chef-lieu du gouvernement, dont la fondation est due a Potemkin. Les voyageurs ne purent que se feliciter de cette creation de l'imperieux favori de Catherine II. La, en effet, se trouvaient un bon hotel, dans lequel ils firent halte pendant quelques heures, et des magasins suffisamment approvisionnes pour refaire les reserves comestibles de la chaise,—tache dont Bruno, infiniment plus debrouillard que Nizib, s'acquitta a merveille.

Quelques heures plus tard, ils relayaient a l'importante bourgade d'Aleschki et se dirigeaient en redescendant vers l'isthme de Perekop, qui rattache la Crimée au littoral de la Russie meridionale.

Ahmet n'avait point neglige d'adresser a Odessa une lettre datee de la bourgade d'Aleschki. Quand ils eurent repris place dans la chaise, lorsque l'attelage fut lance a fond de train sur la route de Perekop, le seigneur Keraban demanda a son neveu s'il avait eu l'attention d'envoyer ses meilleurs "allahs", en meme temps que les siens, a son ami Selim.

—Oui, sans doute, je ne l'ai point oublie, mon oncle, repondit Ahmet, et j'ai meme ajoute que nous faisons toute diligence pour atteindre Scutari le plus tot possible.

—Tu as bien fait, mon neveu, et il ne faudra pas negliger de donner de nos nouvelles, toutes les fois que nous aurons un bureau de poste a notre disposition.

—Malheureusement, comme nous ne savons jamais d'avance ou nous nous arreterons, fit observer Ahmet, nos lettres resteront toujours sans reponse!

—En effet, ajouta Van Mitten.

—Mais, a ce propos, dit Keraban, en s'adressant a son ami de Rotterdam, il me semble que vous n'etes pas tres empresse de correspondre avec madame Van Mitten? Que pensera cette excellente femme de votre negligence a son egard?

—Madame Van Mitten?... repondit le Hollandais.

—Oui!

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Madame Van Mitten est, a coup sur, une fort honnête dame! Comme femme, je n'ai jamais eu un seul reproche à lui adresser, mais, comme compagne de ma vie... Au fait, ami Keraban, pourquoi parlons-nous de madame Van Mitten?

—Eh! parce que, autant qu'il m'en souvient, c'était une très aimable personne!

—Ah?... fit Van Mitten, comme si on lui eut appris une chose toute nouvelle pour lui.

—Ne t'en ai-je pas parlé dans les meilleurs termes, neveu Ahmet, lorsque je suis revenu de Rotterdam?

—En effet, mon oncle.

—Et pendant mon voyage, n'ai-je pas été particulièrement charmé de l'accueil qu'elle me fit?

—Ah?... répéta Van Mitten.

—Cependant, reprit Keraban, elle avait bien parfois, j'en conviens, quelques idées singulières, des caprices ... des vapeurs!... Mais cela est inhérent au caractère des femmes, et, si l'on ne peut leur passer cela, mieux vaut n'en jamais prendre! C'est précisément ce que j'ai fait.

—Et vous avez fait sagement, répondit Van Mitten.

—Elle aime toujours passionnément les tulipes, en vraie Hollandaise qu'elle est? demanda Keraban.

—Passionnément.

—Voyons, Van Mitten, parlons avec franchise! Je vous trouve froid pour votre femme!

—Froid serait une expression encore trop chaude pour ce que j'éprouve à son égard!

—Vous dites?... s'écria Keraban.

—Je dis, répondit le Hollandais, que je ne vous aurais peut-être jamais parlé de madame Van Mitten; mais, puisque vous m'en parlez, et puisque l'occasion s'en présente, je vais vous faire un aveu.

—Un aveu?

—Oui, ami Keraban! Madame Van Mitten et moi, nous sommes présentement séparés!

—Séparés, s'écria Keraban ... d'un commun accord?...

—D'un commun accord!

—Et pour toujours?...

—Pour toujours!

—Citez-moi donc cela, à moins que l'émotion....

—L'émotion? répondit le Hollandais. Et pourquoi voulez-vous que je ressente de l'émotion?

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Alors, parlez, parlez, Van Mitten! reprit Keraban. En ma qualite de Turc, j'aime les histoires, et en ma qualite de celibataire, j'adore surtout les histoires de menage!

—Eh bien, ami Keraban, reprit le Hollandais, du ton dont il eut conte les aventures d'un autre, depuis quelques annees, la vie etait devenue intolerable entre madame Van Mitten et moi. Discussions incessantes sur toutes choses, sur l'heure de se lever, sur l'heure de se coucher, sur l'heure des repas, sur ce qu'on mangerait, sur ce qu'on ne mangerait pas, sur ce qu'on boirait, sur ce qu'on ne boirait pas, sur le temps qu'il faisait, sur le temps qu'il allait faire, sur le temps qu'il avait fait, sur les meubles que l'on placerait ici ou que l'on placerait la, sur le feu qu'il fallait allumer dans une chambre plutot que dans l'autre, sur la fenetre qu'il convenait d'ouvrir, sur la porte qu'il convenait de fermer, sur les plantes que l'on planterait dans le jardin, sur celles qu'on arracherait, enfin....

—Enfin, ca allait bien! dit Keraban.

—Comme vous voyez, mais ca allait surtout en empirant, parce qu'au fond, je suis d'un caractere doux, d'un temperament docile, et que je cedais sur tout pour n'avoir de querelle sur rien!

—C'etait peut-etre le plus sage! dit Ahmet.

—C'etait, au contraire, le moins sage! repondit Keraban, pret a soutenir une discussion sur ce sujet.

—Je n'en sais rien, reprit Van Mitten; mais, quoi qu'il en soit, dans notre derniere dispute, j'ai voulu resister.... J'ai resiste, oui, comme un veritable Keraban!

—Par Allah! cela n'est pas possible! s'ecria l'oncle d'Ahmet, qui se connaissait bien.

—Plus qu'un Keraban, ajouta Van Mitten!

—Mahomet me protege! repondit Keraban. Mais pretendre que vous etes plus entete que moi!...

—C'est evidemment improbable! repondit Ahmet, avec un accent de conviction qui alla jusqu'au coeur de son oncle.

—Vous allez voir, reprit tranquillement Van Mitten, et....

—Nous ne verrons rien! s'ecria Keraban.

—Veuillez m'entendre jusqu'au bout. C'etait a propos de tulipes, cette discussion qui s'eleva entre madame Van Mitten et moi, de ces belles tulipes d'amateurs, de ces *Genners*, qui montent droit sur leur tige, et dont il y a plus de cent varietes. Je n'en avais pas qui me coutassent moins de mille florins l'oignon!

—Huit mille piastres, dit Keraban, habitue a tout chiffrer en monnaie turque.

—Oui, huit mille piastres environ! repondit le Hollandais. Or, ne voila-t-il pas que madame Van Mitten s'avise, un jour, de faire arracher une *Valentia* pour la remplacer par un *Oeil de Soleil*! Cela passait les bornes! Je m'y oppose.... Elle s'entete!... Je veux la saisir.... Elle m'echappe!... Elle se precipite sur la *Valentia*... Elle l'arrache...

—Cout: huit mille piastres! dit Keraban.

—Alors, reprit Van Mitten, je me jette a mon tour sur son *Oeil de Soleil*, que j'ecrase!

XII. DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT-ÊTRE

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Cout: seize mille piastres! dit Keraban.

—Elle tombe sur une seconde *Valentia*.... dit Van Mitten.

—Cout: vingt–quatre mille piastres! repondit Keraban, comme s'il eut passe les ecritures de son livre de caisse.

—Je lui reponds par un second *Oeil de Soleil*!...

—Cout: trente–deux mille piastres.

—Et alors la bataille s'engage, reprit Van Mitten. Madame Van Mitten ne se possedait plus. Je recois deux magnifiques “caieux” du plus grand prix par la tete....

—Cout: quarante–huit mille piastres!

—Elle en recoit trois autres en pleine poitrine!...

—Cout: soixante–douze mille piastres!

—C'etait une veritable pluie d'oignons de tulipes, comme on n'en a peut–etre jamais vu! Cela a dure une demi–heure! Tout le jardin y a passe, puis la serre apres le jardin!... Il ne restait plus rien de ma collection!

—Et, finalement, ca vous a coute?... demanda Keraban.

—Plus cher que si nous ne nous etions jetes que des injures a la tete, comme les economes heros d'Homere, soit environ vingt–cinq mille florins.

—Deux cent mille piastres [note: Environ 50,000 francs.]! dit Keraban.

—Mais je m'etais montre!

—Ca valait bien cela!

—Et la–dessus, reprit Van Mitten, je suis parti, apres avoir donne des ordres pour realiser ma part de fortune et la verser a la banque de Constantinople. Puis, j'ai fui Rotterdam avec mon fidele Bruno, bien decide a ne rentrer dans ma maison que lorsque madame Van Mitten l'aura quittee ... pour un monde meilleur....

—Ou il ne pousse pas de tulipes! dit Ahmet.

—Eh bien, ami Keraban, reprit Van Mitten, avez–vous eu beaucoup d'entetements qui vous aient coute deux cent mille piastres?

—Moi? repondit Keraban, legerement pique par cette observation de son ami.

—Mais certainement, dit Ahmet, mon oncle en a eu, et, pour ma part, j'en connais au moins un!

—Et lequel, s'il vous plait? demanda le Hollandais.

—Mais cet entetement qui le pousse, pour ne pas payer dix paras, a faire le tour de la mer Noire! Ca lui coutera plus cher que votre averse de tulipes!

XII. DANS LEQUEL VAN MITTEN RACONTE UNE HISTOIRE DE TULIPES, QUI INTERESSERA PEUT–E

—Ca coutera ce que ca coutera! riposta le seigneur Keraban, d'un ton sec. Mais je trouve que l'ami Van Mitten n'a pas paye sa liberte d'un trop haut prix! Voila ce que c'est de n'avoir affaire qu'a une seule femme! Mahomet connaissait bien ce sexe enchanteur, quand il permettait a ses adeptes d'en prendre autant qu'ils le pouvaient!

—Certes! repondit Van Mitten. Je pense que dix femmes sont moins difficiles a gouverner qu'une seule!

—Et ce qui est moins difficile encore, ajouta Keraban en maniere de moralite, c'est pas de femme du tout!”

Sur cette observation, la conversation fut close.

La chaise arrivait alors a une maison de poste. On relaya, on courut toute la nuit. Le lendemain, a midi, les voyageurs, assez fatigues, mais sur les instances d'Ahmet, decides a ne pas perdre une heure, apres avoir passe par Bolschoi–Kopani et Kalantschak, arrivaient a la bourgade de Perekop, au fond du golfe de ce nom, a l'amorce meme de l'isthme qui rattache la Crimée a la Russie meridionale.

XIII. DANS LEQUEL ON TRAVERSE OBLIQUEMENT L'ANCIENNE TAURIDE, ET AVEC QUEL ATTELAGE ON EN SORT.

La Crimée! cette Chersonese taurique des anciens, un quadrilatere, ou plutot un losange irregulier, qui semble avoir ete enleve au plus enchanteur des rivages de l'Italie, une presqu'île dont M. Ferdinand de Lesseps ferait une île en deux coups de canif, un coin de terre qui fut l'objectif de tous les peuples jaloux de se disputer l'empire d'Orient, un ancien royaume du Bosphore, que soumirent successivement les Heracleens, six cents ans avant l'ere chretienne, puis, Mithridate, les Alains, les Goths, les Huns, les Hongrois, les Tartares, les Genoïs, une province enfin dont Mahomet II fit une riche dependance de son empire, et que Catherine II rattacha definitivement a la Russie en 1791!

Comment cette contree, benie des dieux et disputee des mortels, eut-elle pu echapper a l'enlacement des legendes mythologiques? N'a-t-on pas voulu retrouver dans les marecages du Sivach des traces des gigantesques travaux de ce problematique peuple des Atlantes? Les poetes de l'antiquite n'ont-ils pas place une entree des Enfers pres du cap Kerberian, dont les trois moles formaient le Cerbere aux trois tetes? Iphigenie, la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, devenue pretresse de Diane, en Tauride, ne fut-elle pas sur le point d'immoler a la chaste deesse son frere Oreste, jete par les vents aux rivages du cap Parthenium?

Et maintenant, la Crimée, dans sa partie meridionale, qui vaut plus a elle seule que toutes les arides îles de l'archipel, avec ce Tchadir–Dagh, qui montre a quinze cents metres d'altitude sa table ou l'on pourrait dresser un festin pour tous les dieux de l'Olympe, ses amphitheatres de forets, dont le manteau de verdure s'etend jusqu'a la mer, ses bouquets de marronniers sauvages, de cypres, d'oliviers, d'arbres de Judée, d'amandiers, de cythises, ses cascades chantees par Pouschkine, n'est-elle point le plus beau joyau de cette couronne de provinces, qui s'etendent de la mer Noire a la mer Arctique? N'est-ce pas sous ce climat vivifiant et tempere, que les Russes du nord, aussi bien que les Russes du sud, viennent chercher, les uns un refuge contre les apretes de l'hiver hyperboreen, les autres un abri contre les dessechantes brises de l'ete? N'est-ce pas la, autour de ce cap Aia, ce front de belier, qui fait tete aux flots du Pont–Euxin, a l'extreme pointe sud de la Tauride, que se sont fondees ces colonies de chateaux, de villas, de cottages, Yalta, Aloupka, qui appartient au prince Woronsow, manoir feodal a l'exterieur, reve d'une imagination orientale a l'interieur, Kisil–Tasch, au comte Poniatowski, Ardeck, au prince Andre Galitzine, Marsanda, Orcanda, Eriklik, proprietes imperiales, Livadia, palais admirable, avec ses sources vives, ses torrents capricieux, ses jardins d'hiver, retraite favorite de l'imperatrice de toutes les Russies?

Il semble, en outre, que l'esprit le plus curieux, le plus sentimental, le plus artiste, le plus romantique,

Keraban Le Tetu, Vol. I

trouverait a satisfaire ses aspirations dans ce coin de terre,—un vrai microcosme, dans lequel l'Europe et l'Asie se donnent rendez-vous. La, sont reunis des villages tartares, des bourgades grecques, des villes orientales avec mosquées et minarets, muezzins et derviches, des monasteres du rite russe, des serais de khans, des thebaïdes ou sont venues s'ensevelir quelques romanesques aventures, des lieux saints vers les quels rayonnent les pelerinages, une montagne juive qui appartient a la tribu des Karaites, et une vallee de Josaphat, creusee comme une succursale de la celebre vallee du Cedron, ou des milliards de justiciables doivent se reunir au son des trompettes du jugement dernier.

Que de merveilles aurait eu a visiter Van Mitten! Que d'impressions a noter en ce pays ou l'entraînait son etrange destinee! Mais son ami Keraban ne voyageait pas pour voir, et Ahmet, qui, d'ailleurs, connaissait toutes ces splendeurs de la Crimée, ne lui eut pas accorde une heure pour en prendre un aperçu sommaire.

“Peut-etre, apres tout, peut-etre, se disait Van Mitten, me sera-t-il possible, en passant, de saisir une legere impression de cette antique Chersonese, si justement vantee?”

Il ne devait point en etre ainsi. La chaise allait se lancer par le plus court, suivant une ligne oblique du nord au sud-ouest, sans atteindre ni le centre ni la cote meridionale de l'ancienne Tauride.

En effet, l'itineraire tel qu'il suit avait ete arrete en un conseil, ou le Hollandais n'avait pas eu meme voix consultative. Si, en traversant la Crimée, on economisait le tour de la mer d'Azof,—qui eut allonge de cent cinquante lieues, au moins, ce voyage circulaire,—on gagnait encore une partie du parcours, en coupant droit de Perekop sur la presqu'île de Kertsch. Puis, de l'autre cote du detroit d'Ienikale, la presqu'île de Taman offrait un passage regulier jusqu'au littoral caucasien.

La chaise roula donc sur l'etroit isthme, auquel la Crimée pend comme une magnifique orange a la branche d'un oranger. D'un cote, c'etait la baie de Perekop, de l'autre les marais de Sivach, plus connus sous le nom de mer Putride, vaste etang de deux milliards de metres carres, alimente par les eaux de la Tauride et par les eaux de la mer d'Azof, auxquelles la coupure de Ghenitche sert de canal.

En passant, les voyageurs purent observer ce Sivach, qui n'a guere qu'un metre de profondeur en moyenne, et dont le degre de salure est presque au point de saturation, en de certains endroits. Or, comme c'est dans ces conditions que le sel cristallise commence a se deposer naturellement, on pourrait faire de cette mer Putride l'une des plus productives salines du globe.

Mais il faut le dire, a longer ce Sivach, il n'y a rien de bien agreable pour l'odorat. L'atmosphere s'y melange d'une certaine quantite d'acide sulfhydrique, et les poissons, qui penetrent dans ce lac, y trouvent presque aussitot la mort. Ce serait donc la comme un equivalent du lac Asphaltite de la Palestine.

C'est au milieu de ces marais que se dessine le railway, qui descend d'Alexandroff a Sebastopol. Aussi, le seigneur Keraban put-il entendre avec horreur les sifflets assourdissants que lancaient, dans la nuit, les locomotives hennissantes, en courant sur ces rails auxquels viennent se heurter parfois les lourdes eaux de la mer Putride.

Le lendemain, 31 aout, pendant la journee, le chemin se deroula au milieu d'une campagne verdoyante. C'etaient des bouquets d'oliviers, dont les feuilles, en se retournant sous la brise, semblaient fretiller comme une pluie de vif-argent, des cypres d'un vert qui touchait au noir, des chenes magnifiques, des arbousiers de haute taille. Partout, sur les coteaux, s'etageaient des lignes de ceps, qui produisent, sans trop d'inferiorite, quelques crus des vignobles de France.

Cependant, sous l'instigation d'Ahmet, grace a ces poignees de roubles qu'il prodiguait, les chevaux etaient toujours prêts a s'atteler a la chaise, et les postillons, stimules, coupaient par le plus court. Le soir, on avait

depasse la bourgade de Dorte, et quelques lieues plus loin, on retrouvait les bords de la mer Putride.

En cet endroit, la curieuse lagune n'est separee de la mer d'Azof que par une langue de sable peu elevee, faite d'un bourrelet de coquilles, dont la largeur moyenne peut etre evaluee a un quart de lieue.

Cette langue s'appelle fleche d'Arabat. Elle s'etend depuis le village de ce nom, au sud, jusqu'a Ghenitche, au nord,—en terre ferme,—coupee seulement en cet endroit par une saignee de trois cents pieds, par laquelle entrent les eaux de la mer d'Azof, ainsi qu'il a ete dit plus haut.

Avec le lever du jour, le seigneur Keraban et ses compagnons furent entoures de vapeurs humides, epaisses, malsaines, qui se dissiperent peu a peu sous l'action des rayons solaires.

La campagne etait moins boisee, plus deserte aussi. On y voyait paître en liberte des dromadaires de grande taille,—ce qui faisait de cette contree comme une annexe du desert arabique. Les charrettes qui passaient, construites en bois, sans un seul morceau de fer, assourdissaient l'air en grincant sur leurs essieux frottes de bitume. Tout cet aspect est assez primitif; mais, dans les maisons des villages, dans les fermes isolees, se retrouve encore la generosite de l'hospitalite tartare. Chacun peut y entrer, s'asseoir a la table du maitre, puiser aux plats qui y sont incessamment servis, manger a sa faim, boire a sa soif, et s'en aller avec un simple “merci” pour toute retribution.

Il va sans dire que les voyageurs n'abuserent jamais de la simplicité de ces vieilles coutumes, qui ne tarderont pas a disparaitre. Ils laisserent toujours et partout, sous forme de roubles, des marques suffisantes de leur passage. Le soir, l'attelage, epuise par une longue course, s'arretait a la bourgade d'Arabat, a l'extremite sud de la fleche.

La, sur le sable, s'eleve une forteresse, au pied de laquelle les maisons sont baties pele-mele. Partout des massifs de fenouil, qui sont de veritables receptacles a couleuvres, et des champs de pasteques, dont la recolte est extremement abondante.

Il etait neuf heures du soir, lorsque la chaise fit halte devant une auberge d'assez mince apparence. Mais, il faut en convenir, c'etait encore la meilleure de l'endroit. En ces regions perdues de la Chersonese, il ne convenait pas de se montrer trop difficile.

“Neveu Ahmet, dit le seigneur Keraban, voila plusieurs nuits et plusieurs jours que nous courons sans stationner ailleurs qu'aux relais de poste. Or, je ne serais pas fache de m'etendre quelques heures dans un lit, fut-ce meme dans un lit d'auberge.

—Et moi, j'en serais enchante, ajouta Van Mitten, en se redressant sur les reins.

—Quoi! perdre douze heures! s'ecria Ahmet. Douze heures sur un voyage de six semaines!

—Veux-tu que nous entamions une discussion a ce sujet? demanda Keraban, de ce ton quelque peu agressif qui lui allait si bien.

—Non, mon oncle, non! repondit Ahmet. Du moment que vous avez besoin de repos....

—Oui! j'en ai besoin, Van Mitten aussi, et Bruno, je suppose, et meme Nizib, qui ne demandera pas mieux!

—Seigneur Keraban, repondit Bruno, directement interpelle, je regarde cette idee comme une des meilleures que vous ayez jamais eues, surtout si un bon souper nous prepare a bien dormir!”

Keraban Le Tetu, Vol. I

L'observation de Bruno venait tres a propos. Les provisions de la chaise etaient presque epuisees. Ce qui en restait, dans les coffres, il importait de n'y point toucher, avant d'etre arrive a Kertsch, ville importante de la presqu'ile de ce nom, ou elles pourraient etre abondamment renouvelees.

Malheureusement, si les lits de l'auberge d'Arabat etaient a peu pres convenables, meme pour des voyageurs de cette importance, l'office laissait a desirer. Ils ne sont pas nombreux, les touristes qui, n'importe a quelle epoque de l'annee, s'aventurent vers les extremes confins de la Tauride. Quelques marchands ou negociants sauniers, dont les chevaux ou les charrettes frequentent la route de Kertsch a Perekop, tels sont les principaux chalands de l'auberge d'Arabat, gens peu difficiles, sachant coucher a la dure et manger ce qui se rencontre.

Le seigneur Keraban et ses compagnons durent donc se contenter d'un assez maigre menu, c'est a dire un plat de pilaw, qui est toujours le mets national, mais avec plus de riz que de poulet et plus d'os de carcasse que de blancs d'ailes. En outre, ce volatile etait si vieux, et, par suite, si dur, qu'il faillit resister a Keraban lui-meme; mais les solides molaires de l'entete personnage eurent raison de sa coriacite, et, en cette circonstance, il ne ceda pas plus que d'habitude.

A ce plat reglementaire succeda une veritable terrine de yaourtz ou lait caille, qui arriva fort a propos pour faciliter la deglutition du pilaw; puis, apparurent des galettes assez appetissantes, connues sous le nom de katlamas dans le pays.

Bruno et Nizib furent un peu moins bien, ou un peu plus mal partages, comme on voudra, que leurs maitres. Certes, leurs machoires auraient eu raison du plus recalcitrant des poulets; mais ils n'eurent pas l'occasion de les exercer. Le pilaw fut remplace sur leur table par une sorte de substance noiratre, fumees comme une plaque de cheminee, apres un long sejour au fond de l'atre.

“Qu'est-ce que cela? demanda Bruno.

—Je ne saurais le dire, repliqua Nizib.

—Comment, vous qui etes du pays?...

—Je ne suis pas du pays.

—A peu pres, puisque vous etes turc! repondit Bruno. Eh bien, mon camarade, goutez un peu a cette semelle dessechee, et vous me direz ce qu'il faut en penser!”

Et Nizib, toujours docile, mordit a belles dents dans le morceau de ladite semelle.

“Eh bien?... demanda Bruno.

—Eh bien, ca n'est pas bon, certes! mais ca se laisse manger tout de meme!

—Oui, Nizib, quand on meurt de faim et qu'on n'a pas autre chose a se mettre sous la dent!”

Et Bruno y gouta a son tour, en homme decide, pour ne pas maigrir, a risquer le tout pour le tout.

En somme, cela pouvait passer, en l'aidant de quelques verres d'une sorte de biere alcoolisee,—ce que firent les deux convives.

Mais, soudain, Nizib de s'ecrier:

“Eh! Allah me vienne en aide!

—Qu'est-ce qui vous prend, Nizib?

—Si ce que j'ai mange la etait du porc?...

—Du porc! repliqua Bruno. Ah! c'est juste, Nizib! Un bon musulman comme vous ne peut se nourrir de cet excellent mais immonde animal! Eh bien! il me semble que, si ce mets inconnue est du porc, vous n'avez plus qu'une chose a faire!

—Et laquelle?

—C'est de le digerer tout tranquillement, maintenant qu'il est mange!”

Cela ne laissait pas d'inquieter Nizib, tres observateur des lois du Prophete, et, comme il se sentait la conscience profondement troublee, Bruno dut aller aux informations pres du maitre de l'auberge.

Nizib fut alors rassure et put laisser sa digestion s'accomplir sans aucun remords. Ce n'etait meme pas de la viande, c'etait du poisson, du shebac, une sorte de Saint-Pierre, que l'on fend en deux comme une morue, que l'on seche au soleil, que l'on fume, en le suspendant au-dessus de l'atre, que l'on mange cru ou a peu pres, et dont il se fait une exportation considerable pour tout le littoral du port de Rostow, situe au fond de la pointe nord-est de la mer d'Azof.

Maitres et serviteurs durent donc se contenter de ce maigre souper de l'auberge d'Arabat. Les lits leur parurent plus durs que les coussins de la voiture; mais, enfin, ils n'etaient point soumis aux cahoteuses secousses d'une route, ils ne remuaient pas, et le sommeil qu'ils trouverent dans ces chambres peu confortables, fut suffisant pour les remettre de leurs precedentes fatigues.

Le lendemain, 2 septembre, des le soleil levant, Ahmet etait sur pied, et s'occupait de chercher la maison de poste, pour y prendre des chevaux de relais. L'attelage de la veille, surmene par une etape, longue et dure, n'aurait pu se remettre en route, sans avoir pris au moins vingt-quatre heures de repos.

Ahmet comptait amener la chaise toute atteele a l'auberge, de maniere que son oncle et Van Mitten n'eussent plus qu'a y monter pour suivre le chemin de la presqu'ile de Kertsch.

La maison de poste etait bien la, a l'extremite du village, avec son toit agremente de ces crosses de bois qui ressemblent a des manches de contrebasse; mais, de chevaux frais, il n'y avait point apparence. L'ecurie etait vide et, meme a prix d'or, le maitre n'aurait pu en fournir.

Ahmet, tres desappointe de ce contre-temps, revint donc a l'auberge. Le seigneur Keraban, Van Mitten, Bruno et Nizib, prêts a partir, attendaient que la chaise arrivat. Deja meme, l'un d'eux,—il est inutile de le nommer,—commençait a donner de visibles signes d'impatience.

“Eh bien, Ahmet, s'ecria-t-il, tu reviens seul? Faut-il donc que nous allions chercher la chaise au relais?

—Ce serait malheureusement inutile, mon oncle! repondit Ahmet. Il n'y a plus un seul cheval!

—Pas de chevaux?... dit Keraban.

—Et nous ne pourrons en avoir que demain!

—Que demain?...

—Oui! C'est vingt-quatre heures a perdre!

—Vingt-quatre heures a perdre! s'ecria Keraban, mais j'entends ne pas en perdre dix, pas meme cinq, pas meme une!

—Cependant, fit observer le Hollandais a son ami, qui se montait deja, s'il n'y a pas de chevaux?...

—Il y en aura!" repondit le seigneur Keraban. Et sur un signe, tous le suivirent.

Un quart d'heure plus tard, ils atteignaient le relais et s'arretaient devant la porte.

Le maitre de poste se tenait sur le seuil, dans la nonchalante attitude d'un homme qui sait parfaitement qu'on ne pourra l'obliger a donner ce qu'il n'a pas.

—Vous n'avez plus de chevaux? demanda Keraban, d'un ton peu accommodant deja.

—Je n'ai que ceux qui vous ont amenes hier soir, repondit le maitre de poste, et ils ne peuvent marcher.

—Eh pourquoi, s'il vous plait, n'avez-vous pas de chevaux frais dans vos ecuries?

—Parce qu'ils ont ete pris par un seigneur turc, qui se rend a Kertsch, d'ou il doit gagner Poti, apres avoir traverse le Caucase.

—Un seigneur turc, s'ecria Keraban! Un de ces Ottomans a la mode europeenne, sans doute! Vraiment! ils ne se contentent pas de vous embarrasser dans les rues de Constantinople, il faut encore qu'on les rencontre sur les routes de la Crimée!

—Et quel est-il?

—Je sais qu'il se nomme le seigneur Saffar, voila tout, repondit tranquillement le maitre de poste.

—Eh bien, pourquoi vous etes-vous permis de donner ce qui vous restait de chevaux a ce seigneur Saffar? demanda Keraban, avec l'accent du plus parfait mepris.

—Parce que ce voyageur est arrive au relais, hier matin, douze heures avant vous, et que les chevaux etant disponibles, je n'avais aucune raison pour les lui refuser.

—Il y en avait, au contraire!...

—Il y en avait?... repeta le maitre de poste.

—Sans doute, puisque je devais arriver!"

Que peut-on repondre a des arguments de cette valeur? Van Mitten voulut intervenir: il en fut pour une bourrade de son ami. Quant au maitre de poste, apres avoir regarde le seigneur Keraban d'un air goguenard, il allait rentrer dans sa maison, lorsque celui-ci l'arreta, en disant:

—Peu importe, apres tout! Que vous ayez des chevaux ou non, il faut que nous partions a l'instant!

Keraban Le Tetu, Vol. I

—A l'instant?... repondit le maitre de poste. Je vous repete que je n'ai pas de chevaux.

—Trouvez-en!

—Il n'y en a pas a Arabat.

—Trouvez-en deux, trouvez-en un, repondit Keraban, qui commencait a ne plus se posseder, trouvez-en la moitie d'un ... mais trouvez-en!

—Cependant, s'il n'y en a pas?... crut devoir repeter doucement le conciliant Van Mitten.

—Il faut qu'il y en ait!

—Peut-etre pourriez-vous nous procurer un attelage de mules ou mulets? demanda Ahmet au maitre de poste.

—Soit! des mules ou des mulets! ajouta le seigneur Keraban. Nous nous en contenterons!—Je n'ai jamais vu ni mules ni mulets dans la province! repondit le maitre de poste.

—Eh bien, il en voit un aujourd'hui, murmura Bruno a l'oreille de son maitre, en designant Keraban, et un fameux!

—Des anes alors?... dit Ahmet.

—Pas plus d'anes que de mulets!

—Pas plus d'anes!... s'ecria le seigneur Keraban. Ah ca! vous moquez-vous de moi, monsieur le maitre de poste! Comment, pas d'anes dans le pays! Pas de quoi faire un attelage, quel qu'il soit? Pas de quoi relayer une voiture?"

Et l'obstine personnage, en parlant ainsi, jetait des regards courrouces, a droite et a gauche, sur une douzaine d'indigenes, qui s'etaient assemblees a la porte du relais.

“Il serait capable de les faire atteler a sa chaise! dit Bruno.

Oui!... eux ou nous!” repondit Nizib, en homme qui connaissait bien son maitre.

Cependant, puisqu'il n'y avait ni chevaux, ni mulets, ni anes, il devenait evident qu'on ne pourrait partir. Donc, necessite de se resigner a un retard de vingt-quatre heures. Ahmet, que cela contrariait autant que son oncle, allait pourtant essayer de lui faire entendre raison en presence de cette impossibilite absolue, lorsque le seigneur Keraban de s'ecrier:

“Cent roubles a qui me procurera un attelage!”

Un certain fremissement courut parmi les indigenes d'Arabat. L'un d'eux s'avanca resolument.

“Seigneur Turc, dit-il, j'ai deux dromadaires a vendre!

—Je les achete!” repondit Keraban.

Atteler des dromadaires a une chaise de poste, cela ne s'etait jamais vu. Cela se vit cette fois.

Keraban Le Tetu, Vol. I

En moins d'une heure le marche fut conclu, et pour un bon prix. Peu important! Le seigneur Keraban en eut paye le double. Les deux betes furent donc harnachees tant bien que mal, attelees aux brancards, et, sous la promesse d'un pourboire exceptionnel, leur ex–proprietaire, transforme en postillon, se campa en avant de la bosse de l'un de ces ruminants; puis, la chaise, au grand ebahissement de la population d'Arabat, mais a l'extreme satisfaction des voyageurs, descendit la route de Kertsch au trot allonge de son etrange attelage.

Le soir, on arrivait sans encombre au village d'Argin, a douze lieues d'Arabat.

Pas de chevaux au relais, et toujours, par suite du passage du seigneur Saffar. Il fallut se resoudre a coucher a Argin, afin de donner quelque repos aux dromadaires.

Le lendemain matin, 3 septembre, la chaise repartait dans les memes conditions, franchissant dans la journee la distance qui separe Argin du village de Marienthal, soit dix–sept lieues, y passait la nuit, le quittait des l'aube, et, dans la soiree, apres une etape de douze lieues, arrivait a Kertsch, sans accidents, mais non sans rudes secousses, dues aux coups de colliers de ces robustes betes, mal dressees a ce genre de service.

En somme, le seigneur Keraban et ses compagnons, partis depuis le 17 aout, apres dix–neuf jours de marche, avaient accompli les trois septiemes de leur voyage,—trois cents lieues environ sur sept cents. Ils etaient donc dans une bonne moyenne, et, s'ils s'y maintenaient pendant vingt–six jours encore, jusqu'au 30 septembre courant, ils devaient avoir acheve le tour de la mer Noire dans les delais voulus.

“Et pourtant, repetait souvent Bruno a son maitre, j'ai la pressentiment que cela finira mal!

—Pour mon ami Keraban?

—Pour votre ami Keraban ... ou pour ceux qui l'accompagnent!

XIV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN SE MONTRE PLUS FORT EN GEOGRAPHIE QUE NE LE CROYAIT SON NEVEU AHMET.

La ville de Kertsch est situee sur la presqu'ile qui porte son nom, a l'extremite orientale de la Tauride. Elle est assise en croissant sur la cote nord de cette langue de terre. Un mont, sur lequel s'elevait autrefois l'acropole, la domine majestueusement. C'est le mont Mithridate. Le nom de ce terrible et implacable ennemi des Romains, qui faillit les chasser de l'Asie, ce general audacieux, ce polyglotte emerite, ce toxicologue legendaire, a justement sa place au front d'une cite qui fut la capitale du royaume du Bosphore. C'est la que ce roi de Pont, ce terrible Eupator, se fit percer de l'epee d'un soldat gaulois, apres avoir vainement tente d'empoisonner ce corps de fer, qu'il avait habitue aux poisons.

Tel fut le petit cours d'histoire que Van Mitten, pendant une demi–heure de halte, crut devoir faire a ses compagnons. Ce qui lui attira cette reponse de son ami Keraban:

“Mithridate n'etait qu'un maladroit!

—Et pourquoi? demanda Van Mitten.

—S'il voulait s'empoisonner serieusement, il n'avait qu'a aller diner a notre auberge d'Arabat!”

La–dessus, le Hollandais ne crut pas devoir continuer l'eloge de l'epoux de la belle Monime; mais il se promit bien de visiter sa capitale, pendant les quelques heures qui lui seraient lissees.

Keraban Le Tetu, Vol. I

La chaise traversa la ville, avec son singulier equipage, pour la plus grande surprise d'une population hybride, composee de juifs en tres grand nombre, de Tatars, de Grecs et meme de Russes,—en tout une douzaine de mille habitants.

Le premier soin d'Ahmet, en arrivant a l'*Hotel Constantin*, fut de s'enquerir s'il pourrait se procurer des chevaux pour le lendemain matin. A son extreme satisfaction, ils ne manquaient point, cette fois, aux ecuries de la maison de poste.

“Il est heureux, fit observer Keraban, que le seigneur Saffar n'ait pas tout pris a ce relais!”

Mais le peu endurant oncle d'Ahmet n'en garda pas moins une vive rancune a l'egard de cet importun, qui se permettait de le devancer sur les routes et de lui prendre ses chevaux.

En tout cas, comme il n'avait plus l'emploi des dromadaires, il les revendit a un chef de caravane, qui partait pour le detroit d'Ienikale; mais il ne les vendit vivants que pour la prix qu'on les eut achetes morts. De la, une perte assez sensible que le rancunier Keraban porta, *in petto*, au passif du seigneur Saffar.

Il va sans dire que ce Saffar n'etait point a Kertsch,—ce qui lui evita sans doute une discussion des plus serieuses avec son concurrent. Depuis deux jours, il avait quitte la ville, pour prendre le chemin du Caucase. Circonstance heureuse, puisqu'il ne precederait plus des voyageurs decides a suivre la route du littoral.

Un bon souper a l'*Hotel Constantin*, une bonne nuit dans des chambres assez confortables, firent oublier les ennuis passes aux maitres aussi bien qu'aux serveurs. Aussi, une lettre, adressee par Ahmet a Odessa, put-elle dire que le voyage s'accomplissait regulierement.

Comme le depart n'avait ete decide pour le lendemain, 5 septembre, qu'a dix heures du matin, le consciencieux Van Mitten se leva en meme temps que le soleil, afin de visiter la ville. Il trouva, cette fois, Ahmet pret a l'accompagner.

Tous deux s'en allerent donc a travers les larges rues de Kertsch, bordees de trottoirs dalles, ou fourmillaient des chiens vagabonds, qu'un bohémien, executeur patente de ces basses oeuvres, est charge d'assommer a coups de baton. Mais, sans doute, le bourreau avait passe une partie de la nuit a boire, car Ahmet et le Hollandais eurent quelque peine a echapper aux crocs de ces dangereuses betes.

Le quai de pierre, construit sur la mer, au fond de la baie formee par un retour de la cote, qui se prolonge jusqu'aux rives du detroit, leur permit de se promener plus aisement. La s'elevent le palais du gouverneur et la maison de la douane. Un peu au large, par suite du manque d'eau, sont mouilles les navires, auxquels le port de Kertsch offre un bon ancrage, non loin du lazaret. Ce port est devenu assez commercant, depuis la cession de la ville a la Russie en 1774, et on y trouve un vaste entrepot de ce sel que fournissent les salines de Perekop.

“Avons-nous le temps de monter la? dit Van Mitten, en designant le mont Mithridate, sur lequel se dresse actuellement un temple grec, enrichi des depouilles de ces tumuli, si nombreux dans la province de Kertsch,—temple qui a remplace l'antique acropole.

—Hum! fit Ahmet, il ne faudrait pas risquer de faire attendre l'oncle Keraban!

—Ni son neveu! repondit en souriant Van Mitten.

—Il est bien vrai, reprit Ahmet, que pendant tout ce voyage, je ne songe guere qu'a notre prochain retour a Scutari!—Vous me comprenez, monsieur Van Mitten?

—Oui..., je comprends, mon jeune ami, repondit le Hollandais, et pourtant le mari de madame Van Mitten aurait bien le droit de ne pas vous comprendre!”

Sur cette reflexion, trop justifiee par les epreuves du menage de Rotterdam, tous deux commencerent a gravir le mont Mithridate, ayant encore deux heures devant eux avant le depart.

De ce point eleve, une vue magnifique s'etend sur la baie de Kertsch. Dans le sud se dessine l'angle extreme de la presqu'île. Vers l'est s'arrondissent les deux langues de terre qui entourent la baie de Taman, au dela du detroit d'Ienikale. Le ciel, assez pur, permettait d'apercevoir alors les divers accidents de la contree, et ces khourghans, ou tombeaux anciens, dont la campagne est couverte jusqu'en ses moindres collines de corallites.

Lorsque Ahmet jugea que le moment etait venu de regagner l'hotel, il montra a Van Mitten un escalier monumental, orne de balustres, qui descend du mont Mithridate a la ville et aboutit a la place du marche. Un quart d'heure plus tard, tous deux rejoignaient le seigneur Keraban, lequel essayait vainement de discuter avec son hote, un Tatar des plus placides. Il etait temps d'arriver, car il eut fini par se facher en ne trouvant point l'occasion de se mettre en colere.

La chaise etait la, attelee de bons chevaux d'origine persane, dont il se fait un important commerce a Kertsch. Chacun reprit sa place, et on partit au galop d'un attelage qui ne fit point regretter le trot fatigant des dromadaires.

Ahmet n'etait pas sans eprouver une certaine inquietude en approchant du detroit. On se rappelle, en effet, ce qui s'etait passe, lorsque l'itineraire fut modifie a Kherson. Sur les instances de son neveu, le seigneur Keraban avait consenti a ne point faire le tour de la mer d'Azof, afin de couper au plus court par la Crimée. Mais, ce faisant, il devait penser que la terre ferme ne lui manquerait en aucun point du parcours. Il se trompait, et Ahmet n'avait rien fait pour dissiper son erreur.

On peut etre un tres bon Turc, un excellent negociant en tabacs, et ne pas connaitre a fond la geographie. L'oncle d'Ahmet devait probablement ignorer que l'ecoulement de la mer d'Azof dans la mer Noire se fait par un large sund, cet antique Bosphore cimmerien, qui porte le nom de detroit d'Ienikale, et que, par consequent, il lui faudrait forcement traverser ce detroit, entre la presqu'île de Kertsch et la presqu'île de Taman.

Or, le seigneur Keraban avait pour la mer une repugnance que son neveu connaissait de longue date. Que dirait-il donc, lorsqu'il se trouverait en face de cette passe, si, a cause des courants ou du peu de profondeur des eaux, il fallait la franchir dans sa plus grande largeur, qui peut etre estimee a vingt milles? Et s'il refusait obstinement de s'y aventurer? Et s'il pretendait remonter toute la cote orientale de la Crimée pour suivre le littoral de la mer d'Azof jusqu'aux premiers contreforts du Caucase? Quelle prolongation de voyage! Que de temps perdu! Que d'interets compromis! Comment serait-on a Scutari pour la date du 30 septembre?

Voila quelles reflexions se faisait Ahmet, pendant que la chaise roulait a travers la presqu'île. Avant deux heures, elle aurait atteint le detroit, et l'oncle saurait a quoi s'en tenir. Convenait-il, des a present, de le preparer a cette grave eventualite? Mais, alors, que d'adresse a deployer pour que la conversation ne degenerat pas en discussion, et de discussion en dispute! Si le seigneur Keraban s'entetait, rien ne le ferait demordre de son idee, et, bon gre, mal gre, il obligerait la chaise de poste a reprendre le chemin de Kertsch.

Ahmet ne savait donc a quel parti s'arreter. S'il avouait sa ruse, il risquait de mettre son oncle hors de lui! Ne vaudrait-il pas mieux, dut-il passer lui-meme pour un ignorant, feindre la plus parfaite surprise, en trouvant un detroit la ou l'on croyait trouver la terre ferme?

“Qu'Allah me vienne en aide! se dit Ahmet.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Et il attendit avec resignation que le Dieu des musulmans voulut bien le tirer d'affaire.

La presqu'île de Kertsch est divisee par une longue tranchee, faite aux temps antiques, qu'on appelle le rempart d'Akos. La route, qui la suit en partie, est assez bonne depuis la ville jusqu'au lazaret; puis, elle devient difficile et glissante, en descendant les pentes vers le littoral.

L'attelage ne put donc marcher tres rapidement pendant la matinee,—ce qui permit a Van Mitten de prendre un aperçu plus complet de cette portion de la Chersonese.

En somme, c'était la steppe russe, dans toute sa nudite. Quelques caravanes la traversaient et venaient chercher abri le long du rempart d'Akos, campant avec tout le pittoresque d'une halte orientale. D'innombrables khourghans couvraient la campagne et lui donnaient l'aspect peu recreatif d'un immense cimetièrè. C'étaient autant de tombeaux que les antiquaires avaient fouilles jusque dans leurs profondeurs, et dont les richesses, vases etrusques, pierres de cenotaphes, bijoux anciens, ornent maintenant les murs du temple et les salles du musee de Kertsch.

Vers midi, apparut a l'horizon une grosse tour carree, flanquee de quatre tourelles: c'était le fort qui s'eleve au nord de la bourgade d'Ienikale.

Dans le sud, a l'extremite de la baie de Kertsch, se dessinait le cap Au—Bouroum, dominant le littoral de la mer Noire. Puis, le detroit s'ouvrait avec les deux pointes, qui forment le liman ou baie de Taman. Au lointain, les premiers profils du Caucase, sur la cote asiatique, faisaient comme un cadre gigantesque au Bosphore cimmerien.

Il est bien certain que ce detroit ressemblait a un bras de mer, a ce point que Van Mitten, qui connaissait les antipathies de son ami Keraban, regarda Ahmet d'un air tres etonne.

Ahmet lui fit signe de se taire. Tres heureusement, l'oncle sommeillait alors, et ne voyait rien des eaux de la mer Noire et de la mer d'Azof, qui se confondent dans ce sund, dont la partie la plus etroite mesure de cinq a six milles de large.

“Diable!” se dit Van Mitten.

Il etait vraiment facheux que le seigneur Keraban ne fut pas ne quelque cent ans plus tard! Si son voyage s'etait fait a cette epoque, Ahmet n'aurait pas eu sujet d'etre inquiet, comme il l'etait en ce moment.

En effet, ce detroit tend a s'ensabler, et finira, avec l'agglomeration des sables coquilliers, par ne plus etre qu'un etroit chenal a courant rapide. Si, il y a cent cinquante ans, les vaisseaux de Pierre le Grand avaient pu le franchir pour aller assieger Azof, maintenant, les batiments de commerce sont forces d'attendre que les eaux, refoulees par les vents du sud, leur donnent une profondeur de dix a douze pieds.

Mais on etait en l'an 1882 et non en l'un 2000, et il fallait accepter les conditions hydrographiques telles qu'elles se presentaient.

Cependant, la chaise avait descendu les pentes, qui aboutissent a Ienikale, faisant partir d'assourdissantes volees d'outardes, remisees dans les grandes herbes. Elle s'arreta a la principale auberge de la bourgade, et le seigneur Keraban se reveilla.

“Nous sommes au relais? demanda—t—il.

—Oui! au relais d'Ienikale,” repondit simplement Ahmet.

XIV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN SE MONTRE PLUS FORT EN GEOGRAPHIE QU'IL NE LE

Keraban Le Tetu, Vol. I

Tous mirent pied a terre et entrèrent dans l'auberge, pendant que la voiture regagnait la maison de poste. De la, elle devait se rendre au quai d'embarquement, ou se trouve le bac, destine au transport des voyageurs a pied, a cheval, en charrette, et meme au passage des caravanes qui vont d'Europe en Asie ou d'Asie en Europe.

Ienikale est une bourgade ou se fait un lucratif commerce de sel, de caviar, de suif, de laine. Les pecheries d'esturgeons et de turbots occupent une partie de sa population, qui est presque entierement grecque. Les marins s'adonnent au petit cabotage du detroit et du littoral voisin sur de legeres embarcations, greees de deux voiles latines. Ienikale se trouve dans une importante situation strategique,—ce qui explique pourquoi les Russes l'ont fortifiee, apres l'avoir enlevee aux Turcs en 1771. C'est une des portes de la mer Noire, qui, sur ce point, a deux clefs de surete: la clef d'Ienikale, d'un cote, la clef de Taman, de l'autre.

Après une demi-heure de halte, le seigneur Keraban donna a ses compagnons le signal du depart, et ils se dirigerent vers le quai ou les attendait le bac.

Tout d'abord, les regards de Keraban se porterent a droite, a gauche, et une exclamation lui echappa.

“Qu'avez-vous, mon oncle? demanda Ahmet, qui ne se sentait point a l'aise.

—C'est une riviere, cela? dit Keraban, en montrant le detroit.

—Une riviere, en effet! repondit Ahmet, qui crut devoir laisser son oncle dans l'erreur.

—Une riviere!...” s'ecria Bruno.

Un signe de son maitre lui fit comprendre qu'il devait ne pas insister sur ce point.

“Mais non! C'est un...” dit Nizib.

Il ne put achever. Un violent coup de coude de son camarade Bruno lui coupa la parole, au moment ou il allait qualifier, comme elle le meritait, cette disposition hydrographique.

Cependant, le seigneur Keraban regardait toujours cette riviere, qui lui barrait la route.

“Elle est large! dit-il.

—En effet ... assez large ... par suite de quelque crue, probablement! repondit Ahmet.

—Crue ... due a la fonte des neiges!, ajouta Van Mitten, pour appuyer son jeune ami.

—La fonte des neiges ... au mois de septembre? dit Keraban, en se retournant vers le Hollandais.

—Sans doute ... la fonte des neiges ... des vieilles neiges ... les neiges du Caucase! repondit Van Mitten, qui ne savait plus trop ce qu'il disait.

—Mais je ne vois pas de pont qui permette de franchir cette riviere? reprit Keraban.

—En effet, mon oncle, il n'y en a plus! repondit Ahmet, en se faisant une longue-vue de ses deux mains a demi fermees, comme pour mieux apercevoir le pretendu pont de la pretendue riviere.

—Cependant, il devrait y avoir un pont ... dit Van Mitten. Mon guide mentionne l'existence d'un pont....

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Ah! votre guide mentionne l'existence d'un pont?... repliqua Keraban, qui, fronçant les sourcils, regardait en face son ami Van Mitten.

—Oui ... ce fameux pont ... dit en balbutiant le Hollandais.... Vous savez bien ... le Pont–Euxin ... *Pontus Axenos* des anciens....

—Tellement ancien, repliqua Keraban, dont les paroles sifflaient entre ses levres a demi serrees, qu'il n'aura pu resister a la crue produite par la fonte des neiges ... des vieilles neiges....

—Du Caucase!” put ajouter Van Mitten, mais il etait a bout d'imagination.

Ahmet se tenait un peu a l'ecart. Il ne savait plus que repondre a son oncle, ne voulant pas provoquer une discussion qui aurait evidemment mal tourne.

“Eh bien, mon neveu, dit Keraban d'un ton sec, comment ferons–nous pour passer cette riviere, puisqu'il n'y a pas ou puisqu'il n'y a plus de pont?—Oh! nous trouverons bien un gue! dit negligemment Ahmet. Il y a si peu d'eau!...

—A peine de quoi se mouiller les talons!... ajouta le Hollandais, qui certainement aurait mieux fait de se taire.

—Eh bien, Van Mitten, s'ecria Keraban, retroussiez votre pantalon, entrez dans cette riviere, et nous vous suivons!

—Mais ... je....

—Allons!... retroussiez!... retroussiez!”

Le fidele Bruno crut devoir intervenir pour tirer son maitre de cette mauvaise passe.

“C'est inutile, seigneur Keraban, dit–il. Nous passerons sans nous mouiller les pieds. Il y a un bac.

—Ah! il y a un bac? repondit Keraban. Il est vraiment heureux qu'on ait songe a installer un bac sur cette riviere ... pour remplacer le pont emporte ... ce fameux Pont–Euxin!... Pourquoi ne pas avoir dit plus tot qu'il y avait un bac?—Et ou est–il, ce bac?

—Le voici, mon oncle, repondit Ahmet, en montrant le bac amarre au quai. Notre voiture est deja dedans!

—Vraiment! Notre voiture est deja...?

—Oui! tout attelee!

—Tout attelee?—Et qui a donne l'ordre?

—Personne, mon oncle! repondit Ahmet. Le maitre de poste l'y a conduite lui–meme ... comme il fait toujours....

—Depuis qu'il n'y a plus de pont, n'est–ce pas?

—D'ailleurs, mon oncle, il n'y avait pas d'autre moyen de continuer notre voyage!

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Il y en avait un autre, neveu Ahmet! Il y avait a revenir sur ses pas et a faire le tour de la mer d'Azof par le nord!

—Deux cents lieues de plus, mon oncle! Et mon mariage? Et la date du trente? Avez-vous donc oublie le trente?...

—Point! mon neveu, et avant cette date, je saurai bien etre de retour! Partons!”

Ahmet eut un instant d'emotion bien vive. Son oncle allait-il mettre a execution ce projet insense de revenir sur ses pas a travers la presqu'ile? Allait-il, au contraire, prendre place dans le bac et traverser le detroit d'Ienikale?

Le seigneur Keraban s'etait dirige vers le bac. Van Mitten, Ahmet, Nizib et Bruno le suivaient, ne voulant donner aucun pretexte a la violente discussion qui menacait d'eclater.

Keraban, pendant une longue minute, s'arreta sur le quai a regarder autour de lui.

Ses compagnons s'arreterent.

Keraban entra dans le bac.

Ses compagnons y entrerent a sa suite.

Keraban monta dans la chaise de poste.

Les autres y monterent a sa suite.

Puis le bac fut demarre, il deborda, et le courant le porta vers la cote opposee.

Keraban ne parlait pas, et chacun imitait son silence.

Les eaux etaient heureusement fort calmes, et les bateliers n'eurent aucune peine a diriger leur bac, tantot au moyen de longues gaffes, tantot avec de larges pelles, suivant les exigences du fond.

Cependant, il y eut un moment ou l'on put craindre que quelque accident se produisit.

En effet, un leger courant, detourne par la fleche sud de la baie de Taman, avait saisi obliquement le bac. Au lieu d'atterrir a cette pointe, il fut menace d'etre entraine jusqu'au fond de la baie. C'eut ete cinq lieues a franchir au lieu d'une, et le seigneur Keraban, dont l'impatience se manifestait visiblement, allait peut-etre donner l'ordre de revenir en arriere.

Mais les bateliers, auxquels Ahmet, avant l'embarquement, avait dit quelques mots,—le mot rouble plusieurs fois repete,—manoeuvrerent si adroitement, qu'ils se rendirent maitres du bac.

Aussi, une heure apres avoir quitte le quai d'Ienikale, voyageurs, chevaux et voiture accostaient-ils l'extremite de cette fleche meridionale, qui prend en russe le nom de Ioujnaia-Kossa.

La chaise débarqua sans difficulte, et les mariniers recurent un nombre respectable de roubles.

Autrefois, la fleche formait deux iles et une presqu'ile, c'est-a-dire qu'elle etait coupee en deux endroits par un chenal, et il eut ete impossible de la traverser en voiture. Mais ces coupures sont comblees maintenant.

XIV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN SE MONTRE PLUS FORT EN GEOGRAPHIE QU'IL NE LE

Aussi, l'attelage put-il enlever d'un trait les quatres verstes qui separent la pointe de la bourgade de Taman.

Une heure apres, il faisait son entree dans cette bourgade, et le seigneur Keraban se contentait de dire, en regardant son neveu:

“Decidement, les eaux de la mer d'Azof et les eaux de la mer Noire ne font pas trop mauvais menage dans le detroit d'Ienikale!”

Et ce fut tout, et plus jamais il ne fut question ni de la riviere du neveu Ahmet, ni du Pont-Euxin de l'ami Van Mitten.

XV. DANS LEQUEL LE SEIGNEUR KERABAN, AHMET, VAN MITTEN ET LEURS SERVITEURS JOUENT LE ROLE DE SALAMANDRES.

Taman n'est qu'une bourgade d'un aspect assez triste avec ses maisons peu confortables, ses chaumes decolores par l'action du temps, son eglise de bois, dont le clocher est incessamment enveloppe dans un epais tournoiement de faucons.

La chaise ne fit que traverser Taman. Van Mitten ne put donc visiter ni le poste militaire, qui est important, ni la forteresse de Phanagorie, ni les ruines de Tmoutarakan.

Si Kertsch est grecque par sa population et ses coutumes, Taman, elle, est cosaque. De la, un contraste que le Hollandais ne put observer qu'au passage.

La chaise, prenant invariablement par les routes les plus courtes, suivit, pendant une heure, le littoral sud de la baie de Taman. Ce fut assez pour que les voyageurs pussent reconnaitre que c'etait la un extraordinaire pays de chasse,—tel qu'il ne s'en rencontre peut-etre pas de pareil en aucun autre point du globe.

En effet, pelicans, cormorans, grebes, sans compter des bandes d'outardes, se remisaient dans ces marecages en quantites vraiment incroyables.

“Je n'ai jamais tant vu de gibier d'eau! fit justement observer Van Mitten. On pourrait tirer un coup de fusil au hasard sur ces marais! Pas un grain de plomb ne serait perdu!”

Cette observation du Hollandais n'amena aucune discussion. Le seigneur Keraban n'etait point chasseur, et, en verite, Ahmet songeait a tout autre chose.

Il n'y eut un commencement de contestation qu'a propos d'une volée de canards que l'attelage fit partir, au moment ou il laissait le littoral sur la gauche pour obliquer vers le sud-est.

“En voila une compagnie! s'ecria Van Mitten. Il y a meme, la tout un regiment!”

—Un regiment? Vous voulez dire une armee! repliqua Keraban, qui haussa les epaules.

—Ma foi, vous avez raison! reprit Van Mitten. Il y a bien la cent mille canards!

—Cent mille canards! s'ecria Keraban. Si vous disiez deux cent mille?

—Oh! deux cent mille!

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Je dirais meme trois cent mille, Van Mitten, que je serais encore au-dessous de la verite!

—Vous avez raison, ami Keraban,” repondit prudemment le Hollandais, qui ne voulut pas exciter son compagnon a lui jeter un million de canards a la tete.

Mais, en somme, c'etait lui qui disait vrai. Cent mille canards, c'est deja une belle passee, mais il n'y en avait pas moins dans ce prodigieux nuage de volatiles qui promena une immense ombre sur la baie en se developpant devant le soleil.

Le temps etait assez beau, la route suffisamment carrossable. L'attelage marcha rapidement, et les chevaux des divers relais ne se firent point attendre. Il n'y avait plus de seigneur Saffar, devancant les voyageurs sur le chemin de la presqu'île.

Il va sans dire que la nuit qui venait, on la passerait tout entiere a courir vers les premiers contreforts du Caucase, dont la masse apparaissait confusement a l'horizon. Puisque la nuitee avait ete complete a l'hotel de Kertsch, c'etait bien le moins que personne ne songeat a quitter la chaise avant trente-six heures.

Cependant, vers le soir, a l'heure du souper, les voyageurs s'arreterent devant un des relais, qui etait en meme temps une auberge. Ils ne savaient trop ce que seraient les ressources du littoral caucasien, et si l'on trouverait aisement a s'y nourrir. Donc, c'etait prudence que d'economiser les provisions faites a Kertsch.

L'auberge etait mediocre, mais les vivres n'y manquaient pas. A ce sujet, il n'y eut point a se plaindre.

Seulement, detail caracteristique, l'hotelier, soit defiance naturelle, soit habitude du pays, voulut faire tout payer au fur et a mesure de la consommation.

Ainsi, lorsqu'il apporta du pain:

“C'est dix kopeks” dit-il. [note: Le kopek est une monnaie de cuivre qui vaut quatre centimes.]

Et Ahmet dut donner dix kopeks.

Et, lorsque les oeufs furent servis:

“C'est quatre-vingts kopeks!”

Et Ahmet dut payer les quatre-vingts kopeks demandes.

Pour le kwass, tant! pour les canards, tant! pour le sel, oui! pour le sel, tant!

Et Ahmet de s'executer.

Il n'y eut pas jusqu'a la nappe, jusqu'aux serviettes, jusqu'aux bancs qu'il fallut regler separement et d'avance, meme les couteaux, les verres, les cuillers, les fourchettes, les assiettes.

On le comprend, cela ne pouvait tarder a agacer le seigneur Keraban, si bien qu'il finit par acheter en bloc les divers ustensiles necessaires a son souper, mais non sans de vives objurgations, que l'hotelier recut, d'ailleurs, avec une impassibilite qui eut fait honneur a Van Mitten.

Puis, le repas achete, Keraban retroceda ces objets, qui lui furent repris avec cinquante pour cent de perte.

Keraban Le Tetu, Vol. I

“Il est encore heureux qu'il ne vous fasse pas payer la digestion! dit-il. Quel homme! Il serait digne d'etre ministre des finances de l'empire ottoman! En voila un qui saurait taxer chaque coup de rames des caiques du Bosphore!”

Mais, on avait assez convenablement soupe, c'etait l'important, ainsi que le fit observer Bruno, et l'on partit, lorsque la nuit etait deja faite,—une nuit sombre et sans lune.

C'est une impression toute particuliere, mais qui n'est pas sans charme, que de se sentir emporte au trot soutenu d'un attelage, au milieu d'une obscurite profonde, a travers un pays inconnu, ou les villages sont tres eloignes les uns des autres, les rares fermes disseminees dans la steppe a de grandes distances. Le grelot des chevaux, le cadencement irregulier de leurs sabots sur le sol, le grincement des roues a la surface des terrains sablonneux, leur choc aux ornieres de chemins frequemment ravines par les pluies, les claquements de fouet du postillon, les lueurs des lanternes, qui se perdent dans l'ombre, lorsque la route est plane, ou s'accrochent vivement aux arbres, aux blocs de pierre, aux poteaux indicateurs, dressees sur les remblais de la chaussee, tout cela constitue un ensemble de bruits divers et de visions rapides, auxquels peu de voyageurs sont insensibles. On les entend, ces bruits, on les voit, ces visions, a travers une demi-somnolence, qui leur prete un eclat quelque peu fantastique.

Le seigneur Keraban et ses compagnons ne pouvaient echapper a ce sentiment, dont l'intensite est par instant tres grande. A travers les vitres anterieures du coupe, les yeux a demi fermes, ils regardaient les grandes ombres de l'attelage, ombres capricieuses, demesurees, mouvantes, qui se developpaient en avant sur la route vaguement eclairee.

Il devait etre environ onze heures du soir, quand un bruit singulier les tira de leur reverie. C'etait une sorte de sifflement, comparable a celui que produit l'eau de Seltz en s'echappant de la bouteille, mais decuple. On eut dit plutot que quelque chaudiere laissait echapper sa vapeur comprimee par son tuyau de vidange.

L'attelage s'etait arrete. Le postillon eprouvait de la peine a maitriser ses chevaux. Ahmet, voulant savoir a quoi s'en tenir, baissa rapidement les vitres et se pencha au dehors.

“Qu'y a-t-il donc? Pourquoi ne marchons-nous plus? demanda-t-il. D'ou vient ce bruit?”

—Ce sont les volcans de boue, repondit le postillon.

—Des volcans de boue? s'ecria Keraban. Qui a jamais entendu parler de volcans de boue? En verite, c'est une plaisante route que tu nous as fait prendre la, neveu Ahmet!

Seigneur Keraban, vous et vos compagnons, vous feriez bien de descendre, dit alors le postillon.

—Descendre! descendre!

—Oui!... Je vous engage a suivre la chaise a pied, pendant que nous traverserons cette region, car je ne suis pas maitre de mes chevaux, et ils pourraient s'emporter.

—Allons, dit Ahmet, cet homme a raison. Il faut descendre.

—Ce sont cinq ou six verstes a faire, ajouta le postillon, peut etre huit, mais pas plus!

—Vous decidez-vous, mon oncle? reprit Ahmet.

—Descendons, ami Keraban, dit Van Mitten. Des volcans de boue?... Il faut voir ce que cela peut etre!”

Le seigneur Keraban se decida, non sans protester. Tous mirent pied a terre; puis, marchant derriere la chaise qui n'avancait qu'au pas, ils la suivirent a la lueur des lanternes.

La nuit etait extremement sombre. Si le Hollandais esperait voir, si peu que ce fut, des phenomenes naturels signales par le postillon, il se trompait; mais, quant a ces sifflements singuliers qui emplissaient parfois l'air d'une rumeur assourdissante, il eut ete difficile de ne pas les entendre, a moins d'etre sourd.

En somme, s'il avait fait jour, voici ce qu'on aurait vu: une steppe boursouflee, sur une grande etendue, de petits cones d'eruption, semblables a ces fourmilieres enormes qui se rencontrent en certaines parties de l'Afrique equatoriale. De ces cones s'echappent des sources gazeuses et bitumineuses, effectivement designees sous le nom de "volcans de boue", bien que l'action volcanique n'intervienne en aucune facon dans la production du phenomene. C'est uniquement un melange de vase, de gypse, de calcaire, de pyrite, de petrole meme, qui, sous la pousse du gaz hydrogene carbone, parfois phosphore, s'echappe avec une certaine violence. Ces tumescences qui s'elevent peu a peu, se decouronnent pour laisser fuir la matiere eruptive, et s'affaissent ensuite, quand ces terrains tertiaires de la presqu'ile se sont vides dans un espace de temps plus ou moins long.

Le gaz hydrogene, qui se produit dans ces conditions, est du a la decomposition lente mais permanente du petrole, melange a ces diverses substances. Les parois rocheuses, dans lesquelles il est renferme, finissent par se briser sous l'action des eaux, eaux de pluie ou eaux de sources, dont les infiltrations sont continues. Alors, l'epanchement se fait, ainsi qu'on l'a tres bien dit, a la maniere d'une bouteille emplie d'un liquide mousseux, que l'elasticite du gaz vide completement.

Ces cones de dejections s'ouvrent en grand nombre a la surface de la presqu'ile de Taman. On les rencontre aussi sur les terrains semblables de la presqu'ile de Kertsch, mais non dans le voisinage de la route suivie par la chaise de poste,—ce qui explique pourquoi les voyageurs n'en avaient rien apercu.

Cependant, ils passaient entre ces grosses loupes, empanachees de vapeurs, au milieu de ces jaillissements de boue liquide, dont le postillon leur avait tant bien que mal explique la nature. Ils en etaient si rapproches parfois, qu'ils recevaient en plein visage ces souffles de gaz, d'une odeur caracteristique, comme s'ils se fussent echappes du gazometre d'une usine.

“Eh, dit Van Mitten, en reconnaissant la presence du gaz d'eclairage, voila un chemin qui n'est pas sans danger! Pourvu qu'il ne se produise pas quelque explosion.

—Mais vous avez raison, repondit Ahmet. Il faudrait, par precaution, eteindre...”

L'observation que faisait Ahmet, le postillon, habitue a traverser cette region, se l'etait faite aussi, sans doute, car les lanternes de la chaise s'eteignirent soudain.

“Attention a ne pas fumer, vous autres! dit Ahmet, en s'adressant a Bruno et a Nizib.

—Soyez tranquille, seigneur Ahmet! repondit Bruno. Nous ne tenons point a sauter!

—Comment, s'ecria Keraban, voila maintenant qu'il n'est pas permis de fumer ici?

—Non, mon oncle, repondit vivement Ahmet, non..., pendant quelques verstes du moins!

—Pas meme une cigarette? ajouta l'entete, qui roulait deja entre ses doigts une bonne pincee de tombeki avec l'adresse d'un vieux fumeur.

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Plus tard, ami Keraban, plus tard ... dans notre interet a tous! dit Van Mitten. Il serait aussi dangereux de fumer sur cette steppe qu'au milieu d'une poudriere.

—Joli pays! murmura Keraban. Je serais bien etonne si les marchands de tabac y faisaient fortune! Allons, neveu Ahmet, quitte a se retarder de quelques jours, mieux eut valu contourner la mer d'Azof!”

Ahmet ne repondit rien. Il ne voulait point recommencer une discussion a ce sujet. Son oncle, tout grommelant, remit la pincee de tombeki dans sa poche, et ils continuerent a suivre la chaise, dont la masse informe se dessinait a peine au milieu de cette profonde obscurite.

Il importait donc de ne marcher qu'avec une extreme precaution, afin d'eviter les chutes. La route, ravinee par places, n'etait pas sure au pied. Elle montait legerement en gagnant vers l'est. Heureusement, a travers cette atmosphere embrumee, il n'y avait pas un souffle de vent. Aussi, les vapeurs s'elevaient—elles droit dans l'air, au lieu de se rabattre sur les voyageurs,—ce qui les eut fort incommodes.

On alla ainsi pendant une demi—heure environ, a tres petits pas. En avant, les chevaux hennisaient et se cabraient toujours. Le postillon avait peine a les tenir. Les essieux de la chaise criaient, lorsque les roues glissaient dans quelque orniere; mais elle etait solide, on le sait, et avait deja fait ses preuves dans les marecages du bas Danube.

Un quart d'heure encore, et la region des cones d'eruption serait certainement franchie.

Tout a coup, une vive lueur se produisit sur le cote gauche de la route. Un des cones venait de s'allumer et projetait une flamme intense. La steppe en fut eclairee dans le rayon d'une verste.

“On fume donc!” s'ecria Ahmet, qui marchait un peu en avant de ses compagnons et recula precipitamment.

Personne ne fumait.

Soudain, les cris du postillon se firent entendre en avant. Les claquements de son fouet s'y joignirent. Il ne pouvait plus maitriser son attelage. Les chevaux epouvantes s'emporterent, la chaise fut entrainee avec une extreme vitesse.

Tous s'etaient arretes. La steppe presentait, au milieu de cette nuit sombre, un aspect terrifiant.

En effet, les flammes, developpees par le cone, venaient de se communiquer aux cones voisins. Ils faisaient explosion les uns apres les autres, eclatant avec violence, comme les batteries d'un feu d'artifice, dont les jets de feu s'entre—croisent.

Maintenant, une immense illumination emplissait la plaine. Sous cet eclat apparaissaient des centaines de grosses verrues ignivomes, dont le gaz brulait au milieu des dejections de matieres liquides, les uns avec la lueur sinistre du petrole, les autres diversement colores par la presence du soufre blanc, des pyrites ou du carbonate de fer.

En meme temps, des grondements sourds couraient a travers les marnes du sol. La terre allait—elle donc s'entr'ouvrir et se changer en un cratere sous la poussee d'un trop—plein de matieres eruptives?

Il y avait la un danger imminent. Instinctivement, le seigneur Keraban et ses compagnons s'etaient ecartes les uns des autres, afin de diminuer les chances d'un engloutissement commun. Mais il ne fallait pas s'arreter. Il fallait marcher rapidement. Il importait de traverser au plus vite cette zone dangereuse. La route, bien eclairee, semblait etre praticable. Tout en sinuant au milieu des cones, elle traversait cette steppe en feu.

“En avant! en avant!” criait Ahmet.

On ne lui repondait pas, mais on lui obeissait. Chacun s'elancait dans la direction de la chaise de poste, qu'on ne pouvait plus apercevoir. Au dela de l'horizon, il semblait que l'obscurite de la nuit se refaisait sur cette partie de la steppe.... La etait donc la limite de cette region des cones qu'il fallait depasser.

Tout a coup, une plus vive explosion eclata sur la route meme. Un jet de feu avait jailli d'une enorme loupe, qui venait de boursoufler le sol en un instant.

Keraban fut renverse, et on put l'apercevoir se debattant a travers la flamme. C'en etait fait de lui, s'il ne parvenait pas a se relever...

D'un bond, Ahmet se precipita au secours de son oncle. Il le saisit, avant que les gaz enflames n'eussent pu l'atteindre. Il l'entraina a demi suffoque par les emanations de l'hydrogene.

“Mon oncle!... mon oncle!” s'ecriaient-il.

Et tous, Van Mitten, Bruno, Nizib, apres l'avoir porte sur le bord d'un talus, essayerent de rendre un peu d'air a ses poumons.

Enfin, un “brum! brum!” vigoureux et de bon augure se fit entendre. La poitrine du solide Keraban commença a s'abaisser et a se soulever par intervalles precipites, en chassant les gaz deleteres qui l'emplissaient. Puis il respira longuement, il revint au sentiment, a la vie, et ses premieres paroles furent celles-ci:

“Oseras-tu encore me soutenir, Ahmet, qu'il ne valait pas mieux faire le tour de la mer d'Azof?”

—Vous avez raison, mon oncle!

—Comme toujours, mon neveu, comme toujours!”

Le seigneur Keraban avait a peine acheve sa phrase, qu'une profonde obscurite remplacait l'intense lueur dont s'etait illuminee toute la steppe. Les cones s'etaient eteints subitement et simultanement. On eut dit que la main d'un machiniste venait de fermer le compteur d'un theatre. Tout redevint noir, et d'autant plus noir que les yeux conservaient encore sur leur retine l'impression de cette violente lumiere, dont la source s'etait instantanement tarie.

Que s'etait-il donc passe? Pourquoi ces cones avaient-ils pris feu, puisque aucune lumiere n'avait ete approchee de leur cratere?

En voici l'explication probable: sous l'influence d'un gaz qui brule de lui-meme au contact de l'air, il s'etait produit un phenomene identique a celui qui incendia les environs de Taman en 1840. Ce gaz, c'est l'hydrogene phosphore, du a la presence de produits phosphates, provenant des cadavres d'animaux marins enfouis dans ces couches marneuses. Il s'enflamme et communique le feu a l'hydrogene carbone, qui n'est autre chose que le gaz d'eclairage. Donc, a tout instant, sous l'influence peut-etre de certaines conditions climateriques, ces phenomenes d'ignition spontanee peuvent se produire, sans que rien les puisse faire prevoir.

A ce point de vue, les routes des presqu'iles de Kertsch et de Taman presentent donc des dangers serieux, auxquels il est difficile de parer, puisqu'ils peuvent etre subits.

Le seigneur Keraban n'avait donc pas tort, quand il disait que n'importe quelle autre route eut ete preferable a celle que les impatiences d'Ahmet lui avaient fait suivre.

Mais enfin, tous avaient échappé au peril,—l'oncle et le neveu, un peu roussis sans doute, leurs compagnons, sans même avoir eu la plus légère brûlure.

A trois verstes de là, le postillon, maître de ses chevaux, s'était arrêté. Aussitôt les flammes éteintes, il levait rallumé les lanternes de la chaise, et, guidés par cette lueur, les voyageurs purent la rejoindre sans danger, sinon sans fatigue.

Chacun reprit sa place. On repartit, et la nuit s'acheva tranquillement. Mais Van Mitten devait conserver un émouvant souvenir de ce spectacle. Il n'eut pas été plus émerveillé, si les hasards de sa vie l'eussent conduit dans ces régions de la Nouvelle-Zélande, au moment où s'enflamment les sources étagées sur l'amphithéâtre de ses collines éruptives.

Le lendemain, 6 septembre, à dix-huit lieues de Taman, la chaise, après avoir contourné la baie de Kisiltasch, traversait la bourgade d'Anapa, et le soir, vers huit heures, elle s'arrêtait à la bourgade de Rajewskaja, sur la limite de la région caucasienne.

XVI. OU IL EST QUESTION DE L'EXCELLENCE DES TABACS DE LA PERSE ET DE L'ASIE MINEURE.

Le Caucase est cette partie de la Russie méridionale, faite de hautes montagnes et de plateaux immenses, dont le système orographique se dessine à peu près de l'ouest à l'est, sur une longueur de trois cent cinquante kilomètres. Au nord s'étendent le pays des Cosaques du Don, le gouvernement de Stavropol, avec les steppes des Kalmouks et des Nogais nomades; au sud, les gouvernements de Tiflis, capitale de la Georgie, de Koutais, de Bakou, d'Elisabethpol, d'Erivan, plus les provinces de la Mingrelie, de l'Imerethie, de l'Abkassie, du Gouriel. À l'ouest du Caucase, c'est la mer Noire; à l'est, c'est la mer Caspienne.

Toute la contrée, située au sud de la principale chaîne du Caucase, se nomme aussi la Transcaucasie, et n'a d'autres frontières que celles de la Turquie et de la Perse, au point de contact de ce mont Ararat où, suivant la Bible, l'arche de Noé vint atterrir après le déluge.

Les tribus diverses sont nombreuses, qui habitent ou parcourent cette importante région. Elles appartiennent aux races kaztevel, arménienne, tscherkesse, tschetschène, lesghienne. Au nord, il y a des Kalmouks, des Nogais, des Tatars de race mongole; au sud, il y a des Tatars de race turque, des Kurdes et des Cosaques.

S'il faut en croire les savants les plus compétents en pareille matière, c'est de cette contrée demi-européenne, demi-asiatique, que serait sortie la race blanche, qui peuple aujourd'hui l'Asie et l'Europe. Aussi lui ont-ils donné le nom de "race caucasienne".

Trois grandes routes russes traversent cette énorme barrière, que dominent les cimes du Chat-Elbrouz à quatre mille mètres, du Kazbek à quatre mille huit cents,—altitude du mont Blanc,—de l'Elbrouz à cinq mille six cents mètres.

La première de ces routes, d'une double importance stratégique et commerciale, va de Taman à Poti, le long du littoral de la mer Noire; la deuxième, de Mosdok à Tiflis, en passant par le col du Darial; la troisième, de Kizliar à Bakou, par Derbend.

Il va sans dire que, de ces trois routes, le seigneur Keraban, d'accord avec son neveu Ahmet, devait prendre la première. À quoi bon s'engager dans le dédale du groupe caucasien, s'exposer à des difficultés, et par suite à des retards? Un chemin s'ouvre jusqu'au port de Poti, et ni bourgades ni villages ne manquent sur le littoral est de la mer Noire.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Il y avait bien le railway de Rostow a Vladi-Caucase, puis celui de Tiflis a Poti, qu'il eut ete possible d'utiliser successivement, puisque une distance de cent verstes a peine separe leurs deux lignes; mais Ahmet evita sagement de proposer ce mode de locomotion, auquel son oncle avait fait un trop mauvais accueil, lorsqu'il fut question des chemins de fer de la Tauride et de la Chersonese.

Tout etant bien convenu, la chaise de poste, l'indestructible chaise, a laquelle on fit seulement quelques reparations peu importantes, quitta la bourgade de Rajewskaja, des le matin du 7 septembre, et se lanca sur la route du littoral.

Ahmet etait resolu a marcher avec la plus grande rapidite. Vingt-quatre jours lui restaient encore pour achever son itineraire, pour atteindre Scutari a la date fixee. Sur ce point, son oncle etait d'accord avec lui. Sans doute, Van Mitten eut prefere voyager a son aise, recueillir des impressions plus durables, n'etre point tenu d'arriver a un jour pres; mais on ne consultait pas Van Mitten. C'etait un convive, pas autre chose, qui avait accepte de diner chez son ami Keraban. Eh bien, on le conduisait a Scutari. Qu'aurait-il pu vouloir de plus?

Cependant, Bruno, par acquit de conscience, au moment de s'aventurer dans la Russie caucasienne, avait cru devoir lui faire quelques observations. Le Hollandais, apres l'avoir ecoute, lui demanda de conclure.

—Eh bien, mon maitre, dit Bruno, pourquoi ne pas laisser le seigneur Keraban et le seigneur Ahmet courir tous les deux, sans repos ni treve, le long de cette mer Noire?

—Les quitter, Bruno? avait repondu Van Mitten.

—Les quitter, oui, mon maitre, les quitter, apres leur avoir souhaite bon voyage!

—Et rester ici?...

—Oui, rester ici, afin de visiter tranquillement le Caucase, puisque notre mauvaise etoile nous y a conduits! Apres tout, nous serons, aussi bien la qu'a Constantinople, a l'abri des revendications de madame Van....

—Ne prononce pas ce nom, Bruno!

—Je ne le prononcerai pas, mon maitre, pour ne point vous etre desagreable! Mais, c'est a elle, en somme, que nous devons d'etre embarques dans une pareille aventure! Courir jour et nuit en chaise de poste, risquer de s'embourber dans les marecages ou de se rotir dans des provinces en combustion, franchement, c'est trop, c'est beaucoup trop! Je vous propose donc, non point de discuter cela avec le seigneur Keraban,—vous n'aurez pas le dessus!—mais de le laisser partir en le prevenant, par un petit mot bien aimable, que vous le retrouverez a Constantinople, quand il vous plaira d'y retourner!

—Ce ne serait pas convenable, repondit Van Mitten.

—Ce serait prudent, repliqua Bruno.

—Tu te trouves donc bien a plaindre?

—Tres a plaindre, et d'ailleurs, je ne sais si vous vous en apercevez, mais je commence a maigrir!

—Pas trop, Bruno, pas trop!

—Si! je le sens bien, et, a continuer un pareil regime, j'arriverai bientot a l'etat de squelette!

—T'es-tu pese, Bruno?

—J'ai voulu me peser a Kertsch, repondit Bruno, mais je n'ai trouve qu'un pese-lettre....

—Et cela n'a pu suffire?... repondit en riant Van Mitten.

—Non, mon maitre, repondit gravement Bruno, mais avant peu, cela suffira pour peser votre serviteur!—Voyons! laissons-nous le seigneur Keraban continuer sa route?”

Certes, cette maniere de voyager ne pouvait plaire a Van Mitten, brave homme d'un temperament rassis, jamais presse en rien. Mais la pensee de desobliger son ami Keraban, en l'abandonnant, lui eut ete si desagreceable qu'il refusa de se rendre.

“Non, Bruno, non, dit-il, je suis son invite....

—Un invite, s'ecria Bruno, un invite qu'on oblige a faire sept cents lieues au lieu d'une!

—N'importe!

—Permettez-moi de vous dire que vous avez tort, mon maitre! repliqua Bruno. Je vous le repete pour la dixieme fois! Nous ne sommes pas au bout de nos miseres, et j'ai comme un pressentiment que vous, plus que nous peut-etre, vous en aurez votre bonne part!”

Les pressentiments de Bruno se realiseraient-ils? L'avenir devait l'apprendre. Quoi qu'il en soit, a prevenir son maitre, il avait rempli son devoir de serviteur devoue, et, puisque Van Mitten etait resolu a continuer ce voyage, aussi absurde que fatigant, il n'avait plus qu'a le suivre.

Cette route littorale longe presque invariablement les contours de la mer Noire. Si elle s'en eloigne quelquefois, pour eviter un obstacle du terrain ou desservir quelque bourgade en arriere, ce n'est jamais que de quelques verstes au plus. Les dernieres ramifications de la chaine du Caucase, qui court alors presque parallelement a la cote, viennent mourir a la lisiere de ces rivages peu frequentes. A l'horizon, dans l'est, se dessine, comme une arete a dents inegales qui mordent le ciel, cette cime eternellement neigee.

A une heure de l'apres-midi, on commença a contourner la petite baie de Zemes, a sept lieues de Rajewskaja, de maniere a gagner, huit lieues plus loin, le village de Gelendschik.

Ces bourgades, on le voit, sont peu eloignees les unes des autres.

Sur le littoral des districts de la mer Noire, on en compte a peu pres une a cette moyenne distance; mais, en dehors de ces ensembles de maisons, pas plus importants quelquefois qu'un village ou un hameau, le pays est a peu pres desert, et le commerce se fait plutot par les caboteurs de la cote.

Cette bande de terre, entre le pied de la chaine et la mer, est d'un aspect plaisant. Le sol y est boise. Ce sont des groupes de chenes, de tilleuls, de noyers, de chataigniers, de platanes, que les capricieux sarments de la vigne sauvage enguirlandent comme les lianes d'une foret tropicale. Partout, rossignols et fauvelles s'echappent en gazouillant de champs d'azalias, que la seule nature a semes sur ces terrains fertiles.

Vers midi, les voyageurs rencontrerent tout un clan de Kalmouks nomades, de ceux qui sont divises en oulousses, comprenant plusieurs khotonnes. Ces khotonnes sont de veritables villages ambulants, composes d'un certain nombre de kibitkas ou tentes, qui vont se planter ca et la, tantot dans la steppe, tantot dans les vallees verdoyantes, tantot sur le bord des cours d'eau, au gre des chefs. On sait que ces Kalmouks sont

d'origine mongole. Ils étaient fort nombreux autrefois dans la région caucasienne; mais les exigences de l'administration russe, pour ne pas dire ses vexations, ont provoqué une forte émigration vers l'Asie.

Les Kalmouks ont gardé des mœurs à part et un costume spécial. Van Mitten put noter, sur ses tablettes, que les hommes portaient un large pantalon, des bottes de maroquin, une khalate, sorte de douillette très ample, et un bonnet carré qu'entoure une bande d'étoffe, fourrée de peau de mouton. Pour les femmes, c'est à peu de chose près le même habillement, moins la ceinture, plus un bonnet, d'où sortent des tresses de cheveux agrémentées de rubans de couleur. Quant aux enfants, ils vont presque nus, et, l'hiver, pour se réchauffer, ils se blottissent dans l'âtre de la kibitka et dorment sous la cendre chaude.

Petits de taille, mais robustes, excellents cavaliers, vifs, adroits, alertes, vivant d'un peu de bouillie de farine cuite à l'eau avec des morceaux de viande de cheval, mais ivrognes endurcis, voleurs émérites, ignorants au point de ne savoir lire, superstitieux à l'excès, joueurs incorrigibles, tels sont ces nomades qui courent incessamment les steppes du Caucase. La chaise de poste traversa un de leurs khotonnes, sans presque attirer leur attention. À peine se dérangèrent-ils pour regarder ces voyageurs, dont l'un, tout au moins, les observait avec intérêt. Peut-être jetèrent-ils des regards d'envie à ce rapide attelage qui galopait sur la route. Mais, heureusement pour le seigneur Keraban, ils s'en tinrent là. Les chevaux purent donc arriver au prochain relais, sans avoir échangé le box de leur écurie pour le piquet d'un campement kalmouk.

La chaise, après avoir contourné la baie de Zemes, trouva une route étroitement resserrée entre les premiers contreforts de la chaîne et le littoral; mais, au delà, cette route s'élargissait sensiblement et devenait plus aisément praticable.

À huit heures du soir, la bourgade de Gelendschik était atteinte. On y relayait, on y soupait sommairement, on en repartait à neuf heures, on courait toute la nuit sous un ciel parfois nuageux, parfois étoilé, au bruit du ressac d'une côte battue par les mauvais temps d'équinoxe, on atteignait le lendemain, à sept heures du matin, la bourgade de Beregowaja, à midi, la bourgade de Dschuba, à six heures du soir, la bourgade de Tenginsk, à minuit la bourgade de Nebugsk, le lendemain, à huit heures, la bourgade de Golowinsk, à onze heures la bourgade de Lachowsk, et, deux heures après, la bourgade de Ducha.

Ahmet aurait eu mauvaise grâce à se plaindre. Le voyage s'accomplissait sans accidents,—ce qui lui agréait fort, mais sans incidents,—ce qui ne laissait pas de contrarier Van Mitten. Ses tablettes ne se surchargeaient, en effet, que de fastidieux noms géographiques. Pas un aperçu nouveau, pas une impression digne de fixer le souvenir!

À Ducha, la chaise dut stationner deux heures, pendant que le maître de poste allait quérir ses chevaux, envoyés au paturage.

—Eh bien, dit Keraban, dinons aussi confortablement et aussi longuement que le comportent les circonstances.

—Oui, dinons, répondit Van Mitten.

—Et dinons bien, si c'est possible! murmura Bruno, en regardant son ventre amaigri.

—Peut-être cette halle, reprit le Hollandais, nous donnera-t-elle un peu de l'imprévu qui manque à notre voyage! Je pense que mon jeune ami Ahmet nous permettra de respirer?...

—Jusqu'à l'arrivée des chevaux, répondit Ahmet.

Nous sommes déjà au neuvième jour du mois!

—Voilà une reponse comme je les aime! repliqua Keraban. Voyons ce qu'il y a a l'office!”

C'etait une assez mediocre auberge, que l'auberge de Ducha, batie sur le bords de la petite riviere de Mdsymta, qui coule torrentiellement des contreforts du voisinage.

Cette bourgade ressemblait beaucoup a ces villages cosaques, qui portent le nom de stamisti, avec palissade et portes que surmonte une tourelle carree, ou veille nuit et jour quelque sentinelle. Les maisons, a hauts toits de chaume, aux murs de bois emplatres de glaise, abritees sous l'ombrage de beaux arbres, logent une population, sinon aisee, du moins au-dessus de l'indigence.

Du reste, les Cosaques ont presque entierement perdu leur originalite native a ce contact incessant avec les ruraux de la Russie orientale. Mais ils sont restes braves, alertes, vigilants, gardiens excellents des lignes militaires confiees a leur surveillance, et passent avec raison pour les premiers cavaliers du monde, aussi bien dans les chasses qu'ils donnent aux montagnards dont la rebellion est a l'etat chronique, que dans les joutes ou tournois ou ils se montrent ecuyers emerites.

Ces indigenes sont d'une belle race, reconnaissable a son elegance, a la beaute de ses formes, mais non a son costume, qui se confond avec celui du montagnard caucasien. Cependant, sous le haut bonnet fourre, il est encore facile de retrouver ces faces energetiques qu'une epaisse barbe recouvre jusqu'aux pommettes.

Lorsque le seigneur Keraban, Ahmet et Van Mitten s'assirent a la table de l'auberge, on leur servit un repas dont les elements avaient ete pris au doukhan voisin, sorte d'echoppe ou le charcutier, le boucher, l'epicier, se confondent le plus souvent en un seul et memo industriel. Il y avait un dindon roti, un de ces gateaux de farine de maïs piques de languettes d'un fromage de buffle, qui portent le nom de gatschapouri, l'inevitable plat national, le blini, sorte de crepe au lait acide; puis, pour boisson, quelques bouteilles d'une biere epaisse, et des flacons de vadka, eau-de-vie tres forte, dont les Russes font une incroyable consommation.

Franchement, on ne pouvait exiger mieux dans l'auberge d'une petite bourgade perdue sur les extremes confins de la mer Noire, et, l'appetit aidant, les convives firent honneur a ce repas qui variait l'ordinaire de leurs provisions de voyage.

Le diner acheve, Ahmet quitta la table, pendant que Bruno et Nizib prenaient largement leur part du dindon roti et des crepes nationales. Suivant son habitude, il allait lui-meme au relais de poste, afin de presser l'arrivee de l'attelage, bien decide a decupler, s'il le fallait, les cinq kopeks par verste et par cheval que les reglements accordent aux maitres de poste, sans parler du pourboire des postillons.

En l'attendant, le seigneur Keraban et son ami Van Mitten vinrent s'etablir dans une sorte de gloriette verdoyante, dont la riviere baignait en grondant les pilotis moussus.

C'etait ou jamais l'occasion de s'abandonner aux douceurs de ce farniente, de cette reverie delicieuse, a laquelle les Orientaux donnent le nom de kief.

En outre, le fonctionnement des narghiles s'imposait de lui-meme, comme complement d'un repas si digne d'etre convenablement digere. Aussi, les deux ustensiles furent-ils retires de la chaise et apportes aux fumeurs, qui s'accordaient si bien sur les douceurs de ce passe-temps, auquel ils devaient leur fortune.

Le fourneau des narghiles fut aussitot emplis de tabac; mais il va sans dire que, si le seigneur Keraban fit bourrer le sien de tombeki d'origine persane, suivant son invariable coutume, Van Mitten s'en tint a son ordinaire, qui etait du latakia de l'Asie Mineure.

Keraban Le Tetu, Vol. I

Puis, les fourneaux furent allumés; les fumeurs s'étendirent sur un banc, l'un près de l'autre; le long serpenteau, entouré de fil d'or et terminé par un bouquin d'ambre de la Baltique, trouva place entre les lèvres des deux amis.

Bientôt l'atmosphère fut saturée de cette fumée odorante, qui n'arrivait à la bouche qu'après avoir été délicatement rafraîchie par l'eau limpide du narghile.

Pendant quelques instants, le seigneur Keraban et Van Mitten, tout à cette infinie jouissance que procure le narghile, bien préférable au chibouk, au cigare ou à la cigarette, demeurèrent silencieux, les yeux à demi fermés, et comme appuyés sur les volutes de vapeurs qui leur faisaient un édredon aérien.

—Ah! voilà qui est de la volupté pure! dit enfin le seigneur Keraban, et je ne sais rien de mieux, pour passer une heure, que cette causerie intime avec son narghile!

—Causerie sans discussion! répondit Van Mitten, et qui n'en est que plus agréable!

—Aussi, reprit Keraban, le gouvernement turc a-t-il été fort mal avisé, comme toujours, en frappant le tabac d'un impôt qui en a décuplé le prix! C'est grâce à cette sotte idée que l'usage du narghile tend peu à peu à disparaître et disparaîtra un jour!

—Ce serait regrettable, en effet, ami Keraban!

—Quant à moi, ami Van Mitten, j'ai pour le tabac une telle prédilection, que j'aimerais mieux mourir que d'y renoncer. Oui! mourir! Et si j'avais vécu au temps d'Amurat IV, ce despote qui voulut en proscrire l'usage sous peine de mort, on aurait vu tomber ma tête de mes épaules avant ma pipe de mes lèvres!

—Je pense comme vous, ami Keraban, répondit le Hollandais, en humant deux ou trois bonnes bouffées coup sur coup.

—Pas si vite, Van Mitten, de grâce, n'aspirez pas si vite! Vous n'avez pas le temps de goûter à cette fumée savoureuse, et vous me faites l'effet d'un glouton qui avale les morceaux sans les mâcher!

—Vous avez toujours raison, ami Keraban, répondit Van Mitten, qui, pour rien au monde, n'aurait pas voulu troubler si douce quiétude par les éclats d'une discussion.

—Toujours raison, ami Van Mitten!

—Mais ce qui m'étonne, en vérité, ami Keraban, c'est que nous, des négociants en tabac, nous éprouvions tant de plaisir à utiliser notre propre marchandise!

—Et pourquoi donc? demanda Keraban, qui ne cessait de se tenir un peu sur l'oeil.

—Mais parce que, s'il est vrai que les pâtisseries sont généralement dégoûtées de la pâtisserie, et les confiseurs des sucreries qu'ils confisent, il me semble qu'un marchand de tabac devrait avoir horreur de...

—Une seule observation, Van Mitten, répondit Keraban, une seule, je vous prie!

—Laquelle?

—Avez-vous jamais entendu dire qu'un marchand de vin ait fait fi des boissons qu'il débite?

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Non, certes!

—Eh bien, marchands de vin ou marchands de tabac, c'est exactement la meme chose.

—Soit! repondit le Hollandais. L'explication que vous donnez la me paraît excellente!

—Mais, reprit Keraban, puisque vous semblez me chercher noise a ce sujet...

—Je ne vous cherche pas noise, ami Keraban! repondit vivement Van Mitten.

—Si!

—Non, je vous assure!

—Enfin, puisque vous me faites une observation quelque peu aggressive sur mon gout pour le tabac....

—Croyez—bien....

—Mais si ... mais si! repondit Keraban, en s'animant.... Je sais comprendre les insinuations....

—Il n'y a pas eu la moindre insinuation de ma part, repondit Van Mitten, qui, sans trop savoir pourquoi,—peut—etre sous l'influence du bon diner qu'il venait de faire,—commençait a s'impatiser de cette insistance.

—Il y en a eu, repliqua Keraban, et, a mon tour de vous faire une observation!

—Faites donc!

—Je ne comprends pas, non! je ne comprends pas que vous vous permettiez de fumer du latakie dans un narghile! C'est un manque de gout indigne d'un fumeur qui se respecte!

—Mais il me semble que j'en ai bien le droit, repondit Van Mitten, puisque je prefere le tabac de l'Asie Mineure....

—L'Asie Mineure! Vraiment! L'Asie Mineure est loin de valoir la Perse, quand il s'agit de tabac a fumer!

—Cela depend!

—Le tombeki, meme lorsqu'il a subi un double lavage, possede encore des proprietes actives, infiniment superieures a celles du latakie!

—Je le crois bien! s'ecria le Hollandais. Des proprietes trop actives, qui sont dues a la presence de la belladone!

—La belladone, en proportions convenables, ne peut qu'accroitre les qualites du tabac!...

—Pour les gens qui veulent tout doucement s'empoisonner! repartit Van Mitten.

—Ce n'est point un poison!

—C'en est un, et des plus energiques!

XVI. OU IL EST QUESTION DE L'EXCELLENCE DES TABACS DE LA PERSE ET DE L'ASIE MINEURE.

Keraban Le Tetu, Vol. I

—Est-ce que j'en suis mort! s'ecria Keraban, qui, dans l'interet de sa cause, avala sa bouffee tout entiere!

—Non, mais vous en mourrez!

—Eh bien, meme a l'heure de ma mort, repeta Keraban, dont la voix prit une intensite inquietante, je soutiendrais encore que le tombeki est preferable a ce foin desseche qu'on appelle du latakie!

—Il est impossible de laisser passer, sans protestation, une telle erreur! dit Van Mitten, qui s'emballait a son tour.

—Elle passera, cependant!

—Et vous osez dire cela a un homme, qui, pendant vingt ans, a achete des tabacs!

—Et vous osez soutenir le contraire a un homme qui, pendant trente ans, en a vendu!

—Vingt ans!

—Trente ans!”

Sur cette nouvelle phase de la discussion, les deux contradicteurs s'etaient redresses au meme instant. Mais, pendant qu'ils gesticulaient avec vivacite, les bouquins s'echapperent de leurs levres, les tuyaux tomberent sur le sol. Aussitot, tous deux de les ramasser, en continuant de se disputer, au point d'en arriver aux personnalites les plus desagrees.

“Decidement, Van Mitten, dit Keraban, vous etes bien le plus fieffe tetu que je connaisse!

—Apres vous, Keraban, apres vous!

—Moi?

—Vous! s'ecria le Hollandais, qui ne se maitrisait plus. Mais regardez donc la fume de latakie, qui s'echappe de mes levres!

—Et vous, riposta Keraban, la fume de tombeki, que je rejette comme un nuage odorant!”

Et tous deux tiraient sur leurs bouts d'ambre a en perdre haleine! Et tous deux s'envoyaient cette fume au visage!

“Mais sentez donc, disait l'un, l'odeur de mon tabac!

—Sentez donc, repetait l'autre, l'odeur du mien!—Je vous forcerai bien d'avouer, dit enfin Van Mitten, qu'en fait de tabac, vous n'y connaissez rien!

—Et vous, repliqua Keraban, que vous etes au-dessous du dernier des fumeurs!”

Tous deux parlerent si haut alors, sous l'impression de la colere, qu'on les entendait du dehors. Tres certainement, ils en etaient arrives a ce point que de grosses injures allaient eclater entre eux, comme des obus sur un champ de bataille....

Mais, a ce moment, Ahmet parut. Bruno et Nizib, attirés par le bruit, le suivaient. Tous trois s'arrêterent sur le seuil de la gloriète.

“Tiens! s'écria Ahmet, en éclatant de rire, mon oncle Keraban qui fume le narghile de monsieur Van Mitten, et monsieur Van Mitten qui fume le narghile de mon oncle Keraban!”

Et Nizib et Bruno de faire chorus.

En effet, en ramassant leurs bouquins, les deux disputeurs s'étaient trompés et avaient pris le tuyau l'un de l'autre, ce qui faisait que, sans s'en apercevoir, et tout en continuant à proclamer les qualités supérieures de leurs tabacs de prédilection, Keraban fumait du latakia, pendant que Van Mitten fumait du tombeki!

En vérité, ils ne purent s'empêcher de rire, et, finalement, ils se donnerent la main de bon cœur, comme deux amis, dont aucune discussion, même sur un sujet aussi grave, ne pouvait altérer l'amitié.

“Les chevaux sont à la chaise, dit alors Ahmet. Nous n'avons plus qu'à partir!”

—Partons donc!” répondit Keraban.

Van Mitten et lui remirent à Bruno et à Nizib les deux narghiles, qui avaient failli se transformer en engins de guerre, et tous eurent bientôt repris place dans leur voiture de voyage.

Mais en y montant, Keraban ne put s'empêcher de dire tout bas à son ami:

“Puisque vous y avez goûté, Van Mitten, avouez maintenant que le tombeki est bien supérieur au latakia!”

—J'aime mieux l'avouer! répondit le Hollandais, qui s'en voulait d'avoir osé tenir tête à son ami.

—Merci, ami Van Mitten, répondit Keraban, ému par tant de condescendance, voilà un aveu que je n'oublierai jamais!”

Et tous deux cimenterent par une vigoureuse poignée de main un nouveau pacte d'amitié qui ne devait jamais se rompre.

Cependant, la chaise, emportée au galop de son attelage, roulait avec rapidité sur la route du littoral.

À huit heures du soir, la frontière de l'Abkasia était atteinte, et les voyageurs y firent halte au relais de poste, où ils dormirent jusqu'au lendemain matin.

XVII. DANS LEQUEL IL ARRIVE UNE AVENTURE DES PLUS GRAVES, QUI TERMINE LA PREMIÈRE PARTIE DE CETTE HISTOIRE.

L'Abkasia est une province à part, au milieu de la région caucasienne, dans laquelle le régime civil n'a pas encore été introduit et qui ne relève que du régime militaire. Elle a pour limite au sud le fleuve Ingour, dont les eaux forment la lisière de la Mingrelie, l'une des principales divisions du gouvernement de Koutais.

C'est une belle province, une des plus riches du Caucase, mais le système qui la régit n'est pas fait pour mettre ses richesses en valeur. C'est à peine si ses habitants commencent à devenir propriétaires d'un sol qui appartenait tout entier aux princes régnants, descendant d'une dynastie persane. Aussi l'indigène y est-il encore à demi sauvage, ayant à peine la notion du temps, sans langue écrite, parlant une sorte de patois que

ses voisins ne peuvent comprendre,—un patois si pauvre même, qu'il manque de mots pour exprimer les idées les plus élémentaires.

Van Mitten ne fut point sans remarquer, au passage, le vif contraste de cette contrée avec les districts plus avancés en civilisation qu'il venait de traverser.

À la gauche de la route, développement de champs de maïs, rarement de champs de blé, des chèvres et des moutons, très surveillés et gardés, des buffles, des chevaux et des vaches, vaguant en liberté dans les pâturages, de beaux arbres, des peupliers blancs, des figuiers, des noyers, des chênes, des tilleuls, des platanes, de longs buissons de buis et de houx, tel est l'aspect de cette province de l'Abkassie. Ainsi que l'a justement fait observer une intrépide voyageuse, madame Caria Serena, “si l'on compare entre elles ces trois provinces limitrophes l'une de l'autre, la Mingrelie, le Samourzakan, l'Abkassie, on peut dire que leur civilisation respective est au même degré d'avancement que la culture des monts qui les environnent: la Mingrelie, qui, socialement, marche en tête, a des hauteurs boisées et mises en valeur; le Samourzakan, déjà plus arriéré, présente un relief à moitié sauvage; l'Abkassie, enfin, demeurée presque à l'état primitif, n'a qu'un échecaveau de montagnes incultes, que n'a pas encore touché la main de l'homme. C'est donc l'Abkassie qui, de tous les districts caucasiens, sera le plus tard entre en jouissance des bienfaits de la liberté individuelle.”

La première halte que firent les voyageurs après avoir franchi la frontière, fut à la bourgade de Gagri, joli village, avec une charmante église de Sainte-Hypata, dont la sacristie sert maintenant de cellier, un fort, qui est en même temps un hôpital militaire, un torrent, sec alors, le Gagrinska, la mer d'un côté, de l'autre, toute une campagne fruitière, plantée de grands accacias, semée de bosquets de roses odorantes. Au loin, mais à moins de cinquante verstes, se développe la chaîne limitrophe entre l'Abkassie et la Circassie, dont les habitants, défaits par les Russes, après la sanglante campagne de 1859, ont abandonné ce beau littoral.

La chaise, arrivée là, à neuf heures du soir, y passa la nuit. Le seigneur Keraban et ses compagnons reposèrent dans un des doukhans de la bourgade, et en repartirent le lendemain matin.

À midi, six lieues plus loin, Pizunda leur offrait des chevaux de rechange. Là, Van Mitten eut une demi-heure pour admirer l'église ou résiderent les anciens patriarches du Caucase occidental; cet édifice, avec sa coupole de briques, autrefois coiffée de cuivre, l'agencement de ses nefs suivant le plan de la croix grecque, les fresques de ses murailles, sa façade ombragée par des ormes séculaires, mérite d'être compté parmi les plus curieux monuments de la période byzantine au sixième siècle.

Puis, dans la même journée, ce furent les petites bourgades de Goudouati et de Gounista, et, à minuit, après une rapide étape de dix-huit lieues, les voyageurs venaient prendre quelques heures de repos à la bourgade Soukhoum-Kale, bâtie sur une large baie foraine, qui s'étend dans le sud jusqu'au cap Kodor.

Soukhoum-Kale est le principal port de l'Abkassie; mais la dernière guerre du Caucase a en partie détruit la ville, où se pressait une population hybride de Grecs, d'Arméniens, de Turcs, de Russes, encore plus que d'Abkases. Maintenant, l'élément militaire y domine, et les steamers d'Odessa ou de Poti envoient de nombreux visiteurs aux casernes, construites près de l'ancienne forteresse, qui fut élevée au seizième siècle, sous le règne d'Amurah, époque de la domination ottomane.

Un repas, d'un menu très géorgien, composé d'une soupe aigre au bouillon de poule, d'un ragout de viande farcie, assaisonné de lait acide au safran,—repas qui ne pouvait être que médiocrement apprécié par deux Turcs et un Hollandais,—précéda le départ, à neuf heures du matin.

Après avoir laissé en arrière la jolie bourgade de Kelasouri, bâtie dans l'ombreuse vallée de Kelassur, les voyageurs franchirent le Kodor à vingt-sept verstes de Soukhoum-Kale. La chaise longea ensuite d'énormes futaies, que l'on pouvait comparer à de véritables forêts vierges, avec lianes inextricables, broussailles

touffues, dont on n'a raison que par le fer ou le feu, et auxquelles ne manquent ni les serpents, ni les loups, ni les ours, ni les chacals,—un coin de l'Amérique tropicale, jete sur le littoral de la mer Noire. Mais déjà la hache des exploitants se promène à travers ces forêts que tant de siècles ont respectées, et ces beaux arbres disparaîtront avant peu pour les besoins de l'industrie, charpentes de maisons ou charpentes de navires.

Otchemchiri, chef-lieu du district qui comprend le Kodor et le Samourzakan, importante bourgade maritime, assise sur deux cours d'eau, Hori, dont le sanctuaire byzantin mérite d'être visité, mais, faute de temps, ne put l'être en cette circonstance, Gajida et Anaklifa, furent dépassés dans cette journée,—une des plus longues par les heures employées à courir, une des plus rapides par l'espace qui fut dévoré au galop de l'attelage. Mais aussi, le soir, vers onze heures, les voyageurs arrivaient à la frontière de l'Abkasie, ils franchissaient à gué le fleuve Ingour, et, vingt-cinq verstes plus loin, ils s'arrêtaient à Redout-Kale, chef-lieu de la Mingrelie, l'une des provinces du gouvernement de Koutais.

Les quelques heures de nuit qui restaient furent consacrées au sommeil. Cependant, si fatigué qu'il fut, Van Mitten se leva de grand matin, afin de faire au moins une excursion profitable avant son départ. Mais il trouva Ahmet levé aussi tôt que lui, tandis que le seigneur Keraban dormait encore dans une assez bonne chambre de la principale auberge.

—Déjà hors du lit? dit Van Mitten, en apercevant Ahmet, qui allait sortir! Est-ce que mon jeune ami a l'intention de m'accompagner dans ma promenade matinale?

—En ai-je le temps, monsieur Van Mitten? répondit Ahmet. Ne faut-il pas que je m'occupe de renouveler nos provisions de voyage? Nous ne tarderons pas à franchir la frontière russo-turque, et il ne sera pas aisé de se ravitailler dans les déserts du Lazistan et de l'Anatolie! Vous voyez donc bien que je n'ai pas un instant à perdre!

—Mais, cela fait, répondit le Hollandais, ne pourrez-vous disposer de quelques heures?...

—Cela fait, monsieur Van Mitten, j'aurai à visiter notre chaise de poste, à m'entendre avec un charbonnier pour qu'il en resserre les écrous, qu'il graisse les essieux, qu'il voie si le frein n'a pas joué, et qu'il change la chaîne du sabot. Il ne faut pas, au-delà de la frontière, que nous ayons besoin de nous réparer! J'entends donc remettre la chaise en parfait état, et je compte bien qu'elle finira avec nous cet étonnant voyage!

—Bien! Mais cela fait?... répéta Van Mitten.

—Cela fait, j'aurai à m'occuper du relais, et j'irai à la maison de poste pour régler tout cela!

—Très bien! Mais cela fait?... dit encore Van Mitten, qui ne demordait pas de son idée.

—Cela fait, répondit Ahmet, il sera temps de partir, et nous partirons! Donc, je vous laisse.

—Un instant, mon jeune ami, reprit le Hollandais, et permettez-moi de vous adresser une question.

—Parlez, mais vite, monsieur Van Mitten.

—Vous savez, sans doute, ce que c'est que cette curieuse province de Mingrelie?

—À peu près.

—C'est la contrée, arrosée par le poétique Phasé, dont les paillettes d'or venaient jadis s'accrocher aux degrés de marbre des palais élevés sur ses bords?

—En effet.

—Ici s'étend cette légendaire Colchide, où Jason et ses Argonautes, aides de la magicienne Médée, vinrent conquérir la précieuse toison, que gardait un formidable dragon, sans parler de terribles taureaux qui vomissaient des flammes fantastiques!

—Je ne dis pas non.

—Enfin, c'est ici, dans ces montagnes, qui se pressent à l'horizon, sur ce rocher de Khomli, dominant la cité moderne de Koutais, que Prométhée, fils de Japet et de Clymène, après avoir audacieusement ravi le feu du ciel, fut enchaîné par ordre de Jupiter, et c'est là qu'un vautour lui ronge éternellement le cœur!

—Rien de plus vrai, monsieur Van Mitten; mais, je vous le répète, je suis pressé! Où voulez-vous en venir?

—A ceci, mon jeune ami, répondit le Hollandais, en prenant son air le plus aimable: c'est que quelques jours passés dans cette partie de la Mingrelie et jusque dans le Koutais pourraient être bien employés au profit de ce voyage, et que....

—Ainsi, répondit Ahmet, vous nous proposez de demeurer quelque temps à Redout-Kale?

—Oh! quatre ou cinq jours suffiraient....

—Proposeriez-vous cela à mon oncle Keraban? demanda Ahmet non sans quelque malice.

—Moi!... jamais, mon jeune ami! répondit le Hollandais. Ce serait matière à discussion, et depuis la regrettable scène des narghiles, il ne m'arrivera plus, je vous l'assure, d'entamer une discussion quelconque avec cet excellent homme!

—Et vous ferez sagement!

—Mais, en ce moment, ce n'est point au terrible Keraban que je m'adresse, c'est à mon jeune ami Ahmet.

—C'est ce qui vous trompe, monsieur Van Mitten, répondit Ahmet, en lui prenant la main. Ce n'est point à votre jeune ami que vous parlez en ce moment!

—Et à qui donc?...

—Au fiancé d'Amasia, monsieur Van Mitten, et vous savez bien que le fiancé d'Amasia n'a pas une heure à perdre!

La-dessus, Ahmet se sauva pour s'occuper des préparatifs du départ. Van Mitten, tout dépité, n'eut que la ressource de faire une promenade peu instructive dans la bourgade du Redout-Kale en compagnie du fidèle mais décourageant Bruno.

A midi, tous les voyageurs étaient prêts à partir. La chaise, examinée avec soin, revue en quelques parties, promettait de fournir encore de longues étapes dans d'excellentes conditions. La caisse aux provisions remplie, plus rien à craindre sous ce rapport, pendant un nombre considérable de verstes ou plutôt d'agatchs, puisque les provinces de la Turquie asiatique allaient être traversées pendant cette seconde partie de l'itinéraire; mais Ahmet, en homme avisé, ne pouvait que s'applaudir d'avoir pourvu à toutes les éventualités de l'alimentation et de la locomotion.

Le seigneur Keraban ne voyait pas, sans une satisfaction extreme, le parcours s'accomplir sans incidents ni accidents. Combien il serait satisfait dans son amour-propre de Vieux Turc, au moment ou il apparaîtrait sur la rive gauche du Bosphore, narguant les autorites ottomanes et les decreteurs de taxes injustes, il serait oisieux d'y insister.

Enfin, Redout-Kale n'etant plus qu'a quatre-vingt-dix verstes environ de la frontiere turque, avant vingt-quatre heures, le plus entete des Osmanlis comptait bien avoir remis le pied sur la terre ottomane. La, enfin, il serait chez lui.

“En route, mon neveu, et qu'Allah continue a nous proteger! s'ecria-t-il d'un ton de bonne humeur.

—En route, mon oncle!” repondit Ahmet. Et tous deux prirent place dans le coupe, suivis de Van Mitten, qui essayait, mais en vain, d'apercevoir cette mythologique cime du Caucase, sur laquelle Promethee expiait sa tentative sacrilege!

On partit au claquement du fouet du iemschik et aux hennissements d'un vigoureux attelage.

Une heure apres, la chaise passait cette frontiere du Gouriel, qui est annexe a la Mingrelie depuis 1801. Il a pour chef-lieu Poti, port assez important de la mer Noire, qu'une voie ferree rattache a Tiflis, la capitale de la Georgie.

La route remontait un peu a l'interieur d'une campagne fertile. Ca et la, des villages, ou les maisons ne sont point groupees, mais eparses au milieu des champs de maïs. Rien de singulier comme l'aspect de ces constructions, qui ne sont plus en bois, mais en paille tressee, comme un ouvrage de vannier. Van Mitten n'oublia pas de mentionner cette particularite sur son carnet de voyage. Et pourtant ce n'etaient point ces insignifiants details qu'il s'attendait a noter pendant son passage a travers l'ancienne Colchide! Enfin, peut-etre serait-il plus heureux, quand il arriverait sur les rives du Rion, ce fleuve de Poti, qui n'est autre que le celebre Phase de l'antiquite, et, s'il faut en croire quelques savants geographes, l'un des quatre cours d'eau de l'Eden!

Une heure plus tard, les voyageurs s'arretaient devant la ligne du railway de Poti-Tiflis, a un point ou le chemin coupe la voie ferree, une verste au-dessous de la station de Sakario. La s'ouvrait un passage a niveau qu'il fallait necessairement franchir, si l'on voulait, en abregeant la route, rejoindre Poti par la rive gauche du fleuve.

Les chevaux vinrent donc s'arreter devant la barriere du railway, qui etait fermee.

Les glaces du coupe avaient ete baissees, de telle sorte que le seigneur Keraban et ses deux compagnons etaient a meme de voir ce qui se passait devant eux.

Le postillon commença par heler le garde-barriere, qui ne parut point tout d'abord.

Keraban mit la tete a la portiere.

“Est-ce que cette maudite compagnie de chemin de fer, s'ecria-t-il, va encore nous faire perdre notre temps? Pourquoi cette barriere est-elle fermee aux voitures?”

—Sans doute parce qu'un train va bientot passer! fit simplement observer Van Mitten.

—Pourquoi viendrait-il un train?” repliqua Keraban.

Le postillon continuait d'appeler, sans resultat. Personne ne paraissait a la porte de la maisonnette du gardien.

“Qu'Allah lui torde le cou! s'ecria Keraban. S'il ne vient pas, je saurai bien ouvrir moi-meme!...”

—Un peu de calme, mon oncle! dit Ahmet, en retenant Keraban, qui se preparait a descendre.

—Du calme?...

—Oui! voici ce gardien!”

En effet, le garde-barriere, sortant de sa maisonnette, se dirigeait tranquillement vers l'attelage.

“Pouvons-nous passer, oui ou non? demanda Keraban d'un ton sec.

—Vous le pouvez, repondit le gardien. Le train de Poti n'arrivera pas avant dix minutes.

—Ouvrez votre barriere, alors, et ne nous retardez pas inutilement! Nous sommes presses!

—Je vais vous ouvrir,” repondit le garde.

Et, ce disant, il alla d'abord repousser la barriere placee de l'autre cote de la voie, puis, il revint manoeuvrer celle devant laquelle l'attelage s'etait arrete, mais tout cela posement, en homme qui n'a pour les exigences des voyageurs qu'une indifferance parfaite.

Le seigneur Keraban bouillait deja d'impatience.

Enfin, le passage fut libre des quatre cotes, et la chaise s'engagea a travers la voie.

A ce moment, a l'oppose, parut un groupe de voyageurs. Un seigneur turc, monte sur un magnifique cheval, suivi de quatre cavaliers qui lui faisaient escorte, se disposait a franchir le passage a niveau.

C'etait evidemment un personnage considerable. Age de trente-cinq ans environ, sa taille elevee se degageait avec cette noblesse particuliere aux races asiatiques. Figure assez belle, avec des yeux qui ne s'animaient qu'au feu de la passion, front d'un ton mat, barbe noire, dont les volutes s'etageaient jusqu'a mi-poitrine, bouche ornee de dents tres blanches, levres qui ne savaient pas sourire: en somme, la physionomie d'un homme imperieux, puissant par sa situation et sa fortune, habitue a la realisation de tous ses desirs, a l'accomplissement de toutes ses volontes, et que la resistance eut pousse aux plus grands exces. Il y avait encore du sauvage dans cette nature, ou le type turc confinait au type arabe.

Ce seigneur portait un simple costume de voyage, taille a la mode des riches Osmanlis, qui sont plus Asiatiques qu'Europeens. Sans doute, sous son cafetan de couleur sombre, il tenait a dissimuler le riche personnage qu'il etait.

Au moment ou l'attelage atteignait le milieu de la voie, le groupe des cavaliers l'atteignait aussi. Comme l'etrottesse des barrieres ne permettait pas a la chaise et au groupe de passer en meme temps, il fallait bien que l'un ou l'autre reculat.

L'attelage s'etait donc arrete, tandis que les cavaliers en faisaient autant; mais il ne semblait pas que le seigneur etranger fut d'humeur a ceder passage au seigneur Keraban. Turc contre Turc, cela pouvait amener quelque complication.

Keraban Le Tetu, Vol. I

“Rangez-vous! cria Keraban aux cavaliers, dont les chevaux faisaient tete a ceux de l'attelage.

—Rangez-vous vous-memes! repondit le nouveau venu, qui semblait decide a ne pas faire un pas en arriere.

—Je suis arrive le premier!

—Eh bien, vous passerez le second!

—Je ne cederai pas!

—Ni moi!”

Montee sur ce ton, la discussion menacait de prendre une assez mauvaise tournure.

“Mon oncle!... dit Ahmet, que nous importe....

—Mon neveu, il importe beaucoup!

—Mon ami!... dit Van Mitten.

—Laissez-moi tranquille!” repondit Keraban d'un ton qui cloua le Hollandais dans son coin.

Cependant, le garde-barriere, intervenant, s'ecriait:

“Hatez-vous! batez-vous!... Le train de Poti ne peut tarder a arriver!... Hatez-vous!”

Mais le seigneur Keraban ne l'ecoutait guere! Apres avoir ouvert la portiere de la chaise, il etait descendu sur la voie, suivi d'Ahmet et de Van Mitten, tandis que Bruno et Nizib se precipitaient hors du cabriolet.

Le seigneur Keraban alla droit au cavalier, et saisissant son cheval par la bride:

“Voulez-vous me livrer passage? s'ecria-t-il, avec une violence qu'il ne pouvait plus contenir.

—Jamais!

—Nous allons bien voir!

—Voir?...

—Vous ne connaissez pas le seigneur Keraban!

—Ni vous le seigneur Saffar?”

En effet, c'etait le seigneur Saffar, qui se dirigeait vers Poti, apres une rapide excursion dans les provinces du Caucase meridional.

Mais ce nom de Saffar, ce nom du personnage qui avait accapare les chevaux du relais de Kertsch, voila qui ne pouvait que surexciter la colere de Keraban! Ceder a cet homme contre lequel il avait tant peste deja! Jamais! Il se fut plutot fait ecraser sous les pieds de son cheval.

“Ah! c'est vous le seigneur Saffar? s'ecria-t-il. Eh bien, arriere, le seigneur Saffar!

XVII. DANS LEQUEL IL ARRIVE UNE AVENTURE DES PLUS GRAVES, QUI TERMINE LA PREMIERE PARTIE

Keraban Le Tetu, Vol. I

—En avant,” dit Saffar, en faisant signe aux cavaliers de son escorte de forcer le passage.

Ahmet et Van Mitten, comprenant que rien ne ferait ceder Keraban se preparaient a lui venir en aide.

“Mais passez! passez donc! repetait le gardien. Passez donc!... Voici le train!”

Et, en effet, on entendait le sifflet de la locomotive, que cachait encore un coude du railway.

“Arriere! cria Keraban.

—Arriere!” cria Saffar.

En ce moment, les hennissements de la locomotive s'accroissaient. Le gardien, eperdu, agitait son drapeau, afin d'arreter le train.... Il etait trop tard.... Le train debouchait de la courbe....

Le seigneur Saffar, voyant qu'il n'avait plus le temps de franchir la voie, recula precipitamment. Bruno et Nizib s'etaient jetes de cote. Ahmet et Van Mitten, saisissant Keraban, venaient de l'entraîner precipitamment, pendant que le postillon, enlevant son attelage, le poussait tout entier hors de la barriere.

A ce moment meme, le train passait avec la rapidite d'un express. Mais en passant, il heurta l'arriere-train de la chaise, qui n'avait pu etre entierement degagee, il le mit en pieces, et disparut, sans que ses voyageurs eussent seulement senti le choc de ce leger obstacle.

Le seigneur Keraban, hors de lui, voulut se jeter sur son adversaire; mais celui-ci, poussant son cheval, traversa la voie, dedaignusement, sans meme l'honorer d'un regard, et, suivi de ses quatre cavaliers, il disparut au galop sur cette autre route, qui suit la rive droite du fleuve.

“Le lache! le miserable!... s'ecriait Keraban, que retenait son ami Van Mitten, si jamais je le rencontre!

—Oui, mais en attendant, nous n'avons plus de chaise de poste! repondit Ahmet, en regardant les restes informes de la voiture rejetes hors de la voie.

—Soit! mon neveu, soit! mais je n'en ai pas moins passe, et passe le premier!”

Cela, c'etait du Keraban tout pur.

En ce moment, quelques Cosaques, de ceux qui sont charges en Russie de surveiller les routes, s'approcherent. Ils avaient vu tout ce qui etait arrive a la barriere du railway.

Leur premier mouvement fut de rejoindre le seigneur Keraban et de lui mettre la main au collet. De la, protestation dudit Keraban, intervention inutile de son neveu et de son ami, resistance plus violente du plus tetu des hommes, qui, apres une contravention aux reglements de police des chemins de fer, menacait d'empirer sa situation par une rebellion aux ordres de l'autorite.

On ne raisonne pas plus avec des Cosaques qu'avec des gendarmes. On ne leur resiste pas davantage. Quoiqu'il fit, le seigneur Keraban, au comble de la fureur, fut emmene a la station de Sakario, pendant qu'Ahmet, Van Mitten, Bruno et Nizib restaient abasourdis devant leur chaise brisee.

“Nous voila dans un joli embarras! dit le Hollandais.

—Et mon oncle donc! repondit Ahmet. Nous ne pouvons pourtant par l'abandonner!”

XVII. DANS LEQUEL IL ARRIVE UNE AVENTURE DES PLUS GRAVES, QUI TERMINE LA PREMIERE PARTIE

Keraban Le Tetu, Vol. I

Vingt minutes apres, le train de Tiflis, descendant sur Poti, passait devant eux. Ils regarderent...

A la fenetre d'un compartiment, apparaissait la tete ebouriffee du seigneur Keraban, rouge de fureur, les yeux injectes, hors de lui, non moins parce qu'il avait ete arrete que parce que, pour la premiere fois de sa vie, ces ferores Cosaques l'obligeaient a voyager en chemin de fer!

Mais il importait de ne pas le laisser seul dans cette situation. Il fallait au plus vite le tirer de ce mauvais pas, ou son seul entetement l'avait conduit, et ne pas compromettre le retour a Scutari par un retard qui pouvait peut-etre se prolonger.

Laissant donc les debris de la chaise dont on ne pouvait plus faire usage, Ahmet et ses compagnons louerent une charrette, le postillon y attela ses chevaux, et, aussi rapidement que cela etait possible, ils s'elancerent sur la route de Poti.

C'etaient six lieues a faire. Elles furent franchies en deux heures.

Ahmet et Van Mitten, des qu'ils eurent atteint la bourgade, se dirigerent vers la maison de police, afin d'y reclamer l'infortune Keraban et lui faire rendre la liberte.

La, ils apprirent une chose, qui ne laissa pas de les rassurer dans une certaine mesure, aussi bien sur le sort reserve au delinquant que sur l'eventualite de nouveaux retards.

Le seigneur Keraban, apres avoir paye une forte amende pour la contravention d'abord, pour la resistance aux agents ensuite, avait ete remis entre les mains des Cosaques, puis dirige sur la frontiere.

Il s'agissait donc de l'y rejoindre au plus tot, et, dans ce but, de se procurer un moyen de transport.

Quant au seigneur Saffar, Ahmet voulut s'informer de ce qu'il etait devenu.

Le seigneur Saffar avait deja quitte Poti. Il venait de s'embarquer sur le steamer qui fait escale aux diverses echelles de l'Asie Mineure. Mais Ahmet ne put apprendre ou allait ce hautain personnage, et il ne vit plus a l'horizon que la derniere trainee de vapeur du batiment qui l'emportait vers Trebizonde.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.